
LA REVUE DE
TEHERAN
ISSN 2008-1936
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 65, Avril 2011, 6e ANNEE
PRIX 1000 TOMANS
4 € 50

# La province Markazi,
## trésor de nature et d'histoire

www.teheran.ir

*La Revue de Téhéran*

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

**Direction**
Mohammad-Javad Mohammadi

**Rédaction en chef**
Amélie Neuve-Eglise

**Secrétariat de rédaction**
Arefeh Hedjazi

**Rédaction**
Djamileh Zia
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Farzaneh Pourmazaheri
Afsaneh Pourmazaheri
Jean-Pierre Brigaudiot
Babak Ershadi
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Alice Bombardier
Mahnaz Rezaï
Majid Yousefi Behzadi

**Graphisme et mise en page**
Monireh Borhani

**Correspondants en France**
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

**Correction**
Béatrice Tréhard

**Site Internet**
Mohammad-Amin Youssefi





Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**



Imprimé par Iran-Tchap


Recto de la couverture:
***Source de Bolâgh (*Sarâb-e Bolâgh*),***
***Shâzand, province Markazi***
***Photo: Mohsen Mohammadi***



# Sommaire




LA REVUE DE
TEHERAN
Premier mensuel iranien
en langue française
N° 65 - Farvardin 1390
Avril 2011
Sixième année
Prix 1000 Tomans
4 € 50







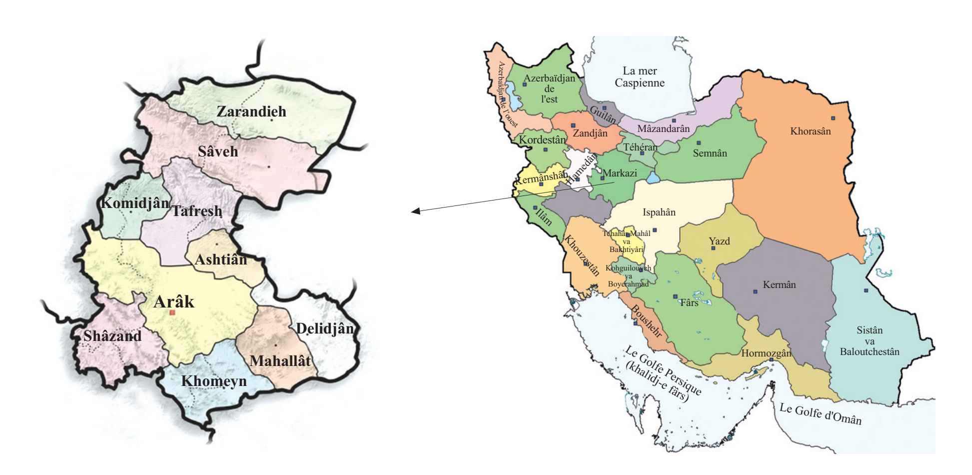


www.teheran.ir

* *Naghâshi-khatt, "Bismillah al-Rahmân al-Rahim"*
(Grâce au nom de Dieu, le Très-Miséricordieux, le Tout-Miséricordieux),
œuvre d'Esrâfil Shirtchi.

# Bref aperçu de l'histoire de la province Markazi et de sa capitale, Arâk

Monireh Borhani




### Situation géographique de la province Markazi

La province Markazi, qui couvre une aire de 29 406 km², est limitrophe des départements de Téhéran et de Ghazvin au nord, d'Hamedân à l'ouest, du Lorestân et d'Ispahan au sud et de Qom à l'est. Ses villes principales sont Arâk, Sâveh, Mahallât, Khomeyn, Tafresh[1], Ashtiyân, Delidjân[2], Shâzand (Sarband), Komidjân[3] et Zarandieh[4]. Cette province se situe à l'est de l'intersection des chaînes de montagnes d'Alborz et de Zâgros. Son relief est essentiellement constitué d'une partie des montagnes du centre de l'Iran et des parties intérieures des montagnes de Zâgros.

Ses parties les moins élevées sont les plaines aux sud et à l'est de Sâveh qui se situent à 500-1000 m d'altitude, et son point culminant est le sommet de Râsvand qui culmine à 3 342 m. Il est situé dans la chaîne de montagne de Râsvand, au sud-ouest d'Arâk.

### Le climat

Le climat de cette province est montagneux, semi-aride, tempéré et froid. Cette province est sous l'influence de la pression des courants de l'Océan Indien, de l'Océan Atlantique et des courants méditerranéens qui amènent humidité et pluie. Le sud, le sud-est et les régions du nord-ouest de la province (Khomeyn, Mahallât, Shâzand) ainsi que le nord et le nord-est de Sâveh bénéficient du climat tempéré montagneux du Zâgros oriental. D'autres villes comme Tafresh, Ashtiyân et le nord d'Arâk sont situées dans une région semi-aride.

Cette diversité climatique entraîne l'existence de divers taux d'humidité et de précipitations inégales dans les différentes villes de la province. Dans la zone montagneuse, il y a souvent des chutes de neige, tandis qu'il pleut régulièrement dans les zones situées à une altitude plus basse. Le nord de la province, c'est-à-dire essentiellement la région de Zarand, connaît les plus faibles précipitations tandis que Shâzand, située à une altitude plus élevée, connaît des précipitations abondantes. La meilleure période pour voyager dans cette province est d'avril à juin.

### Histoire et culture

Selon des sources historiques, l'ancienneté de cette

province remonte aux Mèdes[5], au 1er millénaire av. J.-C. Cette province faisait alors partie de l'un des Etats de l'Empire mède. Durant l'ère des Séleucides[6], on retrouve dans cette région, et plus particulièrement dans sa partie nord (dont le village de Khorheh), des traces de la présence des Grecs. Pendant le règne du roi sassanide Khosrow Parviz, la Perse fut divisée en quatre parties: le nord, l'est, le sud, et l'ouest. La province Markazi actuelle était alors située à l'ouest. Durant la période islamique, le nom de cette région fut changé en "province de Djebâl" ou "de Ghohestan". L'ensemble de la région avec Hamedân, Rey et Ispahan était aussi appelée l'Irak-e-Ajam. Au IVe siècle de l'Hégire (XIe siècle), Khorheh devint l'une des villes célèbres de la province de Djebâl.

Un peu plus tard durant ce même siècle, Tafresh devint un centre urbain célèbre, puis à sa suite les villes de Khorheh et de Khomeyn. Ces villes connurent un essor encore plus important quelques siècles plus tard, durant la période safavide. Sous la dynastie qâdjâre, la ville d'Arâk commença à se développer.

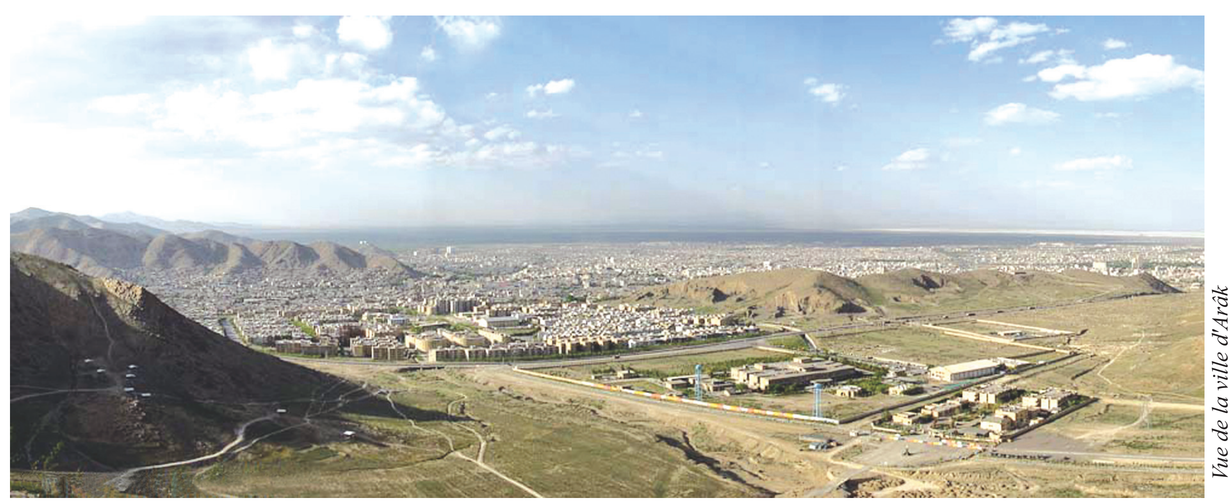
Au cours du XXe siècle, grâce à l'expansion du chemin de fer, la construction de plusieurs usines et d'importantes unités de production,

Au cours du XXe siècle, grâce à l'expansion du chemin de fer, la construction de plusieurs usines et d'importantes unités de production, l'industrie de cette ville se développa considérablement. En raison des nouvelles divisions administratives du pays et de la formation de la province de Téhéran, le nom de cette province fut changé en province "Markazi" ("centrale"), et Arâk devint sa capitale.

l'industrie de cette ville se développa considérablement. En raison des nouvelles divisions administratives du pays et de la formation de la province de Téhéran, le nom de cette province fut changé en



*Ancien plan d'Arâk*


*Vue de la ville d'Arâk*

Photos: Omid Jafarnejâd

province "Markazi" ("centrale"), et Arâk devint sa capitale.

De nombreuses personnalités scientifiques, culturelles, des poètes ainsi que des politiciens sont originaires de la province Markazi. On peut ainsi citer les noms de Fakhr-od-Din Arâghi, Adib-ol Mamâlek Farahâni, Mirzâ Abol Ghâsem Ghâem Maghâm Farahâni, Abbâs Eghbâl Ashtiyâni, Mirza Taghi Khân Amir Kabir, le professeur Mahmoud Hessâbi, Mohammad Mehdi Foulâdvand, l'Imâm Khomeyni, l'Ayatollâh Arâki, l'Ayatollâh Nour-ed-Din Hosseini,…

## Arâk[7]

Située à 284 kilomètres au sud-ouest de Téhéran et à une altitude de 1830 mètres au-dessus de niveau de la mer dans la plaine de Farâhân, sur le bord du massif de Zâgros, Arâk compte environ 521 166 habitants[8].

A l'origine, Arâk était un petit village appelé Dastgerdeh ou Dastdjerdeh. Au début de la dynastie Zand[9], plusieurs villages et forteresses furent construits dans cette région (au sud d'Arâk actuel). En 1223 de l'Hégire (1808), Mohammad Youssef Khân Gordji



construisit un château à proximité de ces villages, sur une base régulière avec de nombreuses tours, qui fut notamment utilisé comme base d'entraînement et de modernisation de l'armée perse.

La ville de Arâk se développa pendant le règne de Fath'ali Shâh Qâdjâr et s'appelait alors «Soltân Abâd». En 1837, elle fut rebaptisée "Arâk". On donne plusieurs significations différentes au nom Arâk, notamment "les jardins" ou encore "les bosquets".

Jusqu'en 1891, Arâk fut essentiellement une ville militaire servant de base pour des généraux. Cependant, durant le règne de Mirzâ Hassan Khân, cette ville perdit graduellement son statut militaire pour devenir une ville commerciale et industrielle.

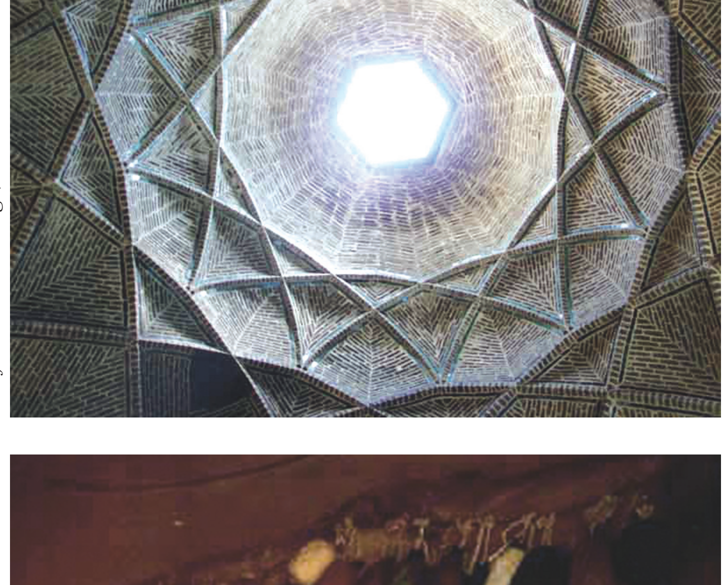
Lors de la Première Guerre mondiale et à la suite du déclin de la dynastie qâdjâre, Sâveh, Soltân Abâd, et les régions voisines furent occupées par les forces russes. Après cela, Arâk connut d'importantes transformations tout au long du XXe siècle. Elle bénéficia notamment de l'arrivée du chemin de fer



*Maison ancienne appartenant à la famille Mohseni, Arâk*



*Vue de la plaine Bâzeneh et du village Hafteh Emârat*

*Plafond Tchahâr Sough, bazar d'Arâk*



*Femme en train de tisser un tapis à Sârough*

et de la ligne Ahvâz-Téhéran qui passe par la ville. En 1977, Arâk fut choisie comme capitale de la province Markazi, statut qui attira l'implantation de nombreuses entreprises.

La vieille ville d'Arâk comptait quatre portes: la porte de Shahrjerd à l'est, la porte de Râzân au nord, la porte de Hâj Alinaghi à l'ouest et la porte de Ghebleh au sud. Selon les statistiques du livre *Iranshahr*[10], Arâk avait une population de 51 000 personnes en 1942. A partir de cette époque, et comme d'autres villes de l'Iran, Arâk connut une période de paix et de stabilité qui favorisa son développement. Les murs de protection de la ville furent alors retirés. Son statut de ville-transit pour le transport des marchandises fut aussi l'un des facteurs importants du développement de cette ville, avec notamment la ligne de chemin de fer Téhéran-Khuzestân qui traverse la ville. Pendant les années de guerre, d'importants dépôts de carburant et d'eau y furent stockés.

Actuellement, après Tabriz et Ispahan, Arâk est l'une des principales villes industrielles de l'Iran, et compte de nombreuses entreprises ayant un rôle important dans l'industrie du pays telles que l'Entreprise d'aluminium d'Iran (IRALCO)[11], Vâgonpârs Co.[12], Mashin Sâzi-e Arâk[13], Azarâb[14], HEPCO[15], Pétrochimie d'Arâk[16], Navard-e Aluminium (laminage d'aluminium)[17], etc.

Les produits de l'agriculture les plus importants dans cette ville sont le blé, l'orge, le raisin, les légumes et les noix.

### Artisanat et souvenirs

L'artisanat traditionnel de la province Markazi comprend essentiellement des tapis et des tapis fins. Les tapis les plus



*Le fatir*

*Grappes de raisin accrochées au mur afin de les faire sécher et obtenir ainsi des raisins secs*

Photo: Hossein Abolhassani

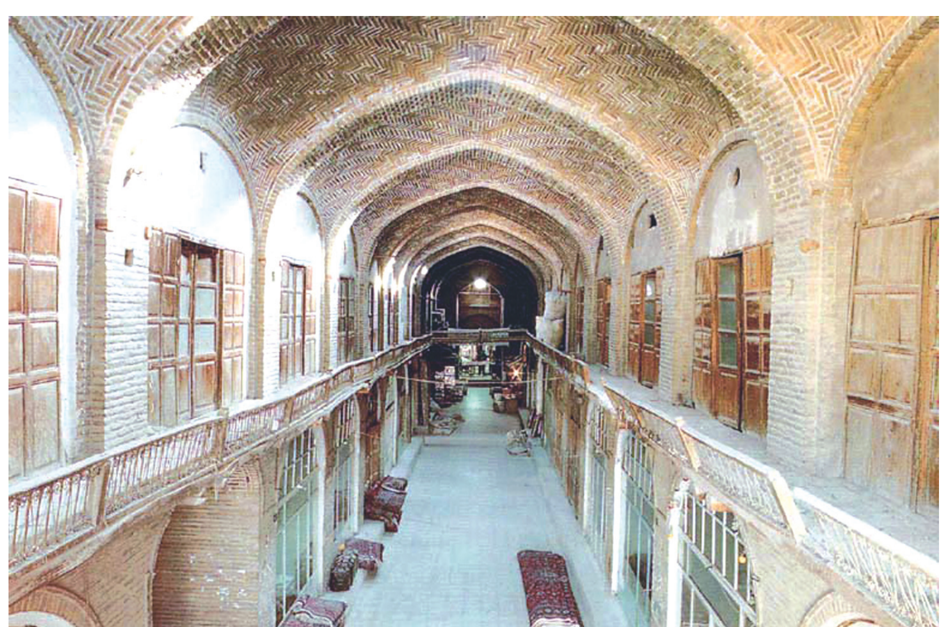
célèbres sont tissés à Sârough[18]. Le *guélim* (kilim), le *djâdjîm* (tapis de laine tissé de manière lâche) et le *guiveh* (type de chaussures tissées) font partie des autres produits de l'artisanat local. Parmi les souvenirs les plus caractéristiques figurent le *fatir*[19] le *bâslogh*[20], les raisins secs, le *shireh* (suc de raisin) et le savon local.

**Principaux monuments historiques d'Arâk**

-Le château de Hadj Vakil fut l'un des bâtiments qui fut employé en tant qu'usine de tissage de tapis par la société suisse Zigler. Actuellement, seul un quart des parties résidentielles de cette construction est resté.

De par son ancienneté, son architecture et sa structure unique, le bazar d'Arâk est considéré comme l'un des plus anciens monuments historiques de la ville.

-Le Musée de *Hammâm-e Tchahâr Fasl* (hammâm des Quatre Saisons), date de la période qâdjâre et est devenu le musée anthropologique de la province.



*Sarâ-ye Nozari, bazar d'Arâk*


*Statue de Hallâj et de ses contemporains,*
*Musée de* Hammâm-e Tchahâr Fasl

*L'école historique de Sepahdâri*


*Maison de Hassanpour*

La structure du musée est très intéressante en ce qu'il est situé à quelques mètres au-dessous du niveau de la terre, comme tous les vieux hammams traditionnels qui utilisaient l'eau souterraine.

-De par son ancienneté, son architecture et sa structure unique, le bazar d'Arâk est considéré comme l'un des plus anciens monuments historiques de la ville. Sa construction, essentiellement en brique, a commencé à l'époque qâdjâre. Des tissus, tapis et objets artisanaux locaux y sont vendus.

-L'école historique de Sepahdâri date de la période qâdjâre et sa construction coïncide avec celle du bazar sur l'ordre de Sepahdâr A'zam. Son style est partiellement inspiré de la période safavide, tandis que ses tuiles sont plutôt de style qâdjâr. Ce bâtiment contient une mosquée, un réservoir d'eau contenant une bordure  et un bassin en pierre au milieu de celui-ci. Cette école fut l'un des centres scientifique, culturel et religieux du pays. Certaines grandes personnalités telles que l'Imâm Khomeyni, l'Ayatollâh Golpaygâni, l'Ayatollâh Arâki et d'autres ont étudié les sciences religieuses dans cette école.

En empruntant le premier passage (en persan: *gozar*) à gauche de l'école de Sepahdâri, après *tchahâr sough*[21] du bâzâr, on peut admirer *Khâneh-ye Hassanpour* (la maison de Hassanpour), vielle maison dotée d'une belle architecture.

-L'école de Samsâmi Bayât qui a instruit des générations de jeunes étudiants d'Arâk et d'autres régions de l'Iran.

Arâk compte également plusieurs monuments religieux tels que le mausolée

de Aghâ Nour-ed-Din Arâghi, l'Imâmzâdeh Zolfâbad, l'Imâmzâdeh Ahangarân, le mausolée de Shâhzâdeh Mohammad Adeb à Mashhad-e Meyghân, l'Imâmzadeh Haftâdo-do-tan, l'Imâmzâdeh Ja'far ebn 'Ali et le mausolée de Pir-e Morâd.

### Loisirs à Arâk

En hiver, on peut passer quelques heures à la montagne Sorkheh située à Shahrak-e Gerdou (Cité de Gerdou), ainsi qu'à la montagne Modar pour les sports d'hiver. *Shahr-e Bâzi Lâleh* (parc d'attraction de Lâleh), *Sofreh khâneh-ye Kouhestân* (la maison de café traditionnelle du Kouhestân), le parc d'Amir Kabir, le parc Djanguali, le parc zoologique et *Sarâ-ye Mehr*[22] (sérail du Soleil) font également partie des attractions de la ville d'Arâk. ■

En hiver on peut passer quelques heures à la montagne Sorkheh située à Shahrak-e Gerdou (Cité de Gerdou), ainsi qu'à la montagne Modar pour les sports d'hiver.



*Skier dans la montagne d'Astâneh*



*Montagne de Mowdar*





*Fête du nouvel an (Norouz) à Arak, 2010*

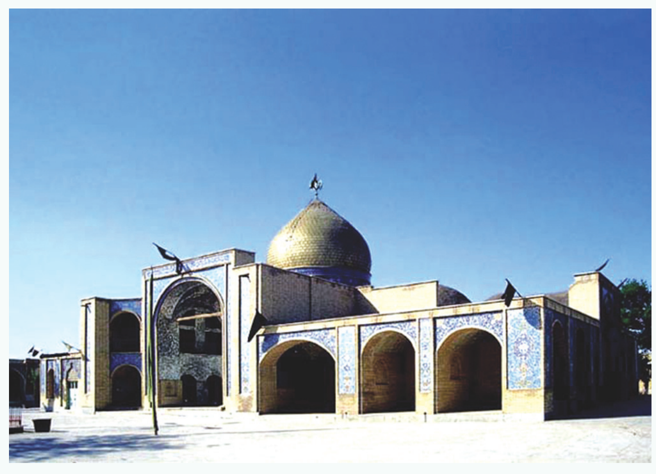


*Vallée de Gerdou, Arâk*

1. La ville de Tafresh était auparavant connue sous le nom de «Tabres» et «Gabresh». La ville de Farâhân, située à proximité de Tafresh, a une longue et riche histoire. Tafresh se situe au nord de la ville d'Arâk.
2. La ville de Delidjân a un long passé historique: elle fut une grande ville comprenant quatre portes et qui s'étendait jusqu'au village actuel de Khorheh.
3. Komidjân, l'une des villes de la province Markazi, se situe à 96 km de la ville d'Arâk. Le village de Vafs dépend de cette ville.
4. Zarandieh est l'une des villes les plus récentes de la province Markazi. Elle est située à proximité de Sâveh, au nord de la province. Elle a été considérée administrativement comme une ville indépendante en 2004.
5. Les Mèdes étaient un peuple de l'Iran ancien, voisin des Perses, qui vivaient dans le nord-ouest de l'actuel Iran, au sud de la mer Caspienne, au 1er millénaire av. J.-C.
6. Les Séleucides étaient une dynastie hellénistique et successeurs d'Alexandre le Grand qui régnèrent jusqu'au IIe siècle avant J.-C. sur Babylone et la Mésopotamie, dans la continuité des Achéménides.
7. Dehgân, Ebrâhim, *Târikh-e Arâk* (Histoire de Arâk), tome I, 1914.
8. Source : Statistique Arâk, Recensement de la population, 2006.
9. Les Zands régnèrent sur la Perse de 1750 à 1794.
10. *Irânshahr* est un livre encyclopédique qui traite notamment des aspects politiques, sociaux, culturels et économiques des villes d'Iran. En 1955, le projet de son écriture a été adopté durant la 62e session de la commission nationale de l'UNESCO. Il a ainsi été rédigé avec la coopération de l'Université de Téhéran et du Ministère des Affaires étrangères et de la Culture de l'Iran. Les auteurs avaient en vue d'examiner l'ensemble de l'histoire de l'Iran. *Irânshahr* est compilé en deux volumes.
11. IRALCO est la première usine de production de lingots d'aluminium en Iran.
12. Le plus grand fabricant de matériel roulant, Wagon Pars Co. tut fondé en 1974 et a commencé à fabriquer différents types de matériel roulant en 1984. L'usine est située dans une zone de 33 hectares aux alentours d'Arâk.
13. Cette usine, fondée en 1967, est l'un des grands producteurs de matériaux utilisés dans l'industrie du pétrole, de gaz, de pétrochimie, des mines…
14. Les activités de Azarâb Co. se composent essentiellement de la construction de centrales thermiques, d'usines de ciment, de pétrole, de gaz et de pétrochimie, de centrales électriques...
15. HEPCO s'occupe essentiellement de l'assemblage et de la production d'équipements pour la construction de routes. Avec ses filiales et en collaboration avec ses partenaires mondiaux, il est actif dans la production, l'approvisionnement et le soutien de l'exploitation minière ainsi que la construction de routes visant à la mise en place de projets industriels.
16. La Pétrochimie d'Arâk a été fondée en conformité avec les politiques générales adoptées pour le développement des industries pétrochimiques, à la fois pour répondre aux besoins nationaux du pays et exporter des produits.
17. Fondée en 1972, l'usine de laminage d'aluminium est située près d'Arâk. Elle produit notamment des rouleaux laminés à chaud, des tôles et feuillards laminés à froid, des produits laminés à chaud, des tubes d'irrigation etc.
18. Sârough, village situé à 50 kilomètres au nord d'Arâk, est le lieu de tissage d'un tapis d'un style unique en Iran reconnu au niveau national et international pour sa qualité.
19. Le *fatir* est une sorte de pâtisserie faite avec de la farine, du sucre, des œufs et d'autres ingrédients et qui se cuit au four.
20. Le *bâslogh* est une sorte de pâtisserie faite d'amidon, de sucre, de cardamome, d'eau de rose, de noix et de beurre.
21. *Tchahâr sough*, qui signifie "quatre allées", est un lieu situé au centre du bazar d'Arâk.
22. *Sarâ-ye Mehr*, un ancien caravansérail, est situé au sein du bazar d'Arâk en vue de faire connaître l'artisanat de la province au public.

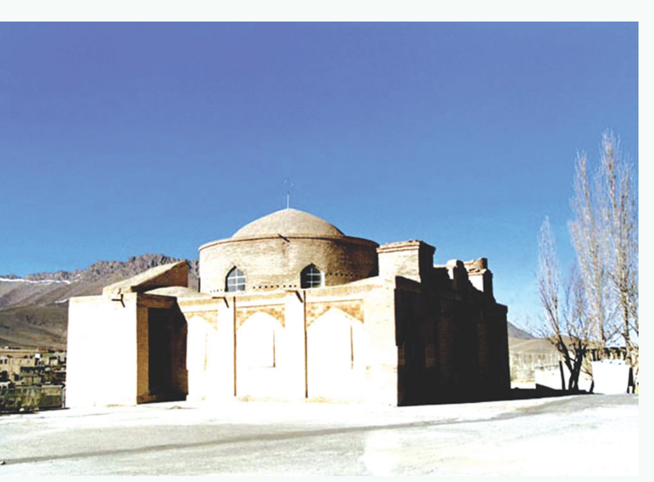
**Bibliographie:**


- Dehgân, Ebrâhim, *Târikh-e Arâk* (Histoire d'Arâk), tome I, 1914.
- http://www.markazitourist.ir
- http://arak.ir
- http://markazidaily.com

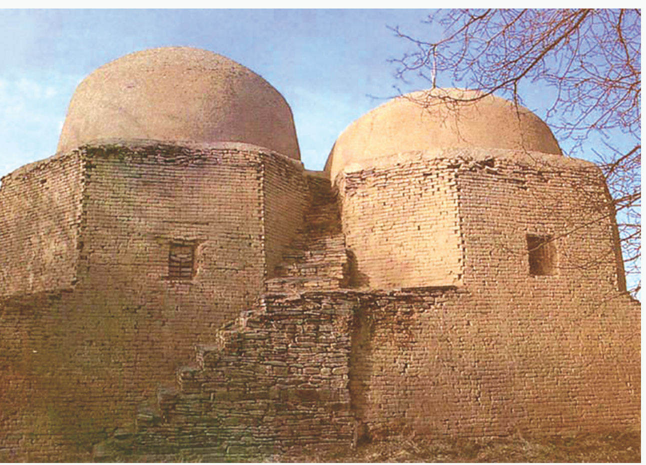

*Imâmzâdeh Shâhzdeh Mohammad Abed à Mashhad-e Meyghân, Arâk*


*Mausolée de Nour-od-Din Erâghi, Arâk*


*Imâmzâdeh Zolfâbâd, Arâk*

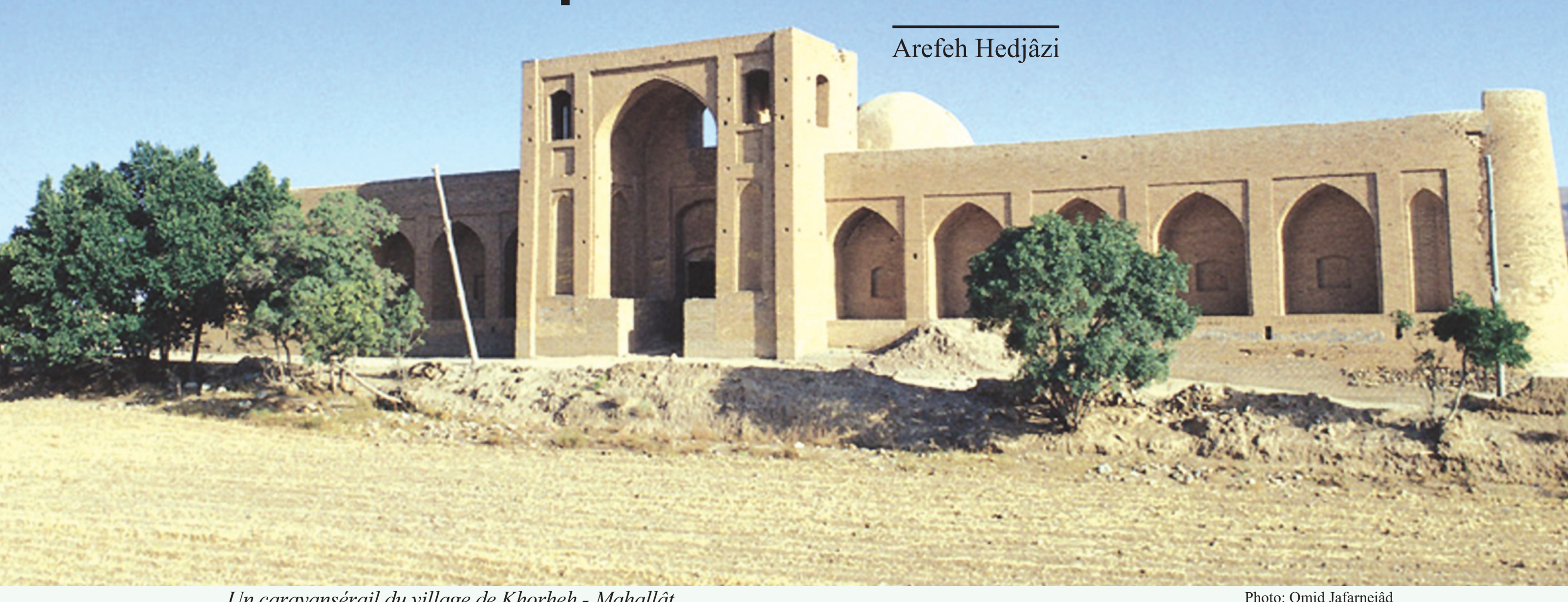

*Imâmzâdeh Ja'far ebn 'Ali et Fazl ebn Ja'far, Arâk*


*Imâmzâdeh Ahangarân, Arâk*


*Imâmzâdeh Haftâd-o-do tan, Arâk*

# Survol de quelques trésors architecturaux et historiques de la province Markazi

Arefeh Hedjâzi



*Un caravansérail du village de Khorheh - Mahallât*

Photo: Omid Jafarnejâd

*En Iran, la province Markazi n'est guère connue pour ses trésors archéologiques. Province moderne, elle est beaucoup plus célébrée pour la beauté de ses paysages, son climat pur et agréable de montagne, et son urbanisme, qui se montre en particulier dans la localisation de nombreuses industries dans la région. Quand on parle d'un changement de capitale, c'est toujours le nom d'Arâk, le chef-lieu de cette province, qui s'introduit dans la conversation. Cependant, l'Iran étant un paradis archéologique, aucune de ses provinces ne déchoit à la riche histoire nationale, et la province industrielle, certes, mais très urbaine du Markazi, mérite amplement l'étude plus poussée de sa richesse culturelle antique et moderne. Un simple survol de cette région permet alors la découverte de trésors archéologiques souvent ignorés, même des Iraniens.*

**La forteresse Ardamin**

Cette forteresse surplombe le village d'Ardamin, situé à 56 kilomètres de la route Sâveh-Hamedân. Elle comprend des salles intérieures, des iwans, des salles d'audience et des portes-vitraux ouvragés, ainsi que plusieurs tours. L'ensemble témoigne d'une architecture urbaine et nobiliaire.

Depuis l'intérieur, la façade est agrémentée de cadres rectangulaires de briques, alternativement blanchis à la craie. La plupart des décorations intérieures ont été détruites, en particulier dans les salles d'intérieur. Cette forteresse, ainsi que le panorama sur lequel elle s'ouvre sont parmi les plus beaux endroits du nord de la province.

**La forteresse Gabri de Sâveh**

Située à 9 kilomètres à l'est d'Alvir et sur la rive nord de la rivière Kharghân, l'essentiel de l'architecture et des décorations de cet ensemble surmontant une colline, est concentré sur une partie rocheuse. Les

mosaïques, dont certaines sont rouges avec des dessins, sont datées du Ier au IIe millénaire av. J.-C.

### La forteresse d'Alvir

Cette forteresse a connu plusieurs périodes d'habitation et de restauration. Construite en pierre, adobe et simples briques de terre ou émaillées, l'ensemble est daté de la période sassanide, mais la construction ou la restauration a duré jusqu'à l'époque safavide. Elle est située à côté du village d'Alvir à 70 kilomètres du nord-ouest de Sâveh, dans la région de Karaghân.

L'Iran étant un paradis archéologique, aucune de ses provinces ne déchoit à la riche histoire nationale, et la province industrielle, certes, mais très urbaine du Markazi, mérite amplement l'étude plus poussée de sa richesse culturelle antique et moderne.

### Le château de Sâlâr Mohtasham

Ce bâtiment, situé dans la ville de Khomeyn, date de l'époque qâdjâre. L'ensemble est d'une architecture remarquable. Le style architectural, les



*Vue du village Ardamin*

Photo: Hossein Rahimi



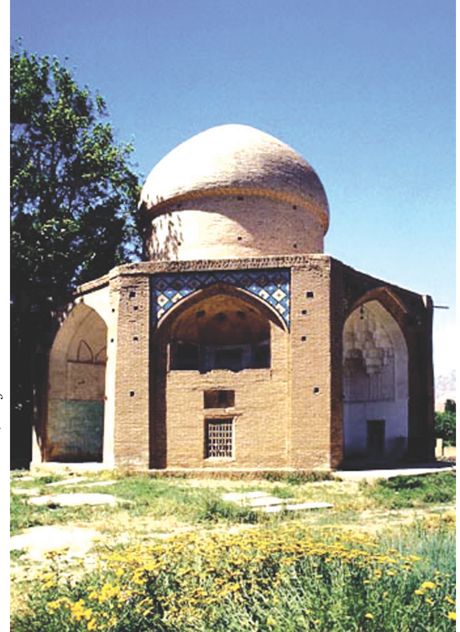
*La forteresse Gabri du village de Kabourân, Tafresh*

Photo: Hossein Rahimi



*Le château de Sâlâr Mohtasham*

décorations, l'espace intérieur, le squelette du bâtiment et les matériaux utilisés font du château un chef-d'œuvre. Selon les documents historiques, le domaine du château était largement plus étendu qu'il ne l'est aujourd'hui. Actuellement, l'ensemble est entouré des quatre côtés par de hautes murailles. La muraille sud comprenait autrefois une tour de garde



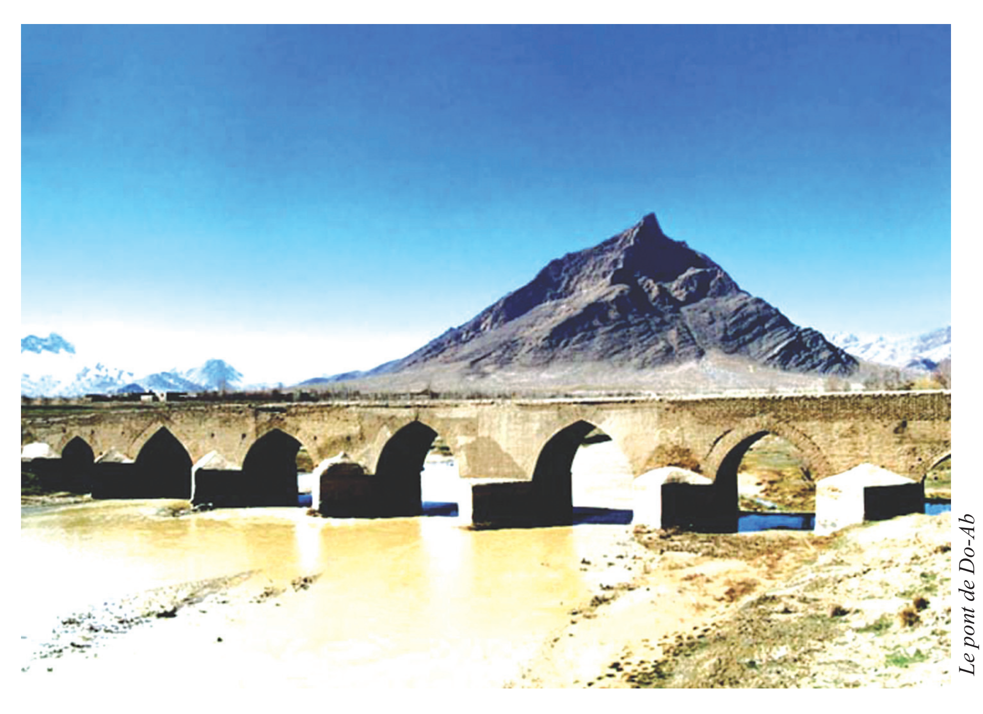
*Tombeau de Abolalâ', Tafresh*

décorative, qui servait de palais. Le bâtiment principal englobe une série de salles qui s'intègrent les unes aux autres, et qui sont séparées par des pans de murs décoratifs et des statues – uniques et n'appartenant pas à la culture régionale -, dont la présence étonne. L'une des salles est décorée avec des documents et des portraits appartenant à la famille Sâlâr-od-Dowleh, qui possédait le château. Devant chacune des salles se trouve un grand iwan relié au parc par deux escaliers, situés à ses deux extrémités.

La façade extérieure du bâtiment principal est décorée avec de belles colonnes en craie ouvragées et les ornementations des portes et fenêtres sont également très artistiques et originales.

**Le hammâm de Hâdj Rabi'**

Ce hammâm historique, construit il y a cinq siècles, est situé en plein cœur de la ville d'Astâneh. Parmi les particularités architecturales du hammâm, on peut notamment citer les plafonds arqués, les colonnes en pierre, les casiers à chaussures, les longs couloirs tortueux


Le pont de Do-Ab

et intervertis, la séparation des grandes piscines hommes-femmes et finalement, l'éclairage grâce à des lanternes de verre, dont le combustible était un mélange de suie et de plantes sèches parfumées. Ce hammâm a été restauré en 1986.

### Le bazar de Narâgh

Connu sous le nom de Bâzâr de Shams-o-Saltaneh, le bazar de Narâgh est parmi les beaux monuments architecturaux du XIXe siècle. Les murs du bazar sont en brique et le plafond arqué construit en brique double. Les portes des *hojreh* (magasins) sont toutes en bois finement décorées. De plus, au-dessus de chaque *hojreh*, il y a des chambres, destinées à l'origine au repos des caravaniers. Historiquement et architecturalement, ce bazar est un précieux monument d'époque, toujours en service. Malheureusement, aucun travail de restauration n'a jusqu'à aujourd'hui été planifié pour permettre la reconstruction et la préservation de cet ensemble.

### Le pont de Do-Ab

Les rivières Kaleh, Mohâdjerân, Astâneh, Tireh et Roud Bozorg se rejoignent en un lieu nommé Do-Ab, pour former le fleuve Zarrin Roud (Ghareh-

Connu sous le nom de Bâzâr de Shams-o-Saltaneh, le bazar de Narâgh est parmi les beaux monuments architecturaux du XIXe siècle.


*Vue des* hojreh *(magasins) du bazar de Narâgh*



Sardâb *(réservoir d'eau) et* bâdguir *(tour de vent), Narâgh*

Tchâï). A l'époque safavide, un magnifique pont arqué de briques fut construit en ce lieu et servit durablement de voie de communication principale avec le sud-ouest iranien.

**Les *bâdguirs* (tours de vent)**

La ville de Narâgh comporte également des très belles *bâdguirs* en voie de destruction, vieilles d'environ trois siècles. Ces tours d'aération servaient à rafraîchir les réservoirs souterrains d'eau (*sardâb*), ainsi que les salles de séjour.



*Qanât-e Si-peleh (Trente marches) de Haj Allâd Dâd, Narâgh*

**La région de Jâsb**

Cette région froide, comprenant sept bourgs, est située à 23 kilomètres au nord-est de la ville de Delidjân. De hautes montagnes, une campagne verdoyante et de très belles exploitations fruitières, ainsi que de nombreuses sources vives et cascades en font un excellent lieu d'écotourisme.

**La coupole de Bibi Settin**

Ce monument est situé parmi les deux ruelles archéologiques de Tarkhourân et Fom et comprend un unique bâtiment en forme de tour. La tour est rectangulaire et sa fondation est en pierre. Le bâtiment lui-même est en pierre recouverte de craie. La coupole du bâtiment est une pyramide à 16 angles dont les mosaïques ont été détruites. L'intérieur de la tour est

simple et la seule décoration, florale et ésotérique, est celle d'une porte à symbolique religieuse, construite en 1792. Selon l'auteur du *Ganjineh âssâr-e Ghom* (Le trésor des monuments de Qom), le bâtiment principal date du XIIe siècle. On ignore l'identité de la personne enterrée dans ce tombeau.

### L'école Sepahdâri

Cette école est l'un des plus anciens bâtiments de l'époque qâdjâre de la région. Elle a été construite à l'époque de Fathali Shâh Qâdjâr, en même temps que la ville de Soltân Abâd (actuelle Arâk) par Youssef Khân Sepahdâr. Le style architectural s'inspire quelque peu du style des écoles de l'époque safavide, cependant, les mosaïques et les décorations intérieures sont bien de style qâdjâr. Cet ensemble comprend une mosquée, un réservoir d'eau et une vaste cour intérieure dotée d'une piscine en pierre au milieu. Cette école est toujours l'un des centres d'enseignement théologique du pays et de nombreux guides religieux, tels que l'âyatollâh Khomeyni, l'âyatollâh Arâki ou l'âyatollâh Golpâyegâni y ont poursuivi leurs études.

### Le monument historique de Pir (le Maître) de Emâd Abâd

Ce monument est situé près du village de Morâd Abâd à 14 kilomètres au nord est de la ville d'Arâk. Il est dit que le roi sassanide Shâpour Zol-Aktâf est passé par cette région pour aller à la guerre. En chemin, il rencontra le Maître et lui demanda de lui prédire l'issue des combats. Le Maître lui assura qu'il serait victorieux. Au retour, le roi prit le même chemin mais découvrit qu'entretemps, le vieillard était mort. Shâpour ordonna donc qu'on lui construise un mausolée. Le monument original disparu presque entièrement, un autre monument fut bâti





*La région de Jâsb*



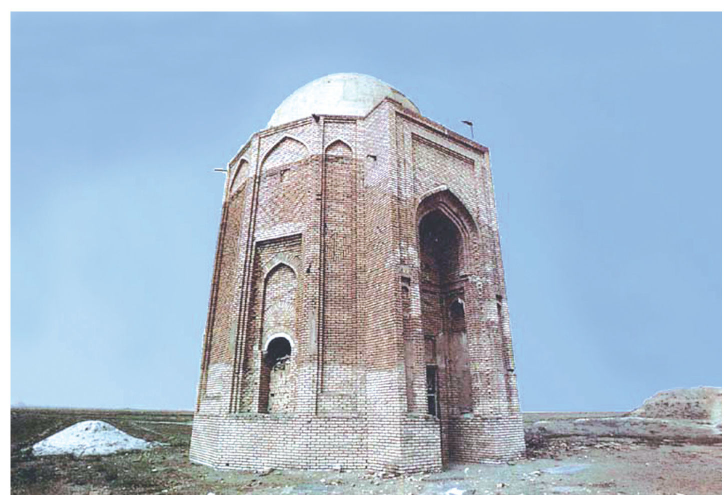


*Route de montagne entre Jâsb et Delidjân*



*La coupole de Bibi Settin*





Le monument historique de Pir (le Maître) de Emâd Abâd



Le monument antique de Khorheh



Le hammâm-musée des Quatre Saisons (Hammâm tchahâr fasl)

Photo: Rezâ Hedâyati

sur les vestiges de l'ancien à l'époque seldjoukide.

**L'ensemble du bazar d'Arâk**

Le bazar d'Arâk est l'une des plus anciennes parties de la ville et a été construit à l'époque de Fathali Shâh Qâdjâr. L'ensemble est équipé de toutes les infrastructures d'une ville telles qu'une mosquée, un hammâm, une école et un réservoir d'eau, et cette particularité en faisait un endroit "moderne" et possédant une architecture urbaine "de pointe". Il existait aussi, fait très rare, un système d'égouts, presque entièrement détruit aujourd'hui. Le matériau utilisé pour la construction de ce bazar était un mélange d'adobe, de briques de terre et de pierres. En raison des rénovations et réparations successives, la plupart des parties du bazar ne sont plus authentiquement d'époque. Le bazar s'étend en carreaux d'échecs, nord-sud et est-ouest depuis le centre. A l'origine, il était délimité des quatre côtés par quatre grands portails, qui ont tous disparu lors du développement de la ville. Le bazar comprend une vingtaine de caravansérails ou de *timtcheh* (ensemble de magasins rassemblés au même endroit et offrant généralement les mêmes produits), qui sont parmi les premiers bâtiments de la ville. Les plus célèbres d'entre eux sont les *Sarây-e Aghâ'i, Sarây-e Ketâb-fouroushân, Sarây-e Nozari, Sarây-e Akbari* et le *Sarây-e Kâshâni.*

**Le hammâm-musée des Quatre Saisons (Hammâm tchahâr fasl)**

Ce monument, l'un des plus beaux et finement décoré de la province, date de l'époque qâdjâre. Ce hammâm comprenait trois sections: la partie des hommes, celle des femmes et celle des minorités religieuses. Comme tous les hammâm où on utilisait de l'eau fraîche, il a été

construit quelques mètres plus bas que le niveau de la rue. Les vestiaires du hammâm sont décorés avec de très belles mosaïques aux sept couleurs et le plafond arqué est soutenu par des colonnes torsadées en pierre, également décorées de mosaïques coloriées. Aujourd'hui, ce hammâm est devenu un musée.

**Timtcheh Bâzâr**

Ce *timtcheh* est le seul survivant de l'antique bazar de la ville de Khomeyn. Situé dans un fossé octogonal, il comprend un joli plafond arqué. Le dôme extérieur du Timtcheh est couvert d'adobe. Cette partie a été construite avec des briques carrées. L'intérieur du dôme comprend des espaces et des formes de lucarnes destinées à permettre à la lumière de pénétrer à l'intérieur. Aujourd'hui, ce vieux *timtcheh* est laissé à l'abandon, économiquement et touristiquement, et ce fait est malheureusement à l'origine de la destruction lente qu'il est en train de subir.

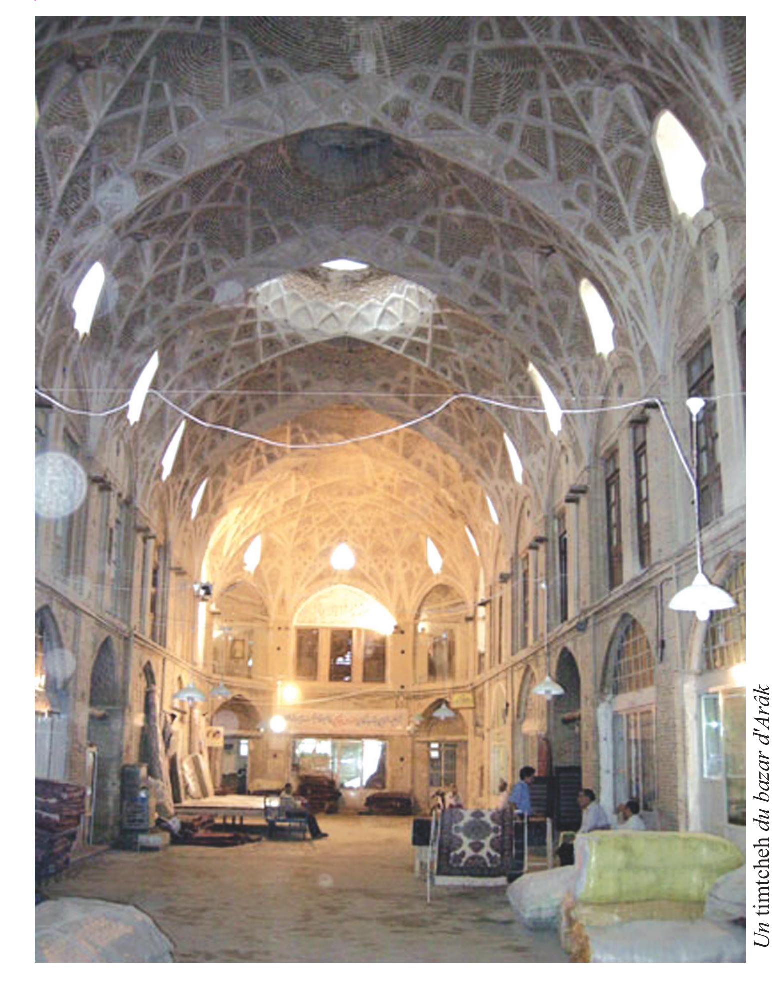
**Kaboutar Khâneh (Pigeonnier)**

Dans une petite région de l'ensemble des villages de Kamareh, on peut voir au loin de hauts bâtiments uniques dotés de petites meurtrières. La plupart de ces tours sont situées en plein milieu des champs et près des rivières locales. Ces pigeonniers se distinguent par une ligne en craie blanche dessinée tout autour de la tour, des quatre côtés et tirant vers le haut du bâtiment. Les agriculteurs de la région se servent depuis longtemps de ces pigeonniers pour l'engrais qu'ils produisent.

**Le monument antique de Khorheh**

Ce monument est situé près du village de Khorheh, à 54 kilomètres au nord est de la ville de Mahallât. Des fouilles archéologiques furent menées dans cette région en 1955 sur décision du Comité archéologique iranien pour permettre la mise à jour de l'ensemble du bâtiment, pour pouvoir confirmer ou infirmer l'hypothèse de l'archéologue Herzfeld

Le bazar d'Arâk est l'une des plus anciennes parties de la ville et a été construit à l'époque de Fathali Shâh Qâdjâr. L'ensemble est équipé de toutes les infrastructures d'une ville telles qu'une mosquée, un hammâm, une école et un réservoir d'eau, et cette particularité en faisait un endroit "moderne" et possédant une architecture urbaine "de pointe".



Un timtcheh *du bazar d'Arâk*


Le temple du feu d'Atashkouh (Nimvar)

selon laquelle ce bâtiment aurait été un temple dédié à Dionysos. Lors de ces fouilles, un grand nombre de poteries et plusieurs pièces datant de l'époque séleucide furent mises à jour. Après les fouilles, on arriva à la conclusion que le monument de Khorheh était composé de trois bâtiments:

- le bâtiment principal au sud dont il reste des colonnes, des salles et la vaste cour originale.

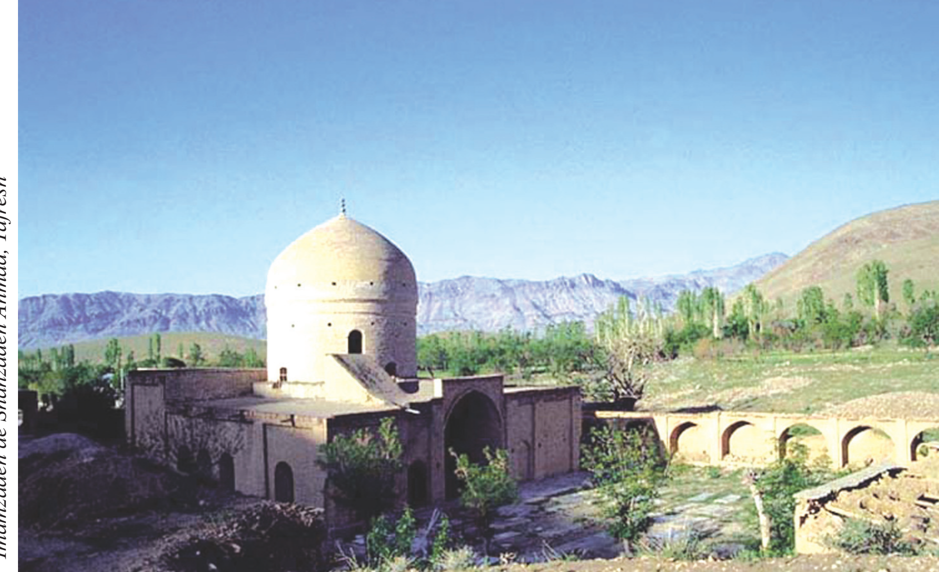
- le bâtiment nord qui est relié au bâtiment principal par le sud; cette partie comprend des salles et de longs corridors, ainsi qu'une grande salle rectangulaire qui devait être l'arrière-cour.

- Le bâtiment ouest, comprenant plusieurs salles petites et grandes. Le plan de ce bâtiment n'a pas encore été délimité avec exactitude.

Des études ethnologiques ont également été menées dans cette région, et les fouilles ont été reprises à partir de 1997. Les conclusions préliminaires infirment l'hypothèse de l'archéologue Herztfeld.

**Le temple du feu d'Atashkouh (Nimvar)**

Ce temple, datant de l'époque sassanide, est situé à 5 kilomètres de la route Nimvar-Delidjân, près du village d'Atashkouh, à une distance de treize kilomètres de la ville de Mahallât. Bâti sur le même modèle que de nombreux temples de l'époque sassanide, il comprend une fondation carrée supportant un dôme (*tchâhâr taghi)*. La fondation du bâtiment est raffermie des quatre côtés par des colonnes de pierre. L'ensemble comprend également des chambres couvertes et un iwan, où le feu éternel était allumé. Ce monument était


Imâmzadeh de Shâhzâdeh Ahmad, Tafresh



Le caravansérail de Bâgh-e Sheikh

parfaitement en l'état jusqu'au XIe siècle et l'historien Ibn Faghih Hamedâni l'a cité aux côtés des fameux monuments antiques Iwân de Kasrâ, Ghasr-e Shirin et le temple d'Anâhitâ à Kangâvar.

### La colline Alvir

Situé dans la région de Karaghân à 70 kilomètres du nord ouest de Sâveh, ce site comprend de nombreux vestiges de terre datant des débuts de l'ère islamique.

### Le caravansérail de Bâgh-e Sheikh

Ce caravansérail, situé à 6 kilomètres à l'est de Sâveh, est l'un des beaux monuments de l'époque qâdjâre, comprenant un réservoir d'eau et une *hosseynieh*[1]. Son plan est rectangulaire et il comprend quatre iwâns, ainsi que quatre tours d'observation des quatre côtés. Il contient également un *shâh-neshin*[2] et de nombreux *hojreh.*

### Le pont historique de Sorkhdeh

Ce pont de briques, qui enjambe la rivière Ghareh-Tchaï, est situé au sud de la ville de Sâveh, au kilomètre 13 de la route Yal Abâd-Ghozghal'eh. Le pont, construit en brique - tenues par un mortier utilisé en Iran et dans les pays limitrophes, le *sârouj* -, date de l'époque safavide. Il comprend huit sources dotées d'arches romaines et la hauteur du pont est d'environ 8 mètres. Le pont fait 70 mètres de long et de 4,5 à 5 mètres de large selon les endroits. ■

1. Ensemble à caractère religieux, pouvant servir de mosquée ou de lieu de commémoration.
2. Salle des demeures anciennes située à une hauteur plus élevée, destinée à accueillir les invités de classe sociale élevée.



La colline Alvir

# Le mode d'irrigation traditionnel des terres agricoles à Ashtiân

Djamileh Zia



*Les terres agricoles situées à proximité du village Ahou, près d'Ashtiân*

Photos: Alirezâ Ashtiâni Arâghi

Ashtiân est une ville montagneuse, située au centre de la province Markazi, à 80 km au nord-est de la ville d'Arâk, au sud-est de la montagne Kalâheh et à l'ouest de la montagne Zirgân (qui font partie de la chaîne Zagros), dans la pente descendante des collines adjacentes à la rivière Ahou. Elle a actuellement près de vingt mille habitants. Les maisons y sont construites en escalier. C'est une ville très ancienne. Les chercheurs pensent qu'elle correspond à un ancien village appelé Eshtejân, dont le nom figure dans le livre intitulé *Târikh-e Ghom* (L'histoire de Qom) qui a été écrit en 378 de l'Hégire (988 de l'ère chrétienne). Le nom d'Ashtiân est souvent mentionné dans les livres datant de l'époque qâdjâre (1193-1344/1779-1925), surtout dans les récits de voyage. Ashtiân y est décrit le plus souvent comme un village où il fait bon vivre, avec près d'un millier de maisons et de jardins agréables.

Ashtiân a un climat froid et sec. L'hiver y dure longtemps et il y fait frais l'été, ce qui en fait une destination de prédilection pour ceux qui fuient la chaleur au cours des mois chauds de l'année. La pluviosité annuelle y est entre 200 et 250 mm. La rivière Ahou, qui n'est alimentée qu'au cours du printemps, traverse la ville et divise celle-ci en deux parties (orientale et occidentale) puis s'achemine vers le sud et se déverse dans le désert. L'un des problèmes épineux des habitants d'Ashtiân était l'approvisionnement en eau jusqu'à il y a quelques années, du fait de la haute altitude de cette ville, qui est à 2120 mètres au-dessus du niveau de la mer, et du bas niveau de l'eau des nappes phréatiques. Les agriculteurs des villages avoisinants d'Ashtiân ont donc dû s'adapter, depuis des siècles et probablement

même des millénaires, aux conditions climatiques et au manque d'eau. Nous décrirons brièvement dans cet article la méthode qu'ils ont mise au point pour irriguer équitablement leurs terres agricoles.

A Ashtiân, le mode d'irrigation traditionnel repose sur le système des *kâriz* (également appelés *ghanât*). En 1984, on comptait 32 puits de *kâriz* dans la région d'Ashtiân, dont 24 étaient actifs. Les *kâriz* sont des dizaines de puits successifs creusés dans un terrain situé en pente de manière à faire émerger l'eau souterraine. Cette technique extrêmement judicieuse a été inventée par les Iraniens et existe dans toutes les régions semi-désertiques de l'Iran au moins depuis l'époque achéménide (550-331 av. J.-C.), mais le système d'irrigation par *kâriz* de chaque région possède ses propres particularités. A Ashtiân, les puits d'où l'eau émerge du sol sont situés en altitude. Ainsi, les terres situées en hauteur sont irriguées en premier et l'eau se déverse ensuite dans les terres situées plus bas.

Les terres agricoles irriguées par un puits de *kâriz* sont regroupées et forment une unité appelée *dasht*. Le mot *dasht* signifie «plaine» en persan, mais dans ce contexte, il désigne un ensemble de terrains agricoles. Ceux-ci sont subdivisées en *kart*; ce mot désigne des carrés de terre de 15 mètres sur 5 mètres environ (c'est-à-dire 75 mètres carrés) bordés par des canaux d'irrigation. Chaque *dasht* est gardé par un *dasht-bân* (mot qui signifie «gardien du champ») choisi chaque année avant la fête de Norouz par les agriculteurs du *dasht* en question. Sa fonction est de veiller à ce que les cultures ne soient pas détériorées. Le *dasht-bân* a cette responsabilité jusqu'à la récolte d'automne. Généralement, le *dasht-bân* ne cultive pas ses terres, même s'il en a. Son revenu est uniquement une part des récoltes des agriculteurs du champ, qu'il reçoit en nature; mais il a parfois le droit de faire paître une vingtaine de moutons dans le champ qu'il garde.

Les habitants d'Ashtiân ont une façon traditionnelle de mesurer la quantité d'eau qui revient à chaque agriculteur. Cette méthode, appelée *sâyeh-ye haft pey* (expression qui signifie «l'ombre de sept pieds»), consiste à mesurer l'ombre du *dasht-bân* au cours de l'après-midi, pour déterminer l'heure exacte à laquelle débute l'attribution de l'eau au groupe suivant d'agriculteurs. Le temps d'attribution de l'eau à chaque groupe est de 24 heures. Aux alentours de 3 heures de l'après-midi, le *dasht-bân* se tient debout, le dos au soleil, et mesure la longueur de son ombre. Sa méthode consiste à tracer un signe sur le bout de son ombre alors qu'il est debout, puis de compter les pas qui séparent l'endroit où il s'était placé et l'endroit où il a mis le signe. Chaque pas correspond à la longueur d'un pied chaussé. Des personnes sont présentes et confirment que la mesure de sept pas est juste. Ces personnes représentent les agriculteurs qui ont le droit d'utiliser l'eau du *kâriz* au cours des 24 heures précédentes et des

> Les habitants d'Ashtiân ont une façon traditionnelle de mesurer la quantité d'eau qui revient à chaque agriculteur. Cette méthode, appelée *sâyeh-ye haft* pey (expression qui signifie «l'ombre de sept pieds»), consiste à mesurer l'ombre du *dasht-bân* au cours de l'après-midi, pour déterminer l'heure exacte à laquelle débute l'attribution de l'eau au groupe suivant d'agriculteurs.



*Le mont Ashtiân au printemps*

24 heures suivantes, mais leur présence n'est pas nécessaire car le *dasht-bân* respecte les droits de tous les agriculteurs de façon équitable, et ceux-ci lui font confiance. Cette méthode d'attribution de l'eau débute fin avril et se termine en automne.

Dans le cas où il y a plusieurs agriculteurs bénéficiant de l'eau d'un jour, ce temps est divisé en deux: une partie des agriculteurs bénéficient de l'eau pendant la journée, une autre partie pendant la nuit. Les agriculteurs réunis au sein de chacun de ces deux groupes sont qualifiés de *ham-âb* (expression qui signifie «ayant la même eau»). Les deux groupes (celui de la journée et celui de la nuit) alternent à chaque fois qu'arrive leur tour d'eau, c'est-à-dire que ceux qui bénéficient de l'eau pendant la nuit, en bénéficieront pendant la journée la fois suivante. De même, au sein de chaque groupe, le tour des agriculteurs alterne à chaque fois également. En général, l'eau est attribuée à chaque groupe de *ham-âb* une fois tous les douze jours, mais au printemps, quand les produits agricoles ont besoin de plus d'eau à cause de la chaleur, on divise le cycle d'attribution de l'eau en moitié. Les agriculteurs peuvent ainsi irriguer leurs terres une fois tous les six jours. Dans ce cas, le temps d'irrigation qui leur est attribué dans la journée est la moitié du temps habituel pendant lequel ils ont le droit d'utiliser l'eau du *kâriz*. Par exemple, si un agriculteur a habituellement droit à six heures d'eau une fois tous les douze jours et peut irriguer 40 *kart* avec cette quantité d'eau, au printemps il peut irriguer 20 *kart* tous les six jours. C'est pour cette raison qu'à Ashtiân, les agriculteurs ne cultivent au printemps que la moitié des terres qu'ils cultivent en automne.

Le débit de l'eau du *kâriz* est faible. On l'achemine donc d'abord vers une piscine pour la stocker. Au moment du changement de l'attribution de l'eau, c'est-à-dire quand l'ombre du *dasht-bân* atteint la longueur de sept pas, on ferme

le trou d'où l'eau s'écoule de la piscine, à l'aide d'un long bâton. L'eau s'accumule dans la piscine à partir de cet instant jusqu'à l'aube. Les agriculteurs qui ont le droit d'utiliser l'eau au cours de ces 24 heures ouvrent le trou de la piscine à l'aube et commencent alors à irriguer leurs terres. L'eau, qui s'est accumulée au cours de la nuit, se déverse alors avec plus de force. Le trou de la piscine reste ouvert jusqu'au moment du changement d'attribution de l'eau, vers 3 heures de l'après-midi. A Ashtiân, il existe au moins une piscine dans tous les champs agricoles. Quand il y en a deux, celles-ci sont construites à des altitudes différentes, l'une en hauteur, l'autre à mi-hauteur du champ. L'emplacement de chaque piscine dépend de l'emplacement des sources d'eau et des puits de *kâriz*, ainsi que du chemin que prend l'eau quand elle coule entre les collines. La piscine est souvent en forme de cercle. Le trou par laquelle l'eau sort de la piscine est taillé dans une pierre de 10 cm d'épaisseur; on le ferme avec un bâton dont la longueur est de 1,5 à 2 mètres, et quand on veut diminuer le débit de l'eau, on ferme le trou de sortie avec un bâton moins gros. Chaque piscine a un coin dont les murs sont moins hauts, ce qui permet au surplus de l'eau de se déverser à l'extérieur de la piscine (et aller dans les canaux d'eau qui irriguent le champ), ce qui empêche que les murs de la piscine ne soient abîmés par un débordement d'eau.

Il est parfois nécessaire de stopper le processus de l'attribution de l'eau aux agriculteurs pendant 24 heures. Les raisons en sont multiples. Parfois, on attribue l'eau de 24 heures au *dasht-bân* pour qu'il puisse la vendre et se faire un revenu. L'eau est vendue à l'heure. Parfois, les terres d'un agriculteur n'ont pas pu être entièrement irriguées; on utilise alors cette méthode pour compléter l'irrigation de celles-ci. Parfois, les agriculteurs ont besoin d'argent pour des travaux en commun dans le champ, par exemple pour réparer la piscine. L'argent nécessaire est obtenu grâce à la vente de l'eau de 24 heures. L'attribution de l'eau du *kâriz* est également suspendue quand la piscine est abîmée et que l'eau ne peut pas y être stockée, et quand il pleut.

Parfois, les agriculteurs décident d'un commun accord que le moment du changement de l'attribution de l'eau soit quand l'ombre d'une pelle atteint la longueur de la pelle elle-même. De nos jours, le temps de l'attribution de l'eau est de plus en plus mesuré avec une montre. Le *dasht-bân* a donc toujours avec lui une pelle, et une montre s'il détermine le temps d'attribution de l'eau avec celle-ci. La pelle et la montre sont achetées en commun par les agriculteurs et lui sont fournies. Pourtant, nombreux sont les agriculteurs qui pensent que mesurer le temps avec la longueur de l'ombre est une méthode plus juste, car elle est en rapport avec le soleil et tient compte du raccourcissement et de l'allongement des journées lors des changements de saisons. Ils pensent que la longueur de l'ombre montre toujours un moment précis par rapport au coucher du soleil, et chaque agriculteur peut ainsi bénéficier d'un temps égal pour irriguer son champ pendant qu'il fait jour. ■

**Sources bibliographiques:**

- Tahmâsbi, Mortezâ, *Pajouheshi pirâmoun-e nezâm-e âbyâri-ye sonnati-ye Ashtiân, âbyâri-ye haft pey* (une étude à props du mode d'irrigation traditionnelle d'Ashtiân, l'irrigation des sept pas), revue *Tahghighât-e joghrâfiâyi* (Les recherches géographiques), numéro 9, été 1367, pp. 16-44.
- L'article sur la ville d'Ashtiân du *Dâyeratolma'âref-e bozorg-e eslâmi* (La grande encyclopédie islamique), vol 1 pour la présentation générale d'Ashtiân.

# Sâveh, la ville des grenades

Babak Ershadi



*Jardin des grenades, Sâveh*

Photo: J. Mirsâdeghi

*Le nom de «Sâveh» ne semble pas être mentionné tel quel dans les documents préislamiques, pourtant l'existence de vestiges datant de la période des Sassanides prouve que la région était prospère avant l'islam.*

*Dans un récit islamique lié aux triples signes extraordinaires de la naissance du Prophète de l'islam, le nom de la ville a été pourtant mentionné: 1) l'effondrement de la voûte du palais de Ctésiphon, capitale mésopotamienne des Sassanides, 2) l'extinction inattendue des feux dans le plus grand temple des Zoroastriens à Estakhr (Province du Fars), 3) l'assèchement du lac de Sâveh. Après l'islamisation de la Perse, Sâveh devint vite un centre du sunnisme chaféite, mais à partir du XIIe siècle, les Ismaéliens étendirent leur influence dans diverses régions iraniennes dont Sâveh où les habitants se convertirent progressivement au chiisme. La ville fut dévastée par les envahisseurs mongols au XIIe siècle. D'après l'historien Yâghout Homavi, les Mongols incendièrent la grande bibliothèque de Sâveh qui était vraisemblablement équipée d'un observatoire. Sâveh fut reconstruite plus tard et les notables de la ville dont Zahireddin Savodji et son fils en firent reconstruire les fortifications au XVe siècle. Le voyageur vénitien, Marco Polo cita le nom de Sâveh dans la relation de ses voyages*, Livre des merveilles du monde.

Situé dans le nord de la province Markazi, Sâveh est le chef-lieu d'un département du même nom, le plus vaste de la province (8855 km²). Selon le recensement national de 1996, le département comptait 223 429 habitants, soit 17,5% de la population de la province Markazi, bien qu'il représentât à lui seul 30% de sa superficie. La population est à 53% urbaine et se répartit dans les cinq villes du département : Sâveh, Zâvieh, Gharghâbâd, Ma'mounieh, Nobarân.

La ville de Sâveh se situe à une altitude de 995 m par rapport au niveau de la mer, et se trouve à 152 km d'Arak, capitale de la province. Or, Sâveh est plus proche de Téhéran (142 km) que la capitale provinciale.

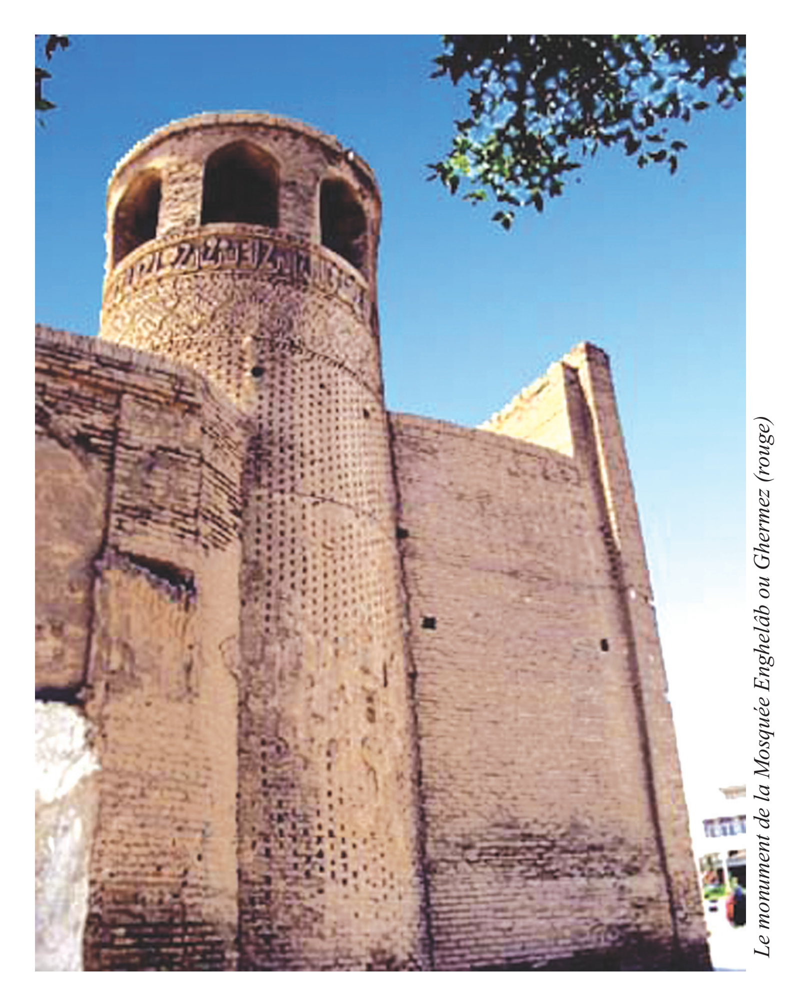
A proximité du grand désert central du plateau iranien (*kavir*), le département de Sâveh est caractérisé en général par un climat chaud et aride. Le taux de la pluviosité est faible (autour de 213 mm par an). Le département est couvert de vastes plaines. Dans les plaines du sud du département, le sol est plus fertile et plus favorable à la culture et au jardinage. Les hauteurs sont plus denses dans l'ouest du département. Le point culminant du département est un sommet de 2 930 m à l'ouest de Râzeghân.

Le département de Sâveh est arrosé par la rivière Ghara-tchaï. Cette rivière dont les sources se situent dans la province voisine, Hamedân, traverse le département de Sâveh de l'ouest à l'est. Le nouveau barrage hydraulique de Sâveh (Al-Ghadir) a été construit sur cette rivière, sur l'emplacement du vieux barrage de l'époque de l'empereur safavide, Shâh Abbâs le Grand.

**1- Le Bazar:**

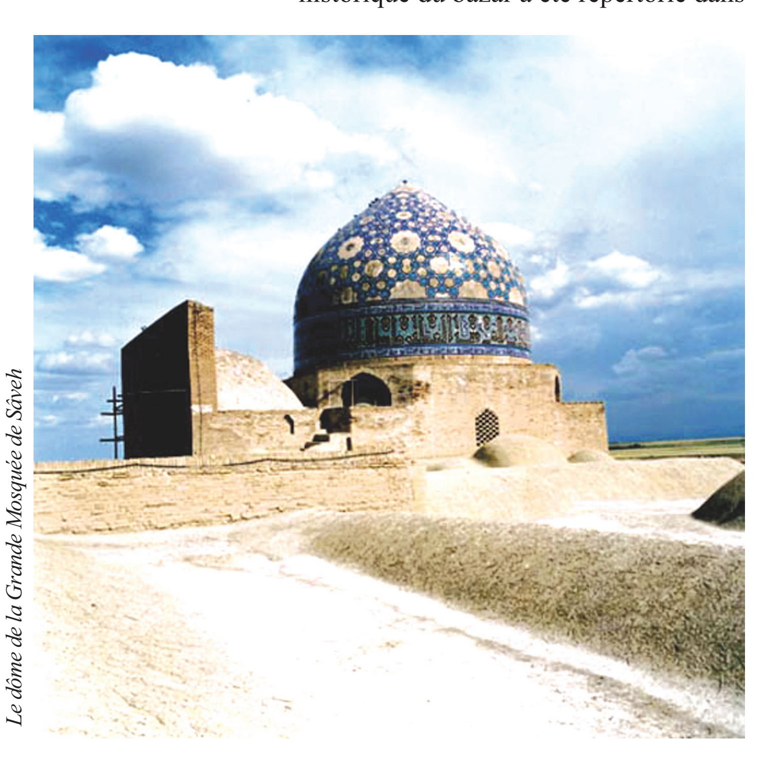
Le bazar de Sâveh est un complexe historique qui réunit en son sein plusieurs éléments de l'urbanisme traditionnel iranien: une ancienne mosquée (Mosquée Rouge), une citerne, deux mausolées de saints (Imâmzâdeh Yahyâ et Imâmzâdeh

> Après l'islamisation de la Perse, Sâveh devint vite un centre du sunnisme chaféite, mais à partir du XIIe siècle, les Ismaéliens étendirent leur influence dans diverses régions iraniennes dont Sâveh où les habitants se convertirent progressivement au chiisme. La ville fut dévastée par les envahisseurs mongols au XIIe siècle.



*Le monument de la Mosquée Enghelâb ou Ghermez (rouge)*

Seyed Abou Rezâ, tous deux des descendants des Imâms chiites). Le bazar couvert est une construction en brique. Il comprend un couloir principal et douze passages secondaires. Le complexe historique du bazar a été répertorié dans l'inventaire du patrimoine national iranien en 1976.



*Le dôme de la Grande Mosquée de Sâveh*



*La Grande Mosquée de Sâveh, époque qâdjâre,*

Photo: Sâveh-sarâ

**2- La Grande Mosquée:**

La Grande Mosquée de Sâveh est l'un des monuments les plus anciens et des mieux conservés des premiers siècles de la période islamique en Iran. Le monument est, en fait, une collection des arts anciens: architecture, peinture murale, calligraphie, céramiques et ornements en plâtre. La construction de la Grande Mosquée date du XIIe siècle, sous l'empire des Seljoukides, les grands bâtisseurs de la période islamique en Iran. Cependant, les vestiges découverts dans la Grande Mosquée de Sâveh ont prouvé qu'elle avait été construite avant cette date et que la mosquée se situait sur l'emplacement d'un temple zoroastrien de l'Antiquité préislamique.

En effet, les archéologues ont découvert un bâtiment en brique au sud de la Grande Mosquée qui faisait partie du bâtiment d'un temple de feu zoroastrien. Après l'invasion arabe au Ve siècle et l'islamisation de la Perse, les populations devenues musulmanes, essayaient de conserver les lieux saints anciens en les transformant en mosquée et lieux de culte musulmans. Dans un livre consacré à l'histoire de Sâveh, M. Mortezâ Seyfi Tafreshi écrit: *«Le bâtiment préislamique était sans aucun doute un temple du feu: au milieu, il y avait la salle principale où l'on conservait le foyer du feu sacré. La salle était munie de cheminées qui servaient à évacuer la fumée. La porte d'entrée de la salle était située vers le sud, et à l'opposé, il y avait une petite pièce où se plaçaient les visiteurs. A gauche et à droite, il y avait deux autres pièces où les mages se recueillaient pour la prière.»*

La mosquée seljoukide, restaurée et



*Le caravansérail d'Abdolghaffâr Khân*

développée plus tard sous les Safavides, est un monument somptueux: un grand dôme turquoise, deux grands iwans, plusieurs pièces de recueillement au sud, à l'est et à l'ouest d'une cour centrale, les minarets, et enfin la salle de prière principale avec ces deux précieux mihrabs indiquant la direction de La Mecque, l'un construit à l'époque des Seljoukides et l'autre ajouté plus tard par les architectes des Safavides.

Le dôme turquoise de la Grande Mosquée est visible partout dans la ville. Il est haut de 16 m et son diamètre est de 14 m. Le grand dôme porte des ornements en brique et en céramique. Sous les Safavides, de nouveaux ornements magnifiques en céramique furent ajoutés à ce dôme imposant, dont les calligraphies en brique évoquent le développement rapide du chiisme en Iran à cette époque. Les deux iwans de la Grande Mosquée constituent les façades du sud et de l'ouest de la cour centrale. Ces deux façades portent de simples ornements en brique, ce qui donne au monument son caractère majestueux.

**3- Le caravansérail d'Abdolghaffâr Khân:**

A 8 km à l'est de Sâveh, sur l'autoroute Sâveh-Qom, on peut distinguer le



*Le caravansérail de Bâgh-e Sheikh*

Photo: Safari - Mirghâderi

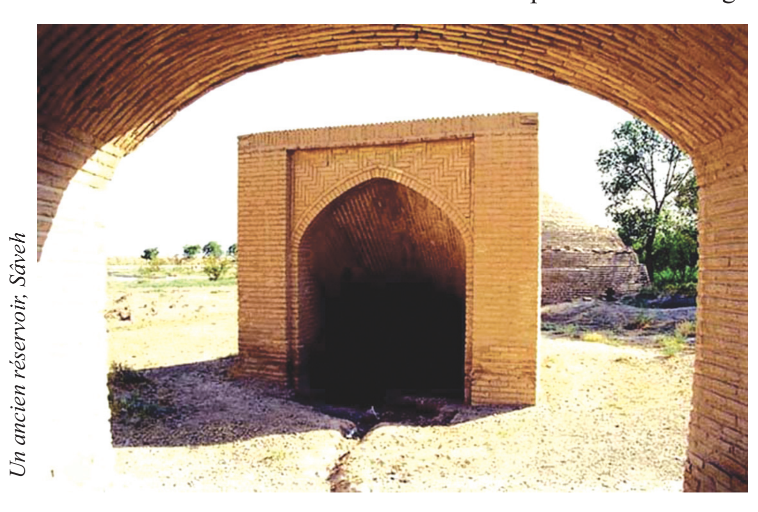


La forteresse Ghiz-Ghaleh (Ghal'eh Dokhtar)

Photo: Madjid

La forteresse Ghiz-Ghaleh est sans doute l'un des monuments architecturaux les plus merveilleux des régions montagneuses iraniennes datant de l'Antiquité préislamique.

caravansérail d'Abdolghaffâr Khân, construit il y a deux cents ans sur un terrain de 50×50 m à proximité du village de Bâgh-Sheikh. La façade principale du monument était dotée d'une tour de ventilation. Tout autour de la cour centrale, il y avait de nombreuses pièces destinées à loger les voyageurs. Derrière ces pièces se trouvaient les étables. A l'intérieur de chacune des pièces, un four était construit pour chauffer la pièce pendant la saison froide et pour que les habitants puissent y faire la cuisine. Le caravansérail avait été construit en brique, en pierre et en bois. Les façades intérieures du monument portaient de simples ornements en brique. Ce caravansérail a été catalogué dans l'inventaire du patrimoine national iranien en 1976.



Un ancien réservoir, Sâveh

**4- La forteresse Ghiz-Ghaleh (Ghal'eh Dokhtar):**

La forteresse Ghiz-Ghaleh est sans doute l'un des monuments architecturaux le plus merveilleux des régions montagneuses iraniennes datant de

l'Antiquité préislamique. Ghiz-Ghaleh, qui se situe au sommet d'une très haute falaise au sud de la plaine de Sâveh, comprend un palais et un temple à l'intérieur de la forteresse. Située près de la route reliant Sâveh à Hamedân, Ghiz-Ghaleh domine toute la plaine de Sâveh. La forteresse a été construite sur un terrain de 3000 m².


*Le pont Sorkhdeh*

**5- Le pont Sorkhdeh:**

Le pont Sorkhdeh se situe dans le sud du département de Sâveh, sur la route qui relie le village de Yal-Abâd au village de Ghara-Ghaleh. Il fut construit entièrement en brique à l'époque safavide. Le pont qui traverse la rivière Ghara-tchaï, est construit de huit arches semi-circulaires en brique. Large de 4,5 à 5 m, ce pont est long de près de 70 m.

**6- Le lac du barrage Al-Ghadir:**

Le barrage hydroélectrique Al-Ghadir a été construit sur la rivière Ghara-tchaï à 25 km de Sâveh (150 km au sud-ouest de Téhéran). Le grand lac artificiel de ce barrage-réservoir a une superficie de 850 hectares. L'eau de ce barrage est utilisée pour assurer l'eau potable de Sâveh, l'irrigation des champs agricoles et la production de l'électricité. ■


*Le lac du barrage Al-Ghadir*

Photo: Madjid

# L'écotourisme et les attractions naturelles de la province Markazi en Iran

Afsâneh Pourmazâheri



Photos: Omid Jafarnejâd

*Vue de la montagne Sefid Khâni de la route de Senedjân*

La province Markazi occupe une position centrale en Iran et avoisine les provinces de Téhéran, Ghazvin, Hamedân, Lorestân, Qom et Ispahan. Au niveau géologique, la formation de sa croûte terrestre, inégale et poreuse, remonte à l'ère quaternaire ou anthropozoïque. Elle longe le désert central d'Iran connu sous le nom de Dasht-e Kavir, et se situe au pied des plissements des chaînes montagneuses de l'Alborz et de Zâgros. C'est justement cette position stratégique qui explique les irrégularités de son écorce. Le niveau le plus bas de sa surface se trouve à Dasht-e Massileh, à Sâveh (950 mètres d'altitude), et son plus haut sommet se nomme le Shahbâz et appartient aux chaînes montagneuses de Râsvand (qui culmine à 3388 mètres de hauteur). La province Markazi est une région globalement montagneuse, marquée plutôt par ses monts et sommets, fameux, comme ceux de Zarand dans le nord, d'Intcheh-Ghâreh qui continuent jusqu'à Sâveh, comme les chaînes de montagnes de Ghareh-Châï qui accompagnent de toute leur longueur une rivière du même nom, comme Râsvand et Sefid-khâni dans le sud-est, Alvand-lakân dans l'ouest de Khomeyn, Haftâd-Gholleh (soixante-dix sommets) à Arâk et Koujeh à Tafresh.

Si la province Markazi jouit d'une riche diversité climatique, c'est justement grâce à sa situation géographique particulière qui fait qu'elle est à la fois en bordure de la montagne, du désert et du lac de sel, Hoz-e Soltân. Ce mariage de climat montagneux semi-désertique, tempéré et froid a généré une biodiversité végétale et animale singulière. De plus, outre ces éléments intérieurs, les vents en provenance de la mer Méditerranée et de l'océan Atlantique et des amas d'air à grande pression de l'océan Indien représentent des causes marginales qui malgré tout, renforcent le changement climatique, et par conséquent, écologique de la région. Compte tenu du dénivellement remarquable de la région, les précipitations changent énormément d'un point à un autre. Elles se manifestent souvent sous forme de neige dans les régions montagneuses et de pluies dans les régions moins hautes. Pourtant, les principales fournisseuses de l'eau nécessaire à la province sont les sources d'Emârat, d'Abbas-Abâd, de Panjali, d'Eskân, de Mahallât, de Sangestân et de Bolâgh qui procurent deux milliards et demi de mètres carrés d'eau potable à la province. Il faut noter que des rivières comme Ghareh-Châï, Gom-roud et Shahrâb fournissent également deux milliards de mètres carrés d'eau aux villes de la région.

Quant à la couverture végétale, la province abrite surtout des steppes désertiques riches en plantes sauvages et en herbes médicinales comme la santonine, la chicorée, l'astragale, la rhubarbe et l'épinard sauvage. Les régions plus montagneuses



*La montagne de Shâh Keykhosrow (Shâh-zendeh)*

bénéficient de prairies vertes (environ 1,9 million d'hectares) propres au pâturage des troupeaux des nomades notamment ceux de la tribu Ghashghâï. Contrairement aux steppes sauvages, la couverture forestière de la province Markazi (hormis deux hectares de chênes sauvages) est due à la plantation artificielle de sapins, d'acacias et de tamaris, et ce sur plusieurs années et à proximité des villes et des zones industrielles.

La province Markazi compte également une riche vie animale, domestique et sauvage. L'élevage des animaux domestiques, notamment le mouton, le bœuf, le buffle, le chameau, l'âne, la mule et la volaille, est assuré comme il se doit par les paysans autochtones. Les animaux sauvages, de leur côté, habitent naturellement les zones intactes de la région, et vivent habituellement dans les steppes et les réserves naturelles qui ne manquent pas dans la région. Parmi ces derniers, on notera tout particulièrement la présence de la gazelle, du bouqueton, du chacal, du renard, du loup, du lièvre, de l'ours brun, du léopard, de la martre, de la tortue, de la perdrix, de la perdrix grise, et des oiseaux migrateurs comme le héron et l'oie auxquels l'adaptation avec l'écologie et le climat de la province Markazi a offert une morphologie et des capacités singulières.

*Grotte de Khân Abâd, située dans la montagne de Gareh. Elle est l'une des grottes naturelles les plus profondes d'Iran. Elle se trouve plus précisément sur la route reliant les villes de Bouroudjerd et d'Arâk.* ▼





*Le lac de Kalâleh, situé à Senedjân (Arâk)*

Malgré sa part minime dans le domaine de l'écotourisme, la province Markazi détient un grand potentiel pour l'éventuelle exploitation des ressources naturelles, justement grâce à sa situation géologique et à la fusion de ses différents modes de vie animal et végétal. C'est pourquoi au-delà des attractions culturelles et historiques, elle peut offrir de nouvelles perspectives aux amoureux de la nature en investissant plus sérieusement cette branche du tourisme.

La province offre des paysages extraordinaires comme le désert Meyghân, les hauteurs de Shâzand, d'Astâneh, de Sarband, de Komijân et d'Hendoudar, la réserve de Haftâd-Ghollehs (soixante-dix cimes), les montagnes, les vastes steppes, les mines de pierres, les marais et les sources naturelles qui valent vraiment le détour. Parmi ces derniers, le désert ou le lac Meyghân mérite une mention particulière. En effet, ce lac de sel et d'argile, situé au nord-est de la ville d'Arâk, dans la région de Farahân-Soflâ, se remplit d'eau grâce aux précipitations abondantes de la saison humide, offrant ainsi une verte image d'elle-même, qui disparaît cependant dès l'arrivée de la saison chaude (à cause de la vaporisation excessive de l'eau). Ainsi, en été, il se transforme en marais salant, laissant ainsi



*Panj'ali et la montagne de Ladjvar*



*Source de Chepeghli et sa vaste vallée verte*

Photo: Ali Sharifi

apparaître des collines blanchies de sel qui brillent à l'aube et au crépuscule sous les rayons dorés du soleil. Autour du lac ont également poussé des plantes autochtones extraordinaires, telles que le *ghareh-dâgh*, dont les rameaux se répandent sur les sables en les protégeant contre les vents violents. Le désert de Meyghân possède également une des mines les plus importantes de sulfate de sodium du monde dont la réserve est estimée à quarante-cinq millions de tonnes, une fois entièrement exploitée.

Au point sud du croisement des villes d'Arâk, de Malâyer et de Shâzand et au-dessus d'une vaste vallée verte, coule une source d'eau limpide et fraîche toujours prête à revivifier les voyageurs fatigués. D'après les habitants de la région, l'eau de cette source, connue sous le nom de Chepeghli, est à ce point agréable à boire et salutaire pour le corps, qu'il faudrait sans hésiter la baptiser «source sainte». Riche en calcium et en fluor, elle aurait la capacité de guérir des maladies du foie, des reins et de la peau, et serait un remède contre l'ostéoporose et les caries. Les voyageurs s'y arrêtent souvent pour quelques heures et profitent de l'air frais, de la verdure et du calme de la vallée et remplissent leur bouteilles avec l'eau qui jaillit du cœur de la



*Désert et lac Meyghân*

Photo: Bâbak


*Grotte de Nakhdjir - Delidjân*
photo: Mohammad-Hossein Jalâli


*Source de Bolâgh - Shâzand*


*Source et parc de Mahallât*

montagne, avant de se remettre en route. Grâce à son emplacement au pied des chaînes montagneuses d'Alborz et de Zâgros, la province Markazi bénéficie également de sources d'eau minérale qui accueillent les touristes d'Iran, et sont prisées surtout pour leurs effets contre les maux articulaires et musculaires. Parmi ces sources, on peut évoquer celles de Hakim, de Gavâr, d'Eskân, Soleimâni, de Shafâ et celle d'eau chaude de Mahallât.

La grotte de Hizdadj se trouve à proximité du village du même nom, au nord-ouest de la montagne Ghouzi-Gheshlâgh, et à 6 km de la forteresse de Djough. L'entrée de la grotte donne sur une forteresse abandonnée. Ce qui fait de cette grotte un lieu unique sont ses grandes stalactites étonnamment lisses.

Outre cette grotte, il y a également une autre grotte sur les hauteurs du sommet Shâhzand, lui-même appartenant à la chaîne montagneuse de Râsvand, qui porte le nom de Keykhosrow en l'honneur du grand roi mythique iranien, fils de Siâvash et petit-fils d'Afrâsiâb, mentionnés à foison dans le *Shâh-Nâmeh* (Livre des rois) de Ferdowsi. Eu égard à son importance mythique et religieuse, elle est sacrée pour les zoroastriens qui s'y rendent chaque année des quatre coins d'Iran et de l'Inde pour accomplir leur pèlerinage. On a également gravé sur les murs de la grotte les noms des héros mythiques iraniens comme l'archer Poulâd, et Siâvash Shahryâr.

D'après certains croyants de la religion zoroastrienne, cette grotte entretient un lien spirituel avec l'emplacement exact du temple du feu «Azar-Goshtâsb», le plus grand temple du feu du monde dont on estime l'ancien emplacement quelque part près de la grotte. D'autres grottes de la province Markazi méritent également



*Chutes de Guisouy ou Abeshtâ - Narâgh*

d'être citées et visitées, notamment la grotte artificielle de Ghal'eh-Djough (forteresse de jough) à proximité du village Chehr-Ghân, la grotte Souleh-khounzâ, à deux entrées, située près du village Shams-Abâd, la grotte et la glacière Sefid-Khâni dans le sud-ouest d'Arâk et la grotte de calcaire Assili dans le village Amân-Abâd.

Cette densité de présence animale, végétale, historique, traditionnelle et culturelle n'est pas propre à la province Markazi. L'Iran, grâce à son histoire, contient d'innombrables «surprises» naturelles et culturelles. Heureusement, le tourisme culturel permet en partie de protéger et de faire connaître ces trésors historiques aux iraniens et au monde entier. Pourtant, on ne connaît malheureusement pas assez les ressources naturelles de ce pays, et dans le cas contraire, celles-ci ne sont pas valorisées autant qu'elles le méritent. Leur présentation constitue l'une des lourdes tâches de l'écotourisme iranien.■

La province offre des paysages extraordinaires comme le désert Meyghân, les hauteurs de Shâzand, d'Astâneh, de Sarband, de Komijân et d'Hendoudar, la réserve de Haftâd-Ghollehs (soixante-dix cimes), les montagnes, les vastes steppes, les mines de pierres, les marais et les sources naturelles qui valent vraiment le détour.



*Réserve de Haftâd-Ghollehs*



*Vue du barrage Hendoudar, avec des familles venues pour se divertir et pêcher*

Photo: Salmân Niyâzi



*Vue de la montagne d'Alvand Lakân*

Photo: Ali Sharidi

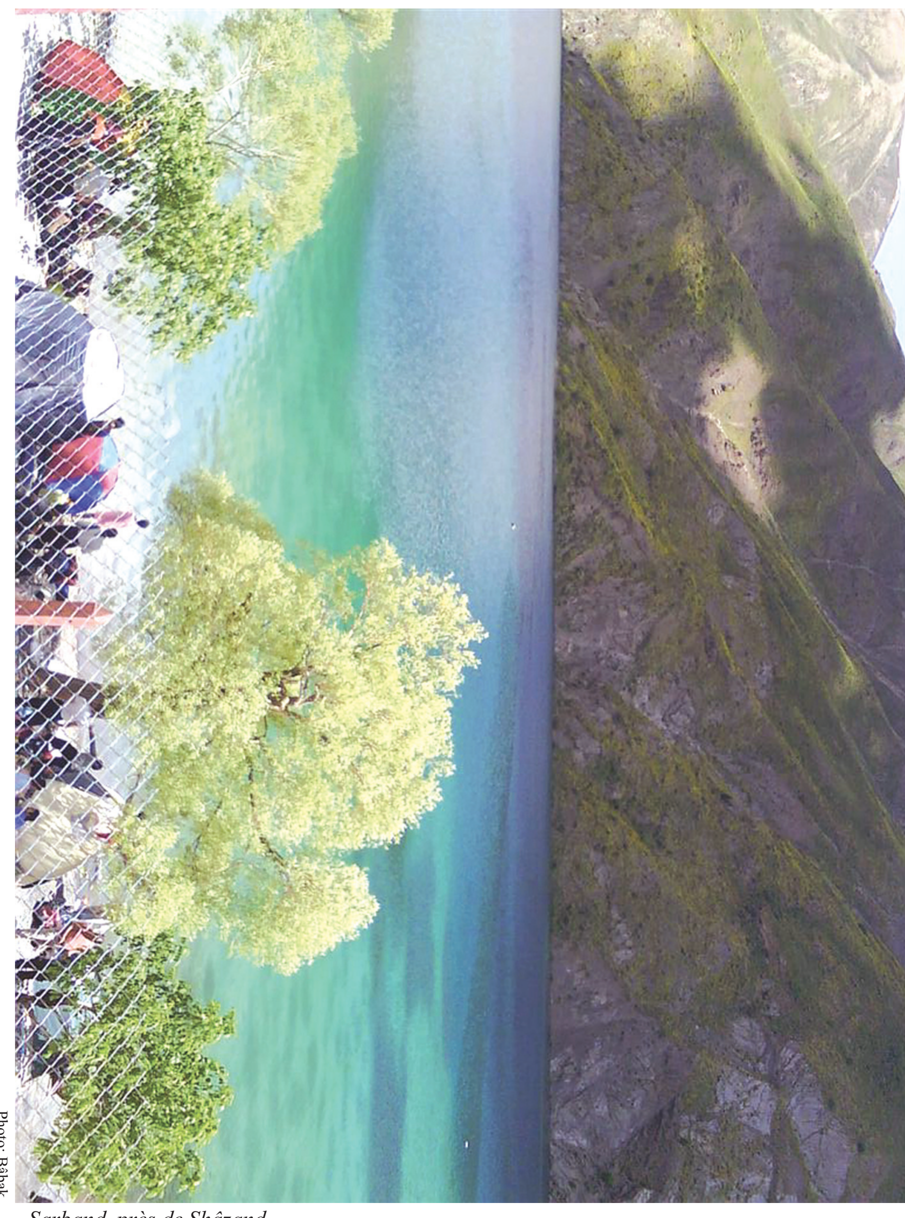
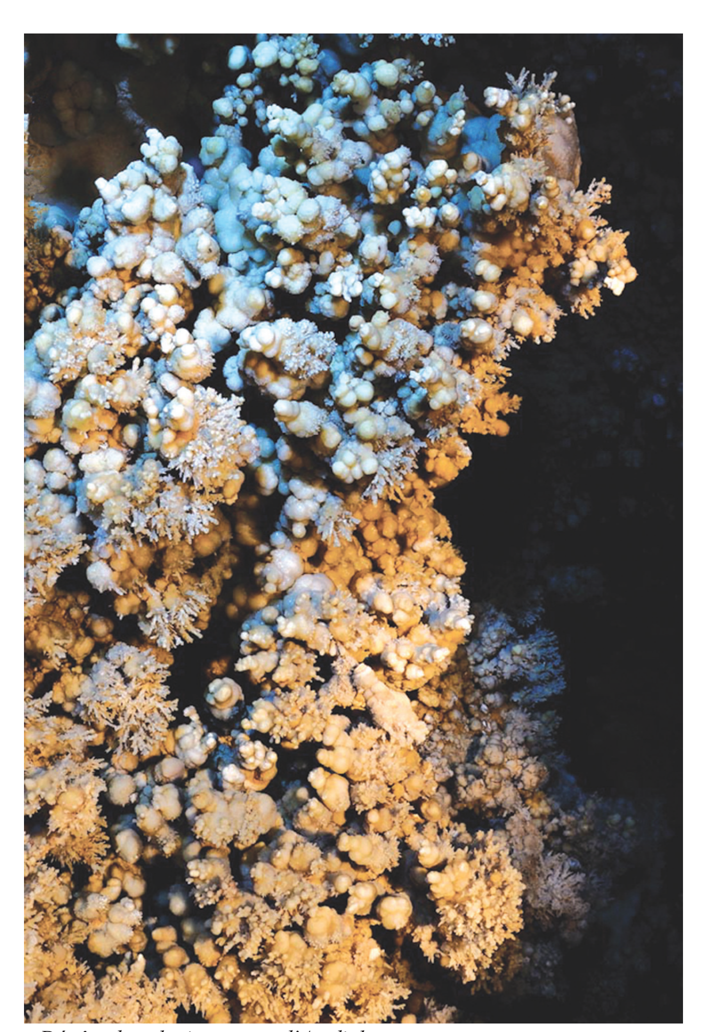


Photo: Bâbak

*Sarband, près de Shâzand*



*Dépôts de calcaire, grotte d'Amdjak*

# Shâzand
# ville de légendes et de montagnes

Arash Khalili



*Montagne Pâkal*

Photo: Mohsen Mohammadi

*Le mont Shâzand, situé dans le département du même nom, est un lieu vénéré par les Zoroastriens. Ce mont se situe au nord-ouest du village de Gourezar, dans la commune d'Anaj-Bakhsh Khondâb, dans le département d'Arâk. Actuellement, l'accès au mont Shâzand est assuré par une route secondaire de 8 km qui le relie à la route Arâk-Malâyer. Dans un livre publié en 1963, M. Ebrâhim Dehgân écrit:*

«Sur le mont Shâzand, il y a une petite grotte, vénérée depuis longtemps par les Zoroastriens. Selon la légende, après 60 ans de règne, le roi Key-Khosrow se détacha des préoccupations terrestres et se prépara pour son voyage vers l'autre monde. Il réunit les gens de la cour et les commandants de ses armées. Présentant Lohrâsb comme son successeur, il les prévint qu'il allait bientôt disparaître. Il prit alors le chemin de la montagne. Voyant que ses hommes voulaient l'accompagner, il leur dit: *«Je passerai la nuit près de cette source. Mais ne restez pas avec moi. Il neigera pendant la nuit et demain matin, je ne serai plus là. Si vous restez, vous mourrez tous dans la neige.»* La plupart d'entre eux rentrèrent, sauf quelques-uns qui ne voulaient pas abandonner le roi dans la montagne. Pendant la nuit, il neigea, comme Key-Khosrow l'avait prédit. Le matin, lorsque ses hommes se réveillèrent, ils virent que le roi n'était plus là et ils moururent tous. Selon la légende, cette source se situe au pied du mont Shâzand.»

*Autour du village de Gourezar, il y a sept anciennes pierres tombales. Selon les habitants du village, ces tombes sont celles des hommes du roi Key-Khosrow. Dans le* Dictionnaire géographique de l'Iran *publié en 1949, on peut lire: «*Près du village de Gourezar, il existe sept anciennes pierres tombales appelées «Les sept frères» ou «Les sept hommes». Il existe d'ailleurs une grotte dans le mont Shâzand. Selon les Zoroastriens, c'est le lieu où le roi Key-Khosrow a

disparu, monté vivant au ciel. Les Zoroastriens croient qu'après son abdication, lui et sept de ses hommes les plus proches ont passé une nuit dans cette montagne. Au matin, le roi avait disparu, et ses hommes moururent tous dans la neige.»

* * *

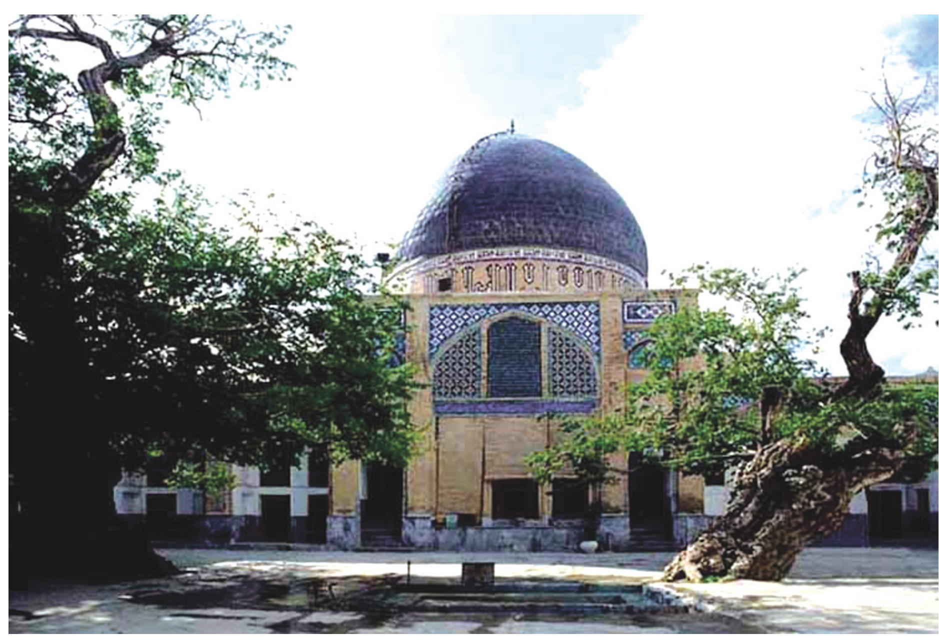
Le département de Shâzand est une région verdoyante dotée d'un climat très agréable, ce qui en fait l'un des pôles principal du tourisme dans la province Markazi. Ainsi, le département de Shâzand est une région exceptionnelle de la province Markazi, notamment de par la richesse et l'abondance de ses sites historiques et culturels, ainsi que l'exceptionnelle diversité de ses paysages naturels.

**1- Le mausolée de Sahl ibn Ali à Astâneh:**

Astâneh est une ville située à 40 km au sud-ouest d'Arâk, chef-lieu de la province Markazi et à 6 km de la ville de Shâzand. Les mausolées de quatre descendants d'un oncle du prophète Mohammad, Abou Tâleb, se trouvent à Astâneh: Sahl, Tâleb et J'afar, tous trois fils de l'Imâm 'Ali fils d'Abou Tâleb, et Fazl fils de Ja'far, fils de Abou Tâleb.

> Le mausolée de Sahl ibn Ali compte quatre salles ornées de céramiques, de miroirs et de plâtre finement travaillés. L'architecture et les ornements de ce monument forment une riche collection des divers arts islamiques à travers les siècles. Chaque année, des centaines de milliers de touristes et de pèlerins se rendent à ce mausolée.

Le monument est un ancien bâtiment de brique datant de l'époque de la dynastie chiite des Bouyides. Le dôme du monument, haut de 28 m, est l'un des plus hauts d'Iran. Ce dôme fut rajouté au monument sous l'empire chiite des Safavides. Le monument fut restauré à plusieurs reprises sous les dynasties des



*Le mausolée de Sahl ibn Ali à Astâneh*


*Le pont Do-Ab*

Afshârides et des Qâdjârs, ainsi qu'après la Révolution islamique.

Le département de Shâzand est une région verdoyante dotée d'un climat très agréable, ce qui en fait l'un des pôles principal du tourisme dans la province Markazi. Ainsi, le département de Shâzand est une région exceptionnelle de la province Markazi, notamment de par la richesse et l'abondance de ses sites historiques et culturels, ainsi que l'exceptionnelle diversité de ses paysages naturels.

Le mausolée compte quatre salles ornées de céramiques, de miroirs et de plâtre finement travaillés. L'architecture et les ornements de ce monument forment une riche collection des divers arts islamiques à travers les siècles. Chaque année, des centaines de milliers de touristes et de pèlerins se rendent à ce mausolée.

**2- Le hammâm de Hâdj Rabi' à Astâneh:**

La construction du hammâm de Hâdj Rabi' à Astâneh remonte à 4 ou 5 siècles. Ce bain public ancien avait deux espaces séparés pour hommes et pour femmes. Plusieurs petits dômes couvrent le toit du monument qui se pose solidement sur des colonnes de pierre. Des fenêtres placées au plafond laissent la lumière entrer dans les salles de bain. Pour chauffer l'eau du hammâm, il fallait brûler du bois et des arbustes séchés.

**3- Ali Gozar:**

Le village Ghal'eh Aghâ Hamid se trouve au pied du mont Ghoroghdar. Selon les habitants du village, le premier Imâm des Chiites, Ali ibn Abou Tâleb aurait visité ce village. Au pied de la montagne, il y a un rocher grand et lisse sur lequel il y a un seul creux ressemblant à l'empreinte du pied d'un homme s'y appuyant. Selon les habitants, c'est là



*Vue du village de Pâkal et de la montagne de Shahbâz*

Photo: Omid Jafarnejâd

que l'Imâm Ali se serait appuyé, d'où le nom «*Ali gozar*» (Passage d'Ali). Le rocher fait donc objet de respect et de vénération. En été, les gens s'y rendent pour y effectuer un pèlerinage et pour pique-niquer.

**4- Le pont Do-Ab:**

Le pont Do-Ab fut construit au début du règne de la dynastie des Qâdjârs. Il se trouve à 40 km à l'ouest d'Arâk, sur la rivière Ghara-tchaï, la plus grande rivière de la province Markazi. Pendant longtemps, la route principale qui reliait le nord d'Iran aux régions du sud et de l'ouest passait par ce pont. Plus tard, un pont moderne a été construit à côté du pont ancien. Ce pont est long de 130 m, large de 5,5 m et haut de 7 m.

**5- Tapeh Sar-Sakhti:**

Tapeh Sar-Sakhti est un site archéologique situé à l'ouest de la ville d'Astâneh. Les vestiges découverts dans ce site remontent à une longue période de l'Antiquité iranienne, des Mèdes aux Sassanides.

Tapeh Sar-Sakhti est un site archéologique situé à l'ouest de la ville d'Astâneh. Les vestiges découverts dans ce site remontent à une longue période de l'Antiquité iranienne, des Mèdes aux Sassanides.

Le site archéologique de Tapeh Sar-Sakhti s'étend sur une superficie de 2 hectares. Les vestiges d'une forteresse et



*Le barrage Hendoudar*


*Piste de ski Pâkal (Shâzand)*

En hiver, la montagne Pâkal est couverte d'une couche épaisse de neige, et des milliers de skieurs viennent d'Arâk, de Shâzand et d'autres villes de la province Markazi pour y passer leur week-end.

d'une petite agglomération y ont été découverts. Les fondations de la forteresse existent encore. Selon les vieux habitants du village Sar-Sakhti, il y avait autrefois une tour cylindrique à deux étages au-dessous de la forteresse qui s'est effondrée plus tard. Les habitants disent que leurs ancêtres relataient qu'il y près de 150 ans, il existait des vestiges de logements anciens au sommet de Tapeh Sar-Sakhti.

**6- Tapeh Mossallâ à Astâneh:**

Ce site se situe à 1 km à l'ouest de la ville d'Astâneh. Cet endroit est appelé *mossallâ* (lieu de prière) car autrefois, les habitants de la ville s'y rassemblaient pour célébrer la prière collective pendant la sécheresse, et pour y invoquer les précipitations. Malheureusement, Tapeh Mossallâ a été victime de pillages systématiques, et les habitants font état de fouilles illégales qui s'effectuent régulièrement sur ce site.

**7- Le barrage Hendoudar:**

Le barrage hydraulique Hendoudar se situe au nord d'une ville du même nom, à 25 km à l'ouest de la ville d'Astâneh (département de Shâzand). Ce barrage-réservoir qui assure l'eau d'irrigation des paysans de la région, est aussi un centre important de pisciculture de la province Markazi.

**8- Station de ski Pâkal à Shâzand:**

Cette station de ski a été construite en 1991 près du village de Pâkal, à 20 km de la ville de Shâzand. En hiver, cette montagne est couverte d'une couche épaisse de neige et des milliers de skieurs viennent d'Arâk, de Shâzand et d'autres

villes de la province Markazi pour y passer leur week-end. La piste à forte pente (60%) est longue de 5 km, et se situe à une altitude de 1200 m.


*Source de Sourâneh, Shâzand*

**9- Alpinisme:**

Le mont Shahbâz d'une altitude de 3 388 m par rapport au niveau de la mer est le point le plus élevé de la province Markazi. Les monts Râsvand et Ghoroghdar sont également hauts de plus de 3 200 m. Ces montagnes sont toutes couvertes de neige pendant l'hiver et ils sont régulièrement visités par les alpinistes.

**10- La grotte Do-Khâharân:**

Cette grotte se trouve dans le mont Râsvand, près d'un village du même nom, à 3 km au sud-est de la ville d'Astâneh et à 5 km au sud-ouest de Shâzand. La source qui jaillit à l'intérieur de cette grotte a une eau fraîche et limpide qui arrose les terres agricoles des paysans du village de Do-Khâharân (Les Deux Sœurs). Au pied de ce mont, il y a aussi

> Le mont Shahbâz d'une altitude de 3 388 m par rapport au niveau de la mer est le point le plus élevé de la province Markazi.


*Le mont Shahbâz*

Photo: Omid Jafarnejâd



Source de Bolâgh, Shâzand

plusieurs grands noyers. Les habitants de la région vénèrent la grotte des Deux Sœurs qui constitue un lieu de pèlerinage.

Selon la légende, deux filles de la famille d'Abou Tâleb, oncle du prophète Mohammad, cherchèrent refuge dans ces montagnes. Elles se cachèrent à l'intérieur de la grotte et y disparurent à jamais. Les deux sœurs avaient sur elles plusieurs noix qu'elles avaient abandonnées dans la montagne en courant. Ces noix tombèrent par terre et y poussèrent. Les vieux noyers du mont Râsvand seraient ces mêmes arbres, toujours selon la légende.




Le complexe pétrochimique d'Arâk

## 11- La raffinerie de pétrole de Shâzand:



Cette raffinerie qui se trouve à 20 km du chef-lieu de la province Markazi, Arâk, a été fondée en 1993. Elle est capable de produire 25 millions de litres de produits pétroliers par jour dont 4,5 millions de litres d'essence, 1 million de litres de gaz liquéfié, 4 millions de litres de pétrole lampant, 8,5 millions de litres de gazole, 1 million de litres de bitume, 6 millions de litres de mazoute et 10 millions de litres de kérosène pour l'alimentation des réacteurs d'avions. L'essence produite

par la raffinerie de Shâzand assure 17% du besoin intérieur du pays.

### 12- Le complexe pétrochimique d'Arâk:

Le complexe pétrochimique d'Arâk est actuellement la deuxième usine pétrochimique du pays dont la production annuelle s'élève à plus de 1,1 million de tonnes de diverses matières chimiques et polymériques dont des polyéthylènes lourds et légers, des polypropylènes, des éthanols amines; le butane, l'acide acétique, le benzine à pyrolyse, etc. Ces produits fournissent les matières premières utilisées dans plus de 50 usines iraniennes.

Le complexe pétrochimique d'Arâk, fondé en 1993, est l'une des usines les plus modernes du pays et produit 25 matières pétrochimiques principales et 5 produits secondaires. Il se situé près de la raffinerie de Shâzand, sur un terrain de 570 hectares.


*La centrale thermique de Shâzand*

### 13- La centrale thermique de Shâzand:

La centrale thermique de Shâzand a été fondée en 1997, avec la participation d'une société canadienne. Les quatre réacteurs thermiques de cette centrale sont capables de produire 1 300 mégawatts d'électricité. La centrale se situe à 25 km d'Arâk. ■


*Région de Do-Khâharân*

# La ville de Mahallât: capitale florale et oasis thermale

Hodâ Sadough

Située au sud de la province Markazi, la ville de Mahallât a été la capitale historique de la province Markazi. Elle est notamment connue pour ses anciens palais, ses temples de feu (*âtashkadeh*), ses forteresses, ses systèmes d'irrigation datant de la période préislamique ainsi que ses mosquées, ses mausolées des descendants des douze Imâms chiites, ses anciens bâtiments et ses caravansérails. La ville est également réputée pour ses sources d'eau thermale reconnues pour leurs vertus médicinales. Les sources thermales du mont Herva, située au nord de Mahallât, constituent les principales sources d'eau de la ville destinée à la consommation humaine. Entourée de zones arides et désertiques, la ville de Mahallât fait figure d'oasis au cœur du désert.

*Le temple de feu d'Atashkouh*

A l'époque de la dynastie achéménide, Mahallât était une petite partie de l'Etat «*Mâd*», nom de l'un des Etats constituant l'Empire achéménide. Pendant le règne des Séleucides, les Grecs portèrent leur attention sur la partie septentrionale de la région, c'est-à-dire la bourgade de Khorheh. L'abondance des objets antiques retrouvés dans la province Markazi témoigne du riche passé de cette région. Durant la période safavide, les échanges commerciaux les plus importants se faisaient avec la ville d'Ispahan. A cette époque-là, des produits tels que la prune, des nappes, des tapis ou des tableaux étaient transportés de Mahallât à Ispahan pour être mis en vente dans les caravansérails.

Dans les limites actuelles de la ville, les villages de Khorheh et de Nimvar sont plus anciens que Mahallât et possèdent plusieurs monuments historiques. Le nom de «Mahallât» n'apparaît cependant nulle part sur les manuscrits et les objets d'arts y ayant été retrouvés. Le village de Nimvar, désormais devenu une ville, a une histoire plus connue que celle de Mahallât et de Khorheh, et son nom est souvent cité dans les manuscrits historiques ou gravé sur les objets ayant été retrouvés dans la région.

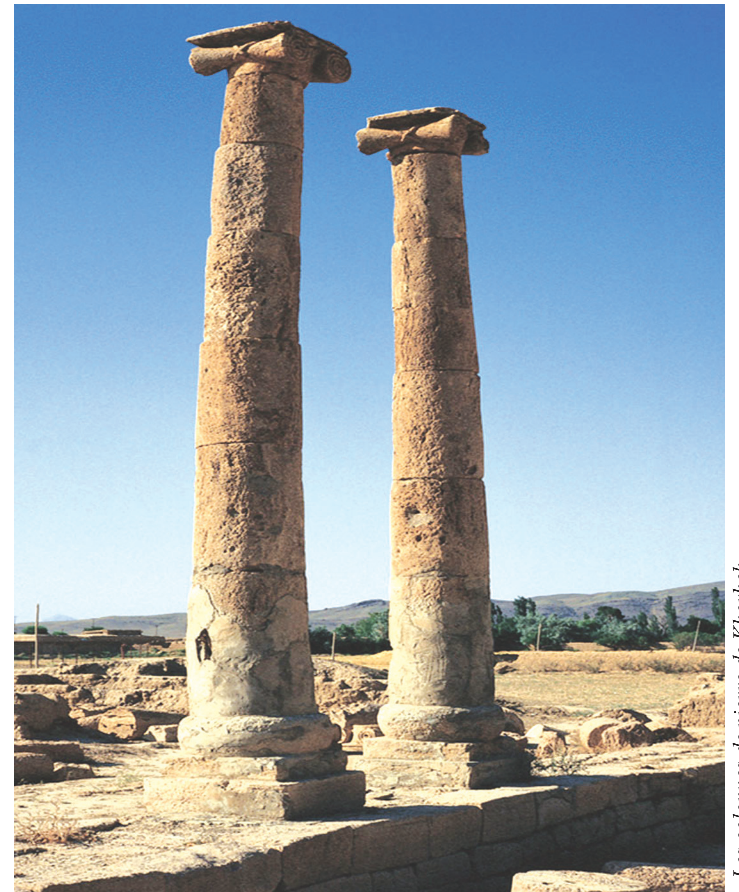
Située au sud est de la province Markazi, Mahallât est entourée au nord par les villes de Qom et d'Ashtiân, du nord-est par la ville de Delidjân, au sud par Khomeyn et Golpâygân (Ispahan) et à l'ouest par

Arâk. La ville de Mahallât comprend l'ancienne ville en elle-même ainsi que deux villages, Bâgher-Abâd et Khorheh.

La ville est située sur le flanc est des montagnes de Zagros. Les plaines couvrent les zones du sud et nord-est de la ville, et ses zones centrales et occidentales sont montagneuses. Les monts les plus importants sont les montagnes septentrionales situées au nord-ouest de la ville. Mahallât se situe à une latitude de 53° 23' nord et à une longitude de 5° 30' est. Située à 262 km au sud-ouest de Téhéran et à 1747 mètres d'altitude, la ville s'est étendue du nord vers le sud dont les terres sont plus fertiles, et s'est divisée en deux zones, Mahallât Haut ('*olyâ*) connue pour ses sources d'eau chaude et ses platanes élevés, et Mahallât Bas (*soflâ*) dont les terres cultivées et les fleurs colorées embellissent le paysage de la ville. Mahallât profite d'une position géographique avantageuse: entourée de chaînes de montagnes et de falaises fonctionnant comme un dispositif protecteur, la ville est protégée des brusques changements climatiques et bénéficie de températures assez douces et d'un climat montagnard. La ville a généralement des étés frais et des hivers froids. Selon les chiffres, les précipitations annuelles moyennes de la ville sont de 280 mm.

Les nombreuses sources d'eau thermale, les colonnes de pierre de Khorheh, le temple de feu d'Atashkouh (la montagne de feu), le glacier de Nimvar, le centre d'hydrothérapie de Mahallât et les jardins de fleurs sont considérés comme les principales attractions de la région.

L'existence de sources d'eau thermale a été à l'origine de la création de la ville de Mahallât. "Mahallât" est un nom arabe



*Les colonnes de pierre de Khorheh*

signifiant «des quartiers». On ignore pourquoi cette ville a été nommée ainsi mais selon un habitant de la ville, ce nom

> La ville de Mahallât est notamment connue pour ses anciens palais, ses temples de feu (*âtashkadeh*), ses forteresses, ses systèmes d'irrigation datant de la période préislamique ainsi que ses mosquées, ses mausolées des descendants des douze Imâms chiites, ses anciens bâtiments et ses caravansérails.

aurait été employé lors de l'époque de l'invasion des Afghans en Iran au XVIIIe siècle, où une personne nommée Sohrâb



Source d'eau thermale, parc de Mahallât

Amin l'aurait pour la première fois employé. Mahallât était en effet constituée à cette époque de différents quartiers dont la majorité était impliquée dans d'anciens conflits.

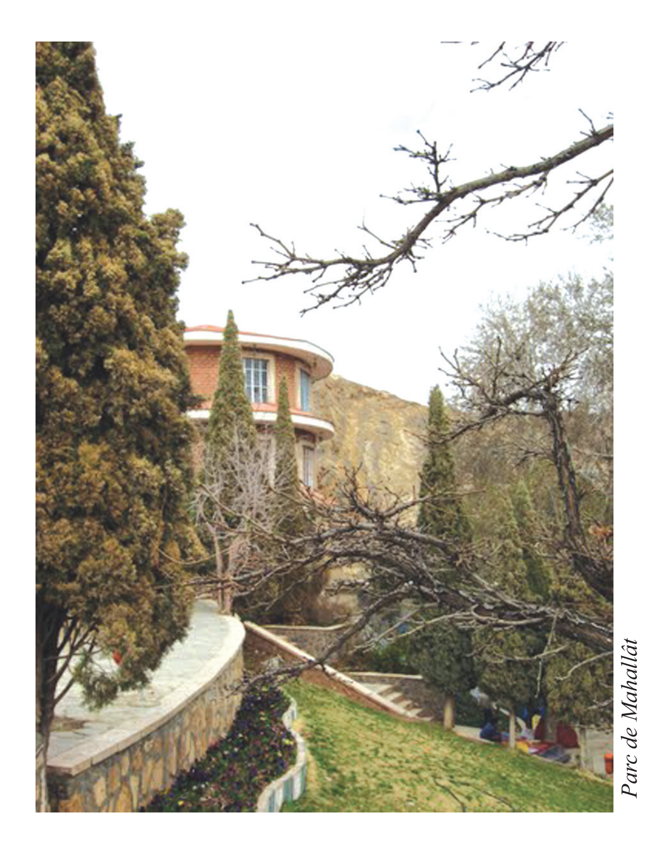
Autrefois, l'activité économique de Mahallât reposait uniquement sur l'agriculture. A partir de 1920, la culture des fleurs devint une autre composante du tissu économique de la ville. Mahallât devint alors la capitale de l'industrie de la floriculture d'Iran. Le développement de l'industrie a également été important dans l'extension de cette ville. Mahallât est en effet fort réputée pour ses mines de pierre de travertin, de marbre et de granit qui ont permis le développement d'usines de pierres.



Vue d'un jardin de fleurs, Mahallât

> Autrefois, l'activité économique de Mahallât reposait uniquement sur l'agriculture. A partir de 1920, la culture des fleurs devint une autre composante du tissu économique de la ville. Mahallât devint alors la capitale de l'industrie de la floriculture d'Iran.

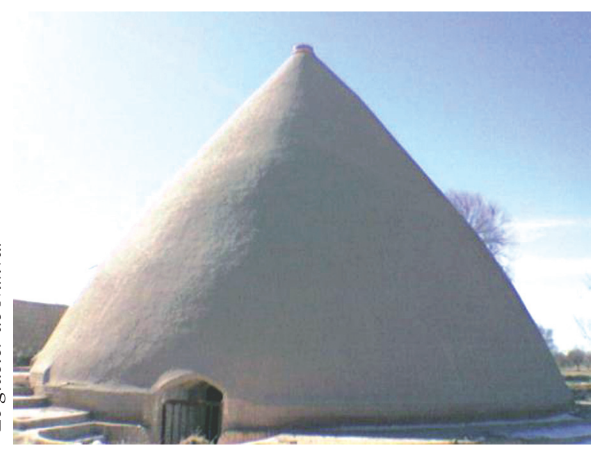
A 15 kilomètres du nord-est de la ville, au pied des montagnes, se trouvent les sources d'eau chaudes connues pour leurs vertus thérapeutiques. Elles sont issues à la base de contact avec des roches chaudes et atteignent une température de 48ºC. L'eau de ces sources contient également divers minéraux tels que le chlore, la silice, le magnésium, le potassium ou encore le sodium. Les compositions minérales des sources thermales sont très variables d'une région à une autre. Les sources thermales de Mahallât sont hydrothermales et particulièrement adaptées au traitement des maladies du foie, de la bile, des reins, des voies gastro-intestinales, des maladies rhumatismales et des maladies de la peau. Une autre richesse naturelle contenue dans la composition minérale des sources d'eau chaude de cette zone est le gaz radon qui est utile notamment dans le traitement des maladies pulmonaires. ■



*Parc de Mahallât*



*Place de Tchenâr*



*Le glacier de Nimvar*



*La montagne Boudjeh*

# Khomeyn, ville natale du fondateur de la Révolution islamique

Marziyeh Shahbâzi

Située au sud de la province Markazi, à 60 kilomètres de sa capitale Arâk, Khomeyn est une ville quasi montagneuse avec un climat relativement sec et froid, que ne remarque cependant pas le voyageur qui arrive au mois d'avril. Ses plaines sont vastes et agrémentées de cascades, qui sont des sources d'irrigation pour les terres agricoles. L'agriculture est le métier principal de ses habitants. Le blé, le safran, la pomme de terre, la betterave sucrière et les céréales sont abondamment cultivés dans la région. Des fruits cultivés comme la noix, l'amande et le raisin de Khomeyn jouissent d'une très bonne réputation, et cette réputation est à l'origine du développement de la culture des exploitations fruitières. Il y a également le miel de Khomeyn qui est aujourd'hui arrivé à se faire une place de choix sur le marché iranien et même étranger, au Moyen-Orient. Les haricots cultivés sur place sont reconnus pour leur qualité et exportés dans d'autres pays dont les pays européens.

La superficie de Khomeyn est de 2396 km$^2$ et la ville compte une population d'environ 110 195 habitants (statistiques de 2007). Ces derniers sont en majorité des Persans, mais d'autres ethnies, en particulier azérie et lor y vivent également, d'autant que le Lorestân avoisine la province Markazi. D'après les ouvrages historiques, Khomeyn fut fondée à l'époque zoroastrienne des Kiâniân, sur ordre de Homâ, fille de Bahman. A l'époque, on l'appelait donc Homâyoun, puis ce nom est devenu "Khomeyn" au fil du temps.

Outre l'importance de la région en matière de produits agricoles, cette ville est également riche en monuments historiques et particulièrement religieux, qui ne sont malheureusement pas connus du grand public, sauf la plus importante, qui est la maison de l'Imam Khomeyni, fondateur et guide spirituel de la

République islamique d'Iran. De nombreux Imâmzâdeh sont à visiter dans la région, comme Espma'il et Abdollâh, lesquels accueillent les pèlerins toute l'année. En raison de la religiosité de la ville, elle a également été surnommée *Dâr al-Mo'menin* (La maison des croyants).

La ville et sa région environnante comprennent également de remarquables sites naturels et historiques. Les plus importants sont:

- Le château-fort de Sâlâr Mohtasham
- La montagne Boudjeh
- Le bazar historique de Khomeyn
- Les dessins rupestres
- Les forteresses de Khomeyn
- Les pigeonniers



*La maison de l'Imam Khomeyni*

**La maison de l'Imam Khomeyni**

Cet édifice de 4326 $m^2$ et datant de 170 ans se trouve dans le quartier central de la ville et sur le bord d'une rivière aujourd'hui asséchée. Il est unique en son genre en comparaison avec les autres constructions historiques de cette ville.

Au contraire de l'architecture des maisons traditionnelles iraniennes, on trouve dans cet édifice quatre jardins dont aucun n'occupe une position centrale.

Le bâtiment comprend une tour dotée d'un fort poids symbolique. Outre le rôle



*Rivière de Khomeyn, village de Bardjak*



*Le château de Sâlâr Mohtasham*

de protection, elle paraît comme l'emblème de l'ensemble du monument qui contient également quelques greniers, des étables, des cuisines, etc. Il reste à noter que ce monument a été enregistré comme patrimoine national en 1999.

D'après les ouvrages historiques, Khomeyn fut fondée à l'époque zoroastrienne des Kiâniân, sur ordre de Homâ, fille de Bahman. A l'époque, on l'appelait donc Homâyoun, puis ce nom est devenu "Khomeyn" au fil du temps.

De nos jours, cet ensemble historique et religieux accueille pendant toute l'année pèlerins, chercheurs ou voyageurs.

**Le château de Sâlâr Mohtasham**

Ce château, doté d'un style architectural très beau et unique, fut construit à l'époque qâdjâre. Le bâtiment principal contient plusieurs pièces ornées de statues et d'œuvres d'art. Dans l'une d'elles, nous trouvons les documents, les actes et les photos qui dressent la généalogie de la famille Sâlâr-od-Dowleh.

Devant ces pièces, il y a un grand iwan relié au jardin par deux escaliers à ses deux extrémités. La façade de cet édifice est décorée avec des piliers en plâtre.

**Les dessins préhistoriques rupestres**

Avant l'invention de l'écriture, les premiers hommes, dans le but de conserver leur expérience pour les générations futures, gravaient et dessinaient sur les pierres.

La région de Teimreh est célèbre particulièrement pour ce genre de dessins préhistoriques dont certains datent d'environ quatre mille ans.

Les motifs les plus remarquables sont ceux des bouquetins (qui constituent environ 90% des motifs) et leur chasse par l'homme qui utilisait généralement des flèches ou des lances. Mais il y a

également des images montrant un homme à cheval, habillé ou nu, qui danse, ou encore des images d'animaux: des mammifères comme des panthères, des loups, des gazelles, des lions, des zèbres, des chameaux, ainsi que des oiseaux comme des perdrix, des dindons, des huppes et des grues. Certains dessins comportent une forme d'écriture non-identifiée.

Cette région compte à ce titre parmi les régions ayant un fort potentiel d'attraction touristique, qui pourrait aider le développement de l'économie locale.

**Les pigeonniers**

L'une des constructions remarquables de la région, qui se voit surtout dans les villages comme Varâbâd et autour des champs, des jardins et des rivières, est le pigeonnier. Ce dernier, aujourd'hui en voie de disparition, était autrefois considéré comme une source de revenu pour les villageois qui s'en servaient comme réserve d'engrais à utiliser sur leurs terres ou destiné à la vente. ■



*Un pigeonnier*



*Teimreh, dessins préhistoriques rupestres*



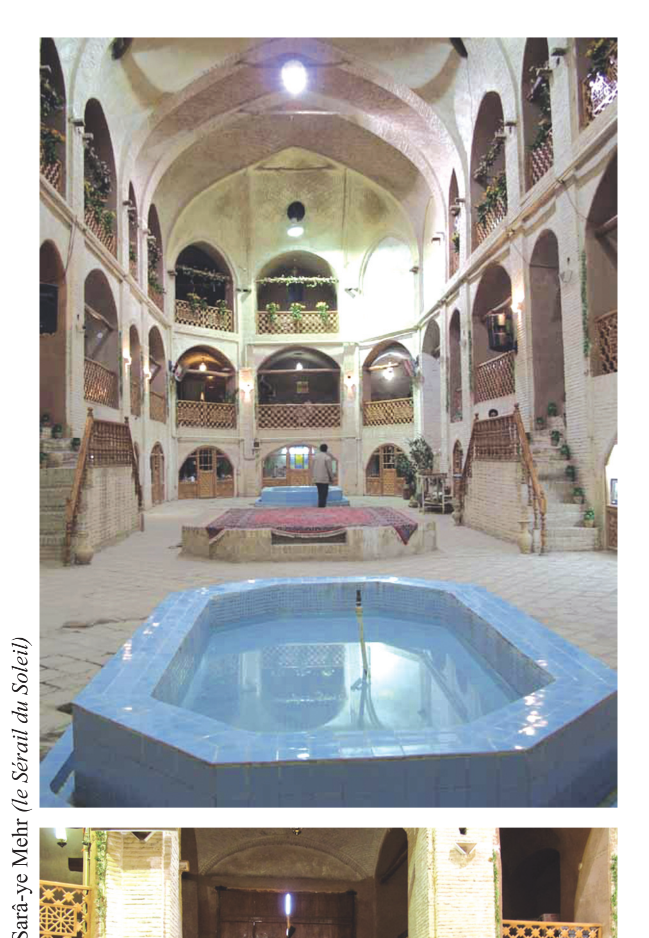
*Dessins préhistoriques rupestres de la région Teimreh*

Photo: Mohammad Nâseri Fard


**Sources:**
Mohammad-Javâd Morâdiniâ, *Khomeyn au passage de l'Histoire,* 2000.
*Atlas des provinces de l'Iran,* Téhéran, 2005.

# *Sarâ-ye Mehr* *
# (Le Sérail du Soleil)

Traduction: Bâbak Ershâdi





Sarâ-ye Mehr *(le Sérail du Soleil)*

Photos: Omid Jafarnejâd

Faisant partie du complexe historique du bazar d'Arâk, *Sarâ-ye Mehr* (le Sérail du Soleil) est un magnifique caravansérail ancien situé derrière la mosquée de Hâdj Aghâ Taghi Khân. Le bâtiment du caravansérail a été restauré à l'initiative de la préfecture d'Arâk et de l'Organisation des œuvres pieuses et caritatives de la province Markazi. Le Sérail du Soleil a été inauguré en 2004, sur l'emplacement de l'ancien caravansérail pour faire connaître l'artisanat de la province au public, surtout aux touristes iraniens et étrangers qui visitent Arâk.

Ce complexe historique et culturel a été aménagé sur trois étages. Le premier étage est consacré à l'exposition des œuvres d'artistes et d'artisans de la province: gravures sur cuivre, pantoufles, kilims à motifs tissés en relief, broderies et vêtements traditionnels, gravures et sculptures en bois, instruments de musique fabriqués à la main, émaillages artistiques, poteries, travaux en plâtre, décorations avec de petits miroirs, tournages sur bois, sculptures, poupées et figurines traditionnelles, enluminures, miniatures… Les produits sont mis à la vente directement par les artistes et les artisans qui louent les stands. Les deux autres étages qui communiquent entre eux sont aménagés en restaurant traditionnel.

L'exposition de produits artistiques et artisanaux d'une part, et l'ambiance agréable du restaurant traditionnel de l'autre, font du Sérail du Soleil un endroit qui séduit les touristes qui visitent le bazar historique d'Arâk, et ce d'autant plus que le caravansérail où il se loge est aussi ancien qui le bazar couvert lui-même.

**Le Musée de l'artisanat de la Province Markazi**

Le Musée de l'artisanat de la province Markazi a été fondé en 2004 par l'Organisation du Patrimoine Culturel et du Tourisme dans la maison historique de la famille Hassanpour.

La Maison Hassanpour se situe dans le quartier Tchar-Sough du bazar historique d'Arâk, à cinq mètres seulement du couloir principal, à proximité de l'école la plus ancienne de la ville (Ecole Sépahdari), du hammam le plus ancien d'Arâk (Hammâm Tchar-Sough) et de la banque la plus ancienne de la province (Bank Shâhi).

Le bâtiment fut construit en 1915, sous Ahmad Shâh, dernier roi de la dynastie des Qâdjârs. Il a été racheté plus tard par l'Organisation du Patrimoine Culturel et du Tourisme, avant d'être restauré en 1995. Ce beau monument ancien est composé de deux parties plus ou moins distinctes: le *shabestân*, partie de la maison composée de plusieurs pièces qui servaient d'habitation, et l'*a'yân-neshin*, salles réservées à la bonne réception des invités. Communiquant les unes avec les autres par plusieurs couloirs, ces salles créent aujourd'hui un espace idéal pour l'exposition d'œuvres d'art.

Ce musée expose les ouvrages des meilleurs artistes et artisans contemporains de la province Markazi: gravures sur bois ou sur cuivre, tapis, kilims plats ou à motifs tissés en relief, décorations avec de petits miroirs, enluminures et miniatures, sculptures, vêtements traditionnels, pantoufles, poteries et céramiques, ouvrages en filigrane d'argent, instruments de musique fabriqués à la main, …

Il est à noter qu'après la province de Téhéran, la province Markazi fut la deuxième région du pays à se doter d'un musée de l'artisanat. Le musée ouvre ses portes tous les jours de 8h00 à 20h00 (sauf le dimanche). ■

L'exposition de produits artistiques et artisanaux d'une part, et l'ambiance agréable du restaurant traditionnel de l'autre, font du Sérail du Soleil un endroit qui séduit les touristes qui visitent le bazar historique d'Arâk, et ce d'autant plus que le caravansérail où il se loge est aussi ancien qui le bazar couvert lui-même.






*Musée de l'artisanat de la province Markazi*

* Extrait du catalogue du Musée de l'Artisanat de la province Markazi

# Science et philosophie*

Seyyed Mortezâ Kârâmouzi


*Platon et Aristote*

Dans la civilisation, quelle est la place de la science (*'ilm*) par rapport à la philosophie, et quels sont leurs liens essentiels et historiques? Dans la Grèce antique, le terme "philosophie" englobait toutes les connaissances et sciences théoriques et pratiques. La philosophie était la science générale. On peut dire que le savoir humain revêt trois formes principales: la connaissance vulgaire, la science et la philosophie. La connaissance vulgaire est celle qui s'acquiert au travers de l'expérience personnelle, de la tradition et du témoignage. Cette connaissance est mêlée de conjectures et d'erreurs; elle porte uniquement sur des faits particuliers qu'elle se borne à constater sans chercher à les relier entre eux ou à les expliquer systématiquement.

La science, au contraire, d'après Aristote, cherche le *comment* et le *pourquoi*. C'est la recherche des causes ou des raisons des choses: elle a pour origine le besoin de comprendre, naturel à l'homme, qui se confond avec sa raison même.

La science se divise nécessairement en des sciences différentes comme les mathématiques, la physique, les sciences naturelles, la morale, les sciences sociales, etc. Toutes ces sciences sont issues de la philosophie qui était la science universelle; elle peut être appelée ainsi si l'on prend en compte son objet qui est les principes universels, les premiers principes, comme les appelle Aristote, desquels dépendent les principes des sciences particulières.

Si toutes les sciences cherchent les raisons plus ou moins proches des choses, la philosophie cherche les raisons suprêmes des choses; et c'est justement dans ce sens qu'on peut la définir comme le savoir humain totalement unifié.[1]

La philosophie parle de *l'être* ou du *ne pas être* des étants (les objets) et étudie les principes absolus de l'être; elle ne vise pas les principes et les effets qui concernent un ou plusieurs objets particuliers, tout le contraire des sciences qui traitent toujours d'un ou plusieurs objets et cherchent à leur trouver des principes et des effets. Le discours des sciences ne *s'occupe* pas de l'*être* ou du *ne pas être* des objets.[2]

Dans la pensée d'avant la Renaissance, le regard envers la science était tout à fait différent du regard de l'époque moderne. Pour les penseurs du Moyen-âge tels que Thomas d'Aquin, il existait deux sortes de connaissances distinctes: la *sapientia*, ou la connaissance absolue et universelle, qui consistait en un discours sur les principes premiers de l'être, et la *scientia*, ou les sciences particulières. Les sciences particulières dans la pensée d'avant la Renaissance, c'est-à-dire pour les penseurs du Moyen-âge, étaient valables quand elles se basaient sur la science absolue et universelle.[3]

Dans *Les philosophes et la science,* on peut lire: «*Pour certains, la science est l'état d'un sujet*

*connaissant en tant qu'il possède un certain savoir; d'autres la considèrent comme une activité pratiquée par des groupes de chercheurs ou par une collectivité savante; d'autres encore la regardent comme un système d'énoncés qui expriment des propositions vraies; elle est aussi parfois décrite comme une* méthode de recherche *pour la production de connaissance ou comme un* ensemble de disciplines *constituées qui déterminent autant de domaines différents du savoir.*»[4]

Le rapport entre la philosophie et les sciences particulières a donc toujours été ambivalent, non seulement à l'époque moderne, mais aussi durant la période antique.

Auroux, à propos de la science, précise: «*L'usage du terme souffre, de nos jours, d'une ambiguïté profonde. Conformément à la tradition philosophique occidentale, il signifie, avant tout, la forme la plus haute du savoir et de la connaissance humaine. Mais il désigne aussi une forme spécifique d'activité sociale qui, dans les sociétés modernes, est la principale cause productrice des biens et richesses, ainsi que la matrice des modes de gestion des rapports sociaux… Ainsi, le concept de science de la tradition philosophique lie--t-il le sujet connaissant à un désir de vérité, qui est un engagement de la personne dans son rapport au monde, tandis que l'activité sociale suppose l'existence de* travailleurs scientifiques *pour qui la science est aussi une possibilité de carrière.*»[5]

Ainsi, le rapport entre la philosophie et une forme de connaissance nommée "science" (au singulier) par les philosophes, tant qu'en Occident que dans le monde islamique, a été ambivalent, au moins jusqu'au XVIIIe siècle.

Jusqu'au XVIIIe siècle, on ne voit donc pas une grande différence entre les termes de "philosophie" et de "science" (au singulier). Pendant cette longue période, on appelait généralement "philosophe" quelqu'un qui décrivait, déterminait ou même avait atteint une certaine sagesse et qui disait quelle connaissance était utile ou nécessaire. Certes, cet idéal de sagesse était défini et compris différemment par chaque philosophe aux différentes époques. Platon, Aristote, Zénon de Citium, Epicure, Augustin, Thomas d'Aquin, Montaigne, Spinoza, Locke et d'Alembert avaient défini de manière différente une connaissance qu'ils nommaient *science*. Tous ces penseurs ont élaboré ou adopté une théorie de *la connaissance,* et ont montré en même temps quels rapports existaient entre cette connaissance et leur idéal de sagesse. C'est cela qui permet à Diderot d'écrire en 1750 que philosophie et science sont synonymes.

> La philosophie parle de *l'être* ou du *ne pas être* des étants (les objets) et étudie les principes absolus de l'être; elle ne vise pas les principes et les effets qui concernent un ou plusieurs objets particuliers, tout le contraire des sciences qui traitent toujours d'un ou plusieurs objets et cherchent à leur trouver des principes et des effets.

Quoi qu'il en soit, dans le monde islamique ou en Occident, le plus souvent, ce qui était nommé *science* (au singulier: science en tant que science) était une connaissance dont l'excellence venait de ce qu'elle était une condition nécessaire à la sagesse, mais aussi de ce qu'elle était la meilleure voie vers la connaissance de la vérité (dans la mesure où celle-ci est humainement connaissable).

C'est en ce sens que nous considérons

qu'il n'y avait pas de différence réelle entre le philosophe et celui qui traitait de *la science*. Et, c'est en considérant cette définition de la science que Pierre Wagner signale: «*... (Malgré les) différences extrêmes, ce qui est commun à Socrate et Leibniz est qu'il n'y a pas de réelle séparation, chez l'un comme l'autre, entre science et philosophie.*»[6]

Dans le monde islamique ou en Occident, le plus souvent, ce qui était nommé *science* était une connaissance dont l'excellence venait de ce qu'elle était une condition nécessaire à la sagesse, mais aussi de ce qu'elle était la meilleure voie vers la connaissance de la vérité.

Quant à la philosophie de la science au vrai sens de ce terme, c'est-à-dire incluant la réflexion philosophique d'un côté, et la science conçue comme objet de cette réflexion de l'autre, elle ne s'affirme vraiment qu'au cours du XIXe siècle.[7]

Notre but n'est pas de dresser l'inventaire des manières multiples dont on a considéré la science ou les sciences, mais plutôt de réfléchir sur ce que Heidegger avait signalé dans sa conférence inaugurale à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, en 1929, et repris à la même université, en 1935.

Il avait d'abord parlé de deux conceptions de la science, selon lui différentes et opposées en apparence, c'est-à-dire la science comme savoir professionnel technico-pratique et la science comme valeur de civilisation en soi. Il n'en reste pas moins, d'après Heidegger, que ces deux conceptions se meuvent sur la même voie décadente. Il y a une confusion inhérente à l'absence totale de pensée qui va même parfois si loin que l'interprétation technico-pratique de la science reconnaît en même temps la science comme valeur de civilisation, de sorte que dans une égale absence de pensée, toutes deux se comprennent parfaitement bien. Il précise lors de cette conférence: «*Les domaines des sciences sont séparés par de vastes distances. Elles traitent chacune leur objet d'une manière foncièrement différente. Cette multiplicité de disciplines ainsi émiettées doit le peu de cohésion qui lui reste à l'organisation technique d'Universités et de Facultés; et le peu de signification qui lui reste aux objectifs pratiques des spécialités. En revanche, l'enracinement des sciences dans leur fondement essentiel est bel et bien mort.*» (Was ist Metaphysik, 1929, p.8).

Il ajoute: "*La science est aujourd'hui, dans toutes ses branches, une affaire technique et pratique d'acquisition et de transmission de connaissances. Elle ne peut nullement, en tant que science, produire un réveil de l'esprit. Elle a, elle-même, besoin d'un tel réveil.*"[8] En fait, l'histoire des sciences depuis les Grecs à nos jours est celle des branches de la philosophie qui l'une après l'autre deviennent des disciplines autonomes.

Mais Descartes avait déjà bien dit que toute la philosophie est tel un arbre dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences.[9]

Au XXe siècle, le courant philosophique du *logical positivism* ou *logical empiricism*, avançait la thèse que les seules questions auxquelles la science (mathématiques et logique inclues) ne pouvait pas donner de réponses, étaient des pseudos questions. Cela impliquait globalement une reconsidération radicale de l'objectif et du contenu de l'activité philosophique d'une part, et la relation

entre *philosophie* et *science* d'autre part. L'un des pères fondateurs du positivisme logique, Moritz Schlick, déclare: *"La science est la poursuite de la vérité, tandis que la tâche propre de la philosophie doit être la poursuite du sens: tout d'abord un effort systématique pour clarifier le sens des concepts scientifiques, les problèmes et leurs solutions proposées, en utilisant les ressources de la logique et l'analyse conceptuelle* (d'où le nom de la doctrine)."[10]

Selon ce point de vue, la philosophie traditionnelle est sur la mauvaise voie. Pour une grande part, la philosophie traditionnelle a visé la construction d'une vision ou conception du monde (world view), une série de vraies propositions sur l'ultime structure de la réalité, et à cet égard, est perçue comme une continuation de la science, ou même une *superscience*, la Reine des Sciences. Cette attitude a généré une suite historique de grandioses mais inutiles systèmes métaphysiques, depuis les Grecs jusqu'à Hegel et au-delà, tous similaires, parce que selon les positivistes, tous sont non seulement faux mais aussi dénués de sens. Ils ont tenté l'impossible, c'est-à-dire qu'ils ont usurpé la fonction de *la science* et formulé des propositions sur la réalité, alors qu'il leur manquait la méthode empirique requise pour produire la connaissance du monde.

Schlick considère que même si nous admettons que la vraie philosophie doit être une partie de la science, elle devra d'abord se reconnaître, non comme une forme de connaissance sur le monde, mais comme une activité qui tente de découvrir des problèmes scientifiques significatifs ou vrais, pour que les scientifiques puissent les résoudre.

Pour les positivistes, pris au sens large du mot, une proposition est significative quand on peut spécifier les circonstances observables dans lesquelles elle pourrait être vraie ou fausse. La tentative de formuler précisément un tel principe de vérification forme le cœur du programme positiviste.

Leur tentative ambitieuse de discréditer la philosophie a échoué puisque dans tous les cas, la philosophie est inéluctable: même ceux qui affirment qu'en fin de compte, toutes les vraies questions dignes de réponse peuvent être résolues seulement par la science, ne peuvent pas y échapper. Car une telle revendication peut seulement être garantie ou assurée par un argument philosophique. Le fait qu'il y ait des questions, comme "Qu'est-ce le temps?", lesquelles sont restées sans réponse depuis toujours, montre bien qu'il existe des questions sérieuses à laquelle la science ne peut fournir aucune réponse.

Est-ce que ces questions sont vraiment des pseudos questions? Quels sont les facteurs que la science prend en compte lorsqu'elle décide quelles questions sont susceptibles de recevoir une réponse et lesquelles ne le sont pas? C'est là une tâche incombant à l'épistémologie et à la justification de la connaissance. Cela signifie aussi que la philosophie est inévitable, même dans un argument où il n'y a pas de questions auxquelles la science ne peut pas répondre. ■

---

*Extrait concis de la thèse de doctorat *Rapports entre philosophie, théologie et mystique,* soutenue par Seyyed Mortezâ Kârâmouzi le 22 juin 2009 à l'Université Paris I PanthéonSorbonne.

1 Boirac Emile, *Cours élémentaire de philosophie*, 19e édition, Félix Alcan, Paris 1904, pp. 12

2 Motahhari Mortezâ, *Recueil d'œuvres* (en persan), édition Sadrâ, Téhéran, vol. 6, p. 64

3 A'awâni, *Hekmat va honar ma'navi*, Op. cit. p.266 (1- A'awâni, *Hekmat va honar ma'navi* (Hekmat et arts spirituels), édition Garus, 1994, p.262. En persan le terme *ma'navi* (de l'origine arabe) vient de *ma'nâ* qui veut dire le sens; *ma'navi* veut dire relatif au sens: intellectuel, moral et *immatériel* (ant. *mâddi* qui veut dire matériel. Il signifie également *spirituel*, sans faisant allusion à l'âme.)

4 Wagner Pierre, (sous la direction de*), Les philosophes et la science*, éd. Folio/essais, Gallimard 2002, p.9

5 Auroux S., (article), in *Les notions philosophiques 2,* Op. cit. pp.2312-2313

6 Wagner Pierre, *Les philosophes et la science,* Op. cit. p.24

7 Wagner Pierre, *Les philosophes et la science,* Ibid., p.26

8 Heidegger Martin, *Introduction à la métaphysique*, Collection TEL, Gallimard 2001, p.5960

9 Cité par Heidegger dans *'Was ist Metaphysik'* ? In *Questions l et ll*, coll. TEL, Gallimard, p.23

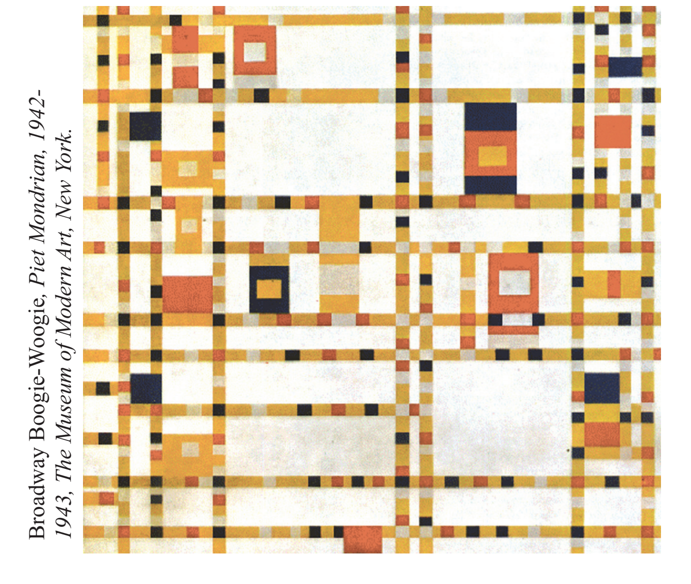
10 Schelick Moritz, *The Future of Philosophy,* (article in: Balashov Yuri and Rosenberg Alex, (Edited by), *Philosophy of Science*, *Contemporary reading*, Routledge Contemporary Reading in Philosophy, 2002, pp. de 8

# Exposition Mondrian/De Stijl
## Centre Georges Pompidou, Musée national d'art moderne, Paris
1er décembre 2010-21 mars 2011

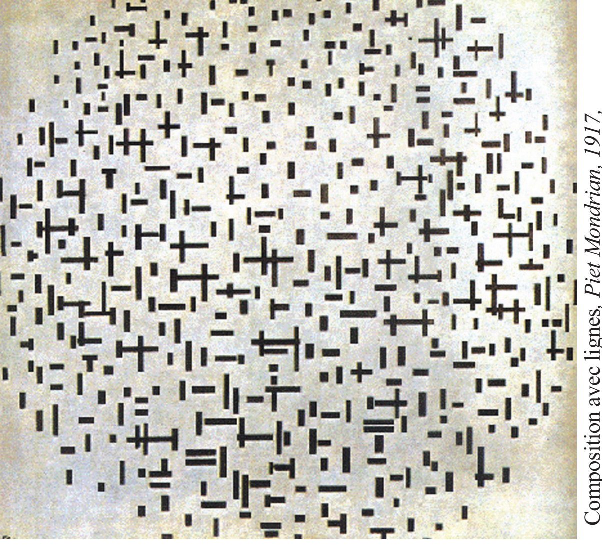
## Relire Mondrian.

Jean-Pierre Brigaudiot

Cette exposition, contrairement à beaucoup d'autres, antérieures, situe l'œuvre de Mondrian dans son contexte historique et artistique. L'histoire de l'art et la muséologie évoluent et se contentent de moins en moins de montrer les œuvres en tant qu'objets autonomes, pour eux-mêmes, et ainsi coupés de leur contexte économique, social et artistique. Cette exposition présente un ensemble significatif d'œuvres de Mondrian accompagné d'une documentation iconographique et textuelle conséquente, parmi d'autres œuvres d'artistes proches, d'architectes, et, pour ce qui est de la photo, aux côtés d'amis artistes. Ce parti pris d'exposition permet de mieux comprendre ce que l'œuvre de Mondrian met en jeu, sa posture au sein des mouvements modernistes du début du XXe siècle et sa dimension utopique. Il s'agit d'une exposition foisonnante qui peut cependant dérouter le visiteur familier de Mondrian en ce sens que, d'une part, la quantité d'autres œuvres que celles de Mondrian et la documentation n'aident pas à la contemplation d'œuvres extrêmement silencieuses et dépouillées, d'autre part l'omniprésence d'un autre artiste, Théo van Doesburg, conduit à percevoir autrement Mondrian,désormais et dans ce contexte,comme *un simple peintre*, un acteur parmi d'autres, du mouvement De Stijl et des abstractions de la première partie du XXe siècle. L'histoire de l'art avait fait de Mondrian le leader d'une certaine



Broadway Boogie-Woogie, *Piet Mondrian, 1942-1943, The Museum of Modern Art, New York.*

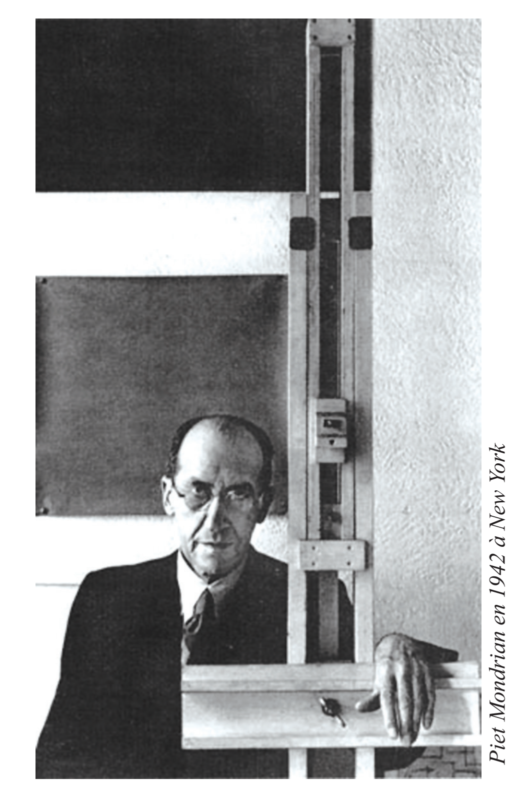


Composition avec lignes, *Piet Mondrian, 1917, Rijksmuseum Kroller-Muller, Otterlo*

modernité, celle où sont regroupées les abstractions géométriques et l'art construit; ici ce rôle de leader est pondéré sinon minimisé et l'exposition révèle davantage qu'une œuvre personnelle, elle témoigne d'une démarche, d'une posture et d'un projet collectifs conduits par de nombreux acteurs.

L'émergence de la modernité, pour ce qui est de l'art, est située par les historiens d'art dans la seconde moitié du XIXe siècle. Certes cette époque est celle d'un renouveau qui dépasse largement le contexte de la seule peinture, que ce soit celle de Courbet, de Manet ou celle des impressionnistes. L'autonomisation de l'art par rapport à une fonction de représentation «objective» du réel (lequel ?) aboutira relativement vite à l'émergence des abstractions, c'est-à-dire, pour la peinture, à un art sans liens perceptibles avec le monde visible. Ici, avec Mondrian et De Stijl, nous avons un projet moderniste, c'est-à-dire un projet, sinon de changement de société, au moins de renouvellement des conditions de vie par l'art, par les arts. Car avec Mondrian, ses proches et le mouvement De Stijl, les arts se donnent un projet dépassant largement leur seule dimension esthétique - une délectation mentale et visuelle. Si l'on considère que l'œuvre de Mondrian prend vraiment corps vers 1912 et s'affirme radicalement quelques années plus tard, vers 1917, 1918, avec progressivement l'installation de cette abstraction géométrique qui la caractérise, on doit la comprendre et la raisonner parmi d'autres avant-gardes dont notamment le cubisme et les abstractions lyriques, notamment celle initiée par Kandinsky.

Mondrian est hollandais, né en 1872, et son parcours passe par un séjour de près de vingt ans à Paris, de 1919 à 1938, avant qu'il ne gagne Londres puis New York où il terminera sa vie en 1944.


*Piet Mondrian en 1942 à New York*

Pour résumer ce parcours, on peut dire qu'après une formation académique, il s'orientera et trouvera son propre chemin en inscrivant sa démarche dans des proximités où l'on rencontre quelques traces de l'impressionnisme, le fauvisme, Matisse, un certain symbolisme, le

L'histoire de l'art avait fait de Mondrian le leader d'une certaine modernité, celle où sont regroupées les abstractions géométriques et l'art construit; ici ce rôle de leader est pondéré sinon minimisé et l'exposition révèle davantage qu'une œuvre personnelle, elle témoigne d'une démarche, d'une posture et d'un projet collectifs conduits par de nombreux acteurs.

futurisme et surtout le cubisme analytique, celui des tableaux ovales, en camaïeux, où la figure est décomposée en une multitude de facettes, devenant ainsi fort peu lisible. Parmi les représentations dominantes du répertoire formel de Mondrian, celle de l'arbre est récurrente et il est aisé, dans le cheminement chronologique que propose l'exposition, de comprendre comment la silhouette de celui-ci va servir de support et de trame à l'élaboration du vocabulaire géométrique épuré de l'artiste. L'arbre, souvent le pommier, lorsqu'il est dépouillé de ses feuilles, offre au regard un réseau de petites formes plus ou moins ovales, cerné par des lignes sombres; le rapport formel avec la facette des œuvres cubistes de Braque et de Picasso est plus qu'évident. Certes l'œuvre de Mondrian dépasse largement ce formalisme en ce sens qu'elle est empreinte d'une spiritualité issue de rencontres avec la théosophie et d'un idéal, celui d'une fusion des arts qui mettrait ceux-ci au service de l'homme, pour une vie meilleure. Ainsi l'œuvre de Mondrian et le mouvement De Stijl rejoignent d'autres projets modernistes propres à l'époque de l'entre-deux guerres mondiales, ceux qu'on appellera les constructivismes avec le Bauhaus et ceux dont le pôle central, en Russie, est Malevitch avec le suprématisme. On est alors à une époque où la croyance est forte en ces projets modernistes destinés à changer le monde, grandes utopies idéologiques et politiques notamment, qui perdureront jusqu'à ce qu'on appelle la postmodernité.



Pommier en fleurs, *Piet Mondrian, 1912, La Haye*



Study For Blue Apple Tree Series, *Piet Mondrian*

Ayant traversé des expériences que l'on peut dire formelles, Mondrian, dans le contexte du groupe De Stijl, fondé en 1917, va théoriser sa démarche en même temps que justifier les dispositifs formels propres à l'abstraction géométrique. Si le cubisme a été une révolution dans le regard porté par la peinture sur le monde visible, il est resté lié à celui-ci et même y retournera plus ou moins, selon les artistes. Les abstractions, quant à elles, semblent devoir justifier leur autonomie par rapport au visible et elles s'accompagnent, au début du XXe siècle, d'une profusion de textes plus ou moins convaincants, plus ou moins mystiques et lyriques, produits par des artistes

comme Mondrian, Van Doesburg, Malevitch ou Kandinsky. Ces textes cherchent alors à légitimer l'inouï qu'est la peinture abstraite en lui donnant des fondements si possible théoriques.

**De Stijl. 1917-1932.**

Le mouvement et la revue De Stijl se confondent et un certain nombre d'artistes vont y écrire et y collaborer. Des manifestes du *néoplasticisme* (*la nouvelle plastique* selon les membres du groupe) verront le jour dont ceux qui expliquent la posture adoptée par notamment Mondrian et Van Doesburg. L'un des principaux manifestes a été publié en 1920 à Paris. Bien que quelquefois fondés sur des slogans simplistes, ils définissent clairement ce qu'est cette *nouvelle plastique* comme ce qu'elle n'est pas. Le parti pris est radicalement opposé à l'expression individuelle, à tout romantisme et à une vision subjective du monde au profit d'un art *concret,* c'est-à-dire *un art rationnel* fondé sur des réalités mesurables comme le sont la ligne, la couleur pure, la surface du carré. Pour autant cet art du mesurable, aussi concret et rationnel soit-il, reste empreint de symboles (masculin pour la verticale, féminin pour l'horizontale) et de croyances en une harmonie universelle. Le projet de la *nouvelle plastique* apparait comme un projet collectif à visée universelle, ceci en opposition à la pratique artistique individuelle. Il rend inutile l'art du passé par la fusion à laquelle il aspire, celle de l'art et de la vie. Ce désir de fusion de l'art et de la vie se retrouvera dans différents mouvements artistiques tout au long du XXe siècle et même au-delà. L'idéologie est ici celle d'un art total et universel, en ce sens elle est une utopie d'harmonie comme celle d'un *homme nouveau*.

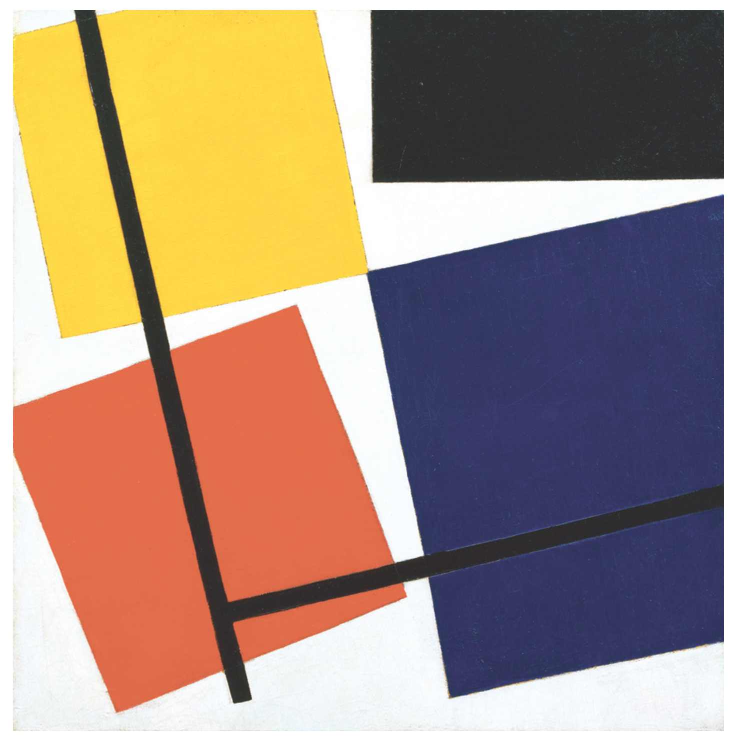


Nature morte avec un pot de gingembre I, *Piet Mondrian, 1911, The Guggenheim Museum, New York*

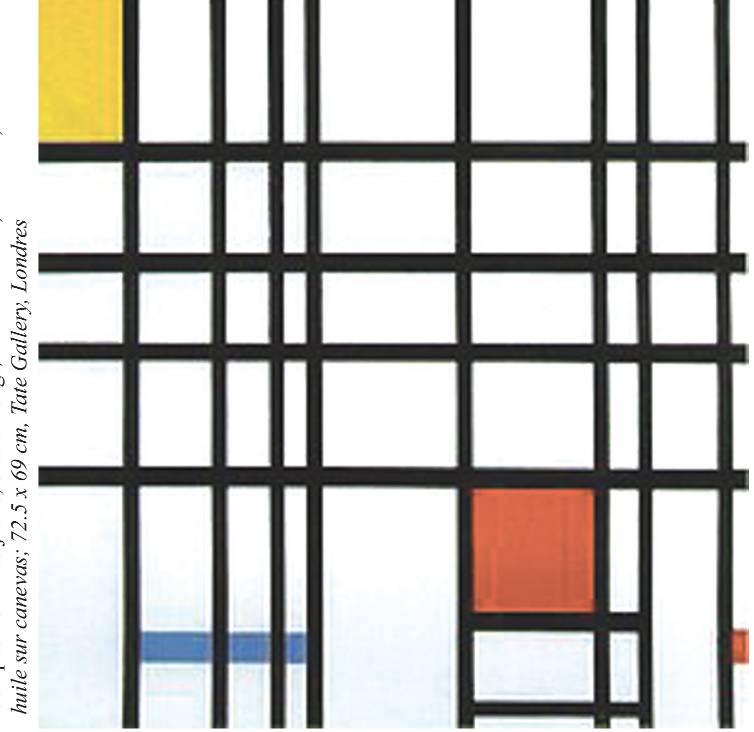
Mais l'entente entre Mondrian et Van Doesburg ne durera guère, ce dernier étant beaucoup plus ouvert à la rencontre d'autres mouvances avant-gardistes moins

> Parmi les représentations dominantes du répertoire formel de Mondrian, celle de l'arbre est récurrente. L'arbre, souvent le pommier, lorsqu'il est dépouillé de ses feuilles, offre au regard un réseau de petites formes plus ou moins ovales, cerné par des lignes sombres; le rapport formel avec la facette des œuvres cubistes de Braque et de Picasso est plus qu'évident.

ou différemment radicales et plus disposé à s'affranchir de règles rigides. Le groupe accueillera ainsi des dadaïstes comme Schwitters, des suprématistes et des futuristes, beaucoup moins tentés par l'extrême rigueur propre à la démarche de Mondrian.



▲Simultaneous Counter-Composition*, Theo van Doesburg, 1929-30, huile sur canevas, 50,1x49,8cm. © 2009, The Museum of Modern Art, New York/ Scala, Florence*



Composition avec jaune, bleu et rouge, *Piet Mondrian, 1937-42, huile sur canevas; 72.5 x 69 cm, Tate Gallery, Londres*

De Stijl, comme le Bauhaus ou plus généralement les constructivismes, sera un foyer de collaborations de différents arts comme la peinture, l'architecture, le théâtre, le design avec des débouchés vers l'industrie du meuble et de l'objet. L'exposition du centre Pompidou permet la rencontre directe, ou à travers diverses documentations, de certaines œuvres majeures issues du mouvement. Certes une large place est faite à Théo Van Doesburg et en révèle la polyvalence et le rôle moteur, tant en peinture qu'en urbanisme, mais on rencontre également des peintres comme Bart Van der Leck, on y retrouve l'Aubette de Strasbourg, ce café aménagé selon les principes de la *nouvelle plastique* par Van Doesburg, Hans Arp et Sophie Taueber et de nombreux projets d'architecture alors d'avant-garde dont ceux de Vantongerloo, de Cornelis van Eesteren et de Frederick Kiesler. Plus inattendus car beaucoup moins connus sont les vitraux de Van Doesburg et de VilmosHuszar; ces vitraux font écho de manière percutante, à la fois au vocabulaire formel et aux théories de la *nouvelle plastique*; cela est dû au travail effectué par ces deux artistes et qui aboutit à des œuvres d'une qualité remarquable où le cerne noir et les plans de couleurs élémentaires du vitrail rejoignent les lignes noires et les aplats vivement colorés des tableaux de Mondrian.

**Mondrian, la peinture.**

Mondrian rencontrera directement les avant-gardes et sera influencé essentiellement par le cubisme lors de plusieurs séjours à Paris dès 1912. Mais son œuvre majeure prend forme vers 1917 puis se radicalise en même temps qu'elle s'épure avec l'émergence d'une géométrie rigoureuse et du cloisonnement du tableau en carrés et rectangles


L'Aubette de Strasbourg

orthogonaux disposés parallèlement et orthogonalement par rapports aux bords de celui-ci, très fréquemment carré. Le carré est considéré par Mondrian comme l'une des formes élémentaires pures et équilibrées, détentrice d'harmonie. Peu à peu un système plastique récurrent s'installe où les plans géométriques carrés et rectangulaires sont délimités par de larges lignes sombres et rectilignes, horizontales et verticales. Ainsi cet art des champs, celui où l'on voyait ces pommiers stylisés de la Hollande natale, va devenir indéniablement un art urbain, ceci dans un échange où la peinture de Mondrian reflète l'orthogonalité de la ville mais en même temps va sans conteste influencer l'architecture et le design. La référence au visible est abolie au profit de principes essentiels concrets constitués d'un vocabulaire plastique d'une grande pureté et simplicité. Tout un répertoire technique et d'effets de la peinture, mis au point depuis plusieurs siècles, est ainsi abandonné au profit de formes et couleurs en nombre restreint, porteuses d'harmonie. La descendance de Mondrian, en matière d'art géométrique, pourrait faire croire que son art repose sur un ordre mathématique, sur une grille orthogonale substructurale.

> Le projet de la *nouvelle plastique* apparait comme un projet collectif à visée universelle, ceci en opposition à la pratique artistique individuelle. Il rend inutile l'art du passé par la fusion à laquelle il aspire, celle de l'art et de la vie.

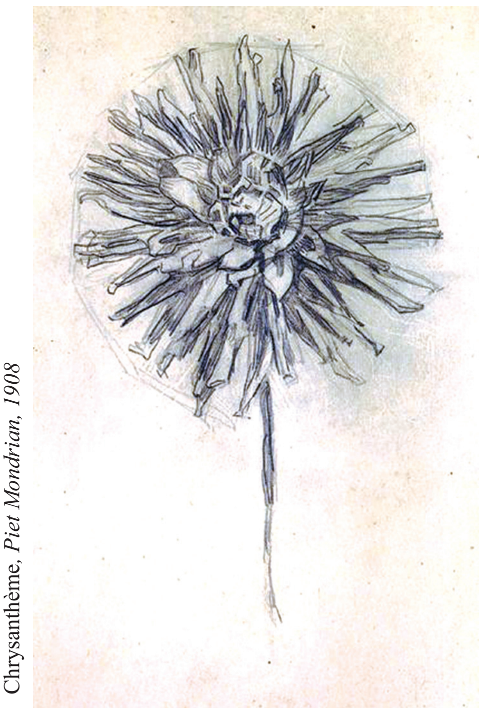
Les tableaux non finis dénient cela et nous montrent comment Mondrian installait les formes par tâtonnements successifs, à la recherche de la forme juste, c'est-à-dire de manière beaucoup moins rigoureuse que ne le laissent entendre les écrits.

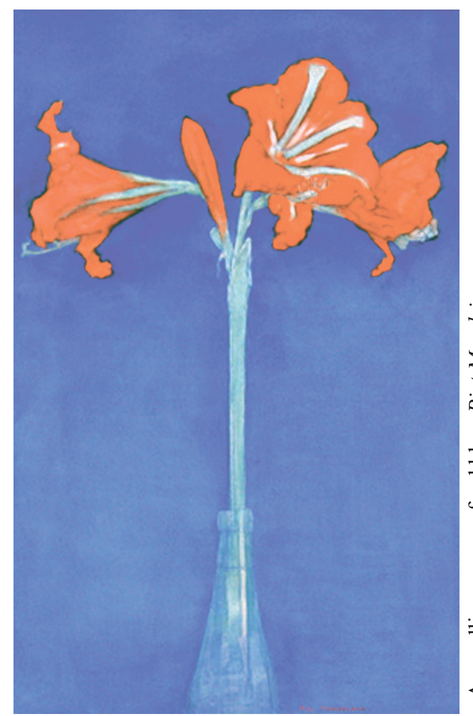
Cet art géométrique, quelques décennies plus tard, c'est-à-dire

aujourd'hui, peut se lire tout autrement que Mondrian ne le souhaita. Il peut se percevoir non plus en tant que projet mais sous l'angle de son pouvoir d'ensemencement, car celui-ci fut indéniable et persistant, tant dans l'architecture que dans le design ou la peinture. L'art géométrique, l'art construit persistent et sont réactivés au fil des décennies, au-delà de la notion de modernité et de celle de

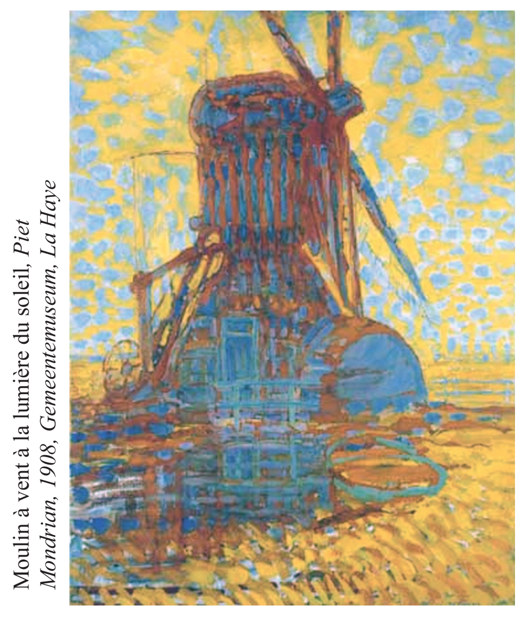

Chrysanthème, *Piet Mondrian, 1909*

Cet art des champs, celui où l'on voyait ces pommiers stylisés de la Hollande natale, va devenir indéniablement un art urbain, ceci dans un échange où la peinture de Mondrian reflète l'orthogonalité de la ville mais en même temps va sans conteste influencer l'architecture et le design. La référence au visible est abolie au profit de principes essentiels concrets constitués d'un vocabulaire plastique d'une grande pureté et simplicité.

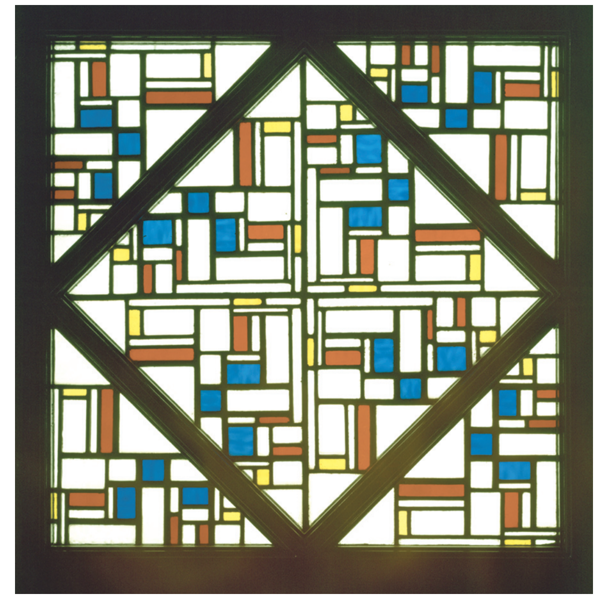

Chrysanthème, *Piet Mondrian, 1908*


Amaryllis rouge sur fond bleu, *Piet Mondrian*

modernisme. Cependant Mondrian, si peu souriant puisse-t-il être dans la documentation photographique de cette exposition, si puritain puisse-t-ilsembler, si raide puisse quelquefois paraître sa peinture, fut également un autre: pour subsister lors de son très long séjour à Paris, il peignit des années durant de forts tendres et sensibles bouquets de fleurs expédiés en Hollande pour y être vendus. Un gagne-pain certes, mais de la peinture, sa peinture! ■



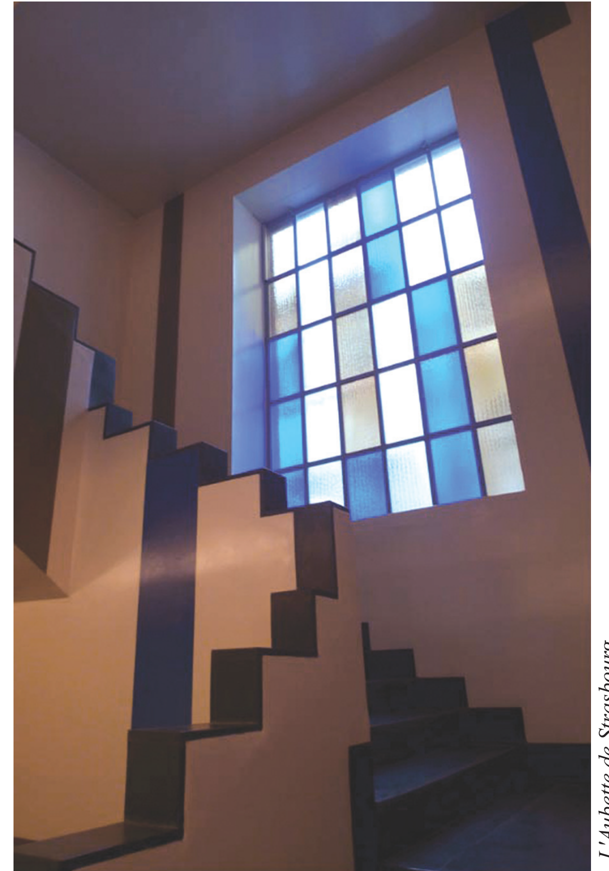
Moulin à vent à la lumière du soleil, *Piet Mondrian, 1908, Gemeentemuseum, La Haye*



▲Compositie III, *1917, Theo van Doesburg, Vitrail, 40 x 40 cm, Stedelijk Museum De Lakenhal Leiden, Hollande*

*Modèle de maison d'artiste, Theo van Doesburg, Cornelis van Eesteren, 1923, Collection ▼Gemeentemuseum Den Haag.*





*L'Aubette de Strasbourg*

# L'Iran des *Mille et une nuits*

Dr. Majid Yousefi Behzâdi
Université d'Ispahan



*Page des des* Mille et une nuits *par Sani-ol-Molk, 1852-1859, palais du Golestân*

Un véritable approfondissement dans la connaissance des effets littéraires exige évidemment de savoir quelle conception convenable s'accorde à la création artistique. Parmi les éléments constitutifs d'une œuvre littéraire le «rêve» et le «fantasme» semblent avoir obtenu leurs lettres de noblesse dans le domaine des sciences humaines grâce à la psychanalyse. Ceux-là sont étroitement liés à la «subjectivité» qui constitue l'esprit de l'inconscient et que l'on considère comme le point de départ de toute création. Dans cette perspective, on néglige trop souvent le rôle prépondérant que les *Mille et une nuits* et les autres recueils de contes qui l'ont suivi ont joué dans la vie intellectuelle et artistique des siècles postérieurs. Rarement une œuvre et un genre littéraires ont exercé une influence autant universelle. Les sujets, les décors, le style du livre se sont non seulement imposés dans d'autres genres littéraires (conte, fable, roman), mais ont provoqué à certains moments divers courants et divertissements, et ont marqué de leur empreinte les arts quotidiens ou non tels que la peinture, la tapisserie, les faïences et la porcelaine de toutes les époques postérieures.

Le recueil des *Mille et une nuits* possède à la fois un côté fantaisiste et un côté romantique dans lesquels divers sujets surgissent, alors que la conteuse Shéhérazade narre ses histoires au roi Shahriâr, repoussant ainsi la mort promise durant mille et une nuits. Selon nous, parmi les différentes interprétations consacrées à ce récit millénaire, les notions de «désir» et de «métamorphose» occupent une place centrale. En outre, la technique narrative est remarquable, en tant que seul moyen pour Shéhérazade d'échapper à la mort en racontant ses 160 contes pendant mille et une nuits. De même, le croisement de tous les contes narrés par Shéhérazade est fondé sur la focalisation interne justifiée par le fait que le roi est désireux de connaître la suite de l'histoire. Cela explique qu'il y

ait dans les contes des *Mille et une nuits* une infinie grandeur humaine, un souffle de création puissant et illimité. C'est ce qui les rend facilement adoptables car rien n'est plus universel, ni à la fois plus subtil que le «fantasme». Cependant, chaque époque a imaginé à sa manière un univers rebelle à toutes les lois physiques où rien ne se soumet aux règles de la nature et dont l'unique dictateur est le «fantasme».

Mais avant de présenter une analyse sur les origines historiques des *Mille et une nuits*, il est indispensable de préciser que les premières traductions ont joué un rôle important dans la présentation de cette œuvre au public français. Ainsi, il ne serait pas inopportun de donner un bref résumé des arguments qui semblent incontestablement prouver l'origine iranienne des *Mille et une nuits*, et qui traitent des nombreux débats qui se sont élevés à ce sujet pendant tout le XIXe siècle et le commencement du XXe siècle. Edgar Weber dans son livre, *Le secret Mille et une nuits* s'affirme en faveur de l'origine iranienne: *«L'influence de la littérature narrative indienne se trouve dans le* Hezâr Afsâneh *(Mille Légendes), ce livre perse qui est le noyau primitif des* Mille et une nuits*»*[1]. Partant de ce point de vue, d'autres arguments prouvent que les *Mille et une nuits* ont une origine iranienne, car les noms de Shahriâr, Shâhzemân, Shéhérazade et Dinazade sont persans. Sous cet angle, nous pouvons observer également qu'il existe une similarité entre la version persane et la version arabe de l'ouvrage. Puisque le mot arabe *khorafa* (légende) se dit en persan *afsâneh* et le *Hezâr Afsâneh* narre également, comme les *Mille et une nuits* l'histoire d'un roi, d'un vizir et d'une femme dont les noms sont Schiharzar et Dinazade. Cependant, cette représentation des *Mille et une nuits* ne peut être complète car ces contes sont redevables de plusieurs cultures et méritent d'être appelés «interculturels». Plus profondément, ce recueil d'histoire né en terre indienne a été adapté par des lettrés perses, étoffé par la culture arabe, traduit en français puis dans quasiment toutes les langues du monde. En sus de quoi, W. Marcais écrit à ce propos: *«On a déterminé en gros quatre périodes dans la vie de l'ouvrage: sa naissance en Inde à une époque qui peut être assez reculée; une première étape qui l'amène en Perse sous la forme d'une traduction en pahlavi*[2]*, datant probablement du Ve siècle de notre ère, un autre relais dans le Bagdad des califes vers le Xe siècle: enfin dans une marche continue vers l'ouest, au cours de laquelle il fait boule de neige, l'ouvrage aborde l'Egypte et s'y installe.»*[3] En effet, les différentes figures de ce recueil interculturel évoquent qu'il a traversé, avant aujourd'hui, de grandes cultures très diverses: «indienne», «persane» et «arabe».

> On néglige trop souvent le rôle prépondérant que les *Mille et une nuits* et les autres recueils de contes qui l'ont suivi ont joué dans la vie intellectuelle et artistique des siècles postérieurs. Rarement une œuvre et un genre littéraires ont exercé une influence autant universelle.

En guise de conclusion, il est important de savoir si ce genre de conte présente en quelque sorte une littérature du "désir absolu", où le fantasme est protagoniste avec son avatar, le rêve. Cette mise en abyme en forme de métamorphose construit une œuvre unique qui restera toujours la référence chez les littérateurs passionnés de tous âges. Ce recueil amusant plein de goût et de fantaisie éveille au vol les rêves dans l'univers fantastique et y marque finalement une sorte de dépassement romantique. ■

---

1. Edgar Weber, *Le secret des* Mille et une nuits, Eché, 1987, p. 21.
2. Se dit d'un système d'écriture du moyen perse, d'origine araméenne, utilisé entre le II s. et l'avènement de l'islam.
3. Ibid., p. 6. Cité par Edgar Weber.

**Bibliographie:**


-Moura, Jean-Marc, *La littérature des lointains*, Champion, Paris, 1998.
- Edgar Weber, *Le secret des Mille et une nuits*, Eché, Paris, 1987.
- Aubrit, Jean-Pierre, *Le conte et la nouvelle*, A. Colin, Paris, 1997.

L'auteur, Guy Jampierre, 65 ans, est né à Valensole en Haute provence. Il est marié depuis 43 ans à Mireille, artiste peintre, et père de 3 enfants dont une fille née à Téhéran et l'autre à Amman. Ses expatriations dans la diplomatie puis dans la banque internationale, l'ont fait vivre avec sa famille d'abord à Téhéran, puis à Amman, à Wellington, à Nairobi, à Tokyo, à New-York et enfin à Genève. Il s'est retiré dans son village où il gère sa propriété oléicole et vend huile d'olive, truffes et poésie sur les marchés locaux. Il compose en ce moment un quatrième recueil de poésie profane qui s'appellera *Souvenirs du monde*, car il est inspiré des souvenirs de toutes les expatriations vécues. En première partie de ce recueil, figurent déjà 14 poèmes consacrés à l'Iran, ce pays dont il a la nostalgie.

## *Norouz à Téhéran*

Esfand, déjà, perdait sa mine grave
Et ce grand ciel de profonde beauté,
A s'adoucir ne mettant plus d'entrave,
Se pâlissait d'un peu d'humanité.
De Shémiran les neiges somnolentes,
Enfin d'accord pour un premier repli,
S'en remontaient sur le chanfrein des pentes
Où jusqu'en juin leur règne est établi.
L'hiver s'envole au premier chant des sources...
C'est vrai: Tajrich s'éveillait d'un bruit d'eau;
L'hiver s'égoutte en terminant sa course...
Les toits de zinc suaient leur blanc fardeau.
Chez nos voisins, c'était le «secouage »:
Chaque balcon s'est orné de tapis.
Sous le «corsi» dormir n'est plus d'usage.
Hier mordant, le froid s'est assoupi.
Alors on range, on astique, on balaye:
Rites sacrés d'un mystère festif.
Par les carreaux, de curieuses corneilles
Jugeaient du cours de ces préparatifs.
Quand fleuriront jacinthes et tulipes
Du vert sabzi sera né le temps neuf.
On replantait du blé l'humble principe
Et c'est la vie qui sortait de son œuf...
Et sept présents sur une nappe blanche;
Et les bougies du jour qu'on n'éteint pas;

Et le miroir où gens et biens se penchent
Sur l'infini d'un éternel repas.
Car chacun doit porter l’habit de fête,
Neuf quand on peut, sinon bien ravaudé:
Le Nouveau Jour impose qu'on se vête
Et que d'ennui l'on songe à s'évader.
Ne comptez plus! Sans nombre est la famille
Et les amis viennent de toutes parts...
J'ai souvenir des grands yeux noirs qui brillent
De bonté vraie, de délicieux égards.
A nouveau jour, éclatante lumière!
«Saute le feu: tu brûles mercredi Il!»
Je prends ton rouge et sa santé plénière.
Le jaune est tien, le jaune m'enlaidit!»
«A son réveil la nature t'accueille,
Irrésistible en ses nouveaux atours.
Enivre-toi de la fleur que tu cueilles;
Délivre-toi: sors le treizième jour!» ■

Guy Jampierre





*Haft Sin disposés sur une table à l'occasion de Norouz*



# Deux dattes vertes

Fereydoun Amouzâdeh Khalili

Traduit par
Arefeh Hedjâzi



Mon père dit: «Je suis obligé. Il n'y a rien que je puisse faire. Que faire? Tu es trop jeune pour comprendre ce qui se passe, mais tu comprendras quand tu seras plus grand. Alors tu ne me regarderas plus avec ces yeux et tu ne me poseras plus autant de questions.»

Et moi qui n'avais que treize ans, je comprenais et je ne me sentais pas mal et je ne regardais pas non plus mon père de la manière qu'il pensait. Puis il dit:

«Peut-être qu'un jour tu seras obligé de faire la même chose avec ton enfant.» Puis il éleva la voix: «Amène l'eau. Elle est assez chaude.»

Et ma mère apporta la grande marmite d'où sortait de la vapeur et la posa devant le *kapar*[1] et s'installa elle-même derrière.

«Enlève tes vêtements. Dépêche-toi d'enlever tes vêtements.»

Quand je sortis la tête de mes vêtements, je vis ma mère, toujours immobile derrière la grande marmite, qui me regardait comme une morte et mes frères et sœurs qui venaient de se réveiller et s'étaient rassemblés autour d'elle.

«Pourquoi tu ne bouges pas? Va chercher le *sedr*[2]!

Puis mon père me tira - comme un chevreau qu'on veut tondre -, vers la marmite et me versa un bol d'eau brûlante sur le crâne. Ebouillanté, je criai si fort que mon père me lâcha et que je pus m'enfuir.

Ma mère tenait une poignée de *sedr* à la main et debout devant le *kapar*, nous regardait. Je dis: «Elle est trop chaude. Je me suis brûlé.»

- Bien sûr qu'elle est chaude. Tu veux aller comme ça à Irânshahr?

- «De l'eau froide, de l'eau froide», dit la mimique de ma mère.

Je compris ce qu'elle voulait dire. Elle disait:

«Rajoutez un peu d'eau froide.»

- De l'eau froide pour quoi faire? Ce gamin a dix mille sortes de maladies. L'eau chaude tue les maladies. Elle fera courir du sang sous sa peau et il prendra un peu de couleurs.»

Ma mère ne répondit pas. Elle alla prendre elle-même un seau d'eau fraîche qu'elle versa dans la marmite. Mon père me regarda avec colère: «Viens, maintenant.»

Puis ils s'allièrent et me lavèrent trois fois soigneusement avec du *sedr* et me séchèrent avec le *longouteh*[3]. propre de mon père. Ma mère alla ensuite chercher dans le *kapar* mon *pâdjâmeh*[4] et la chemise blanche que je portais les jours de fête, quand on allait en ville, et mon père alla chercher dans ses propres affaires le parfum indien qu'un de ses amis avait ramené de Tchabahâr. Il m'en enduisit tout le corps, puis ma mère arrangea mes cheveux et fit signe avec ses mains que je ressemblais maintenant à un jeune marié. Elle m'embrassa et moi, qui avais le visage brûlant de honte, je me sentis le plus heureux des garçons sur terre et je souris à mes cadets qui nous entouraient et nous regardaient faire avec sérieux.

Puis mon père dit:

«C'est bon, va chercher les sandales.»

Ma mère alla chercher les *savass*[5] qu'elle m'avait elle-même fabriquées avec des feuilles de dattier nain et les mit devant mes pieds. «Pourquoi les *savass*?», ai-je demandé.

Mon père: «Mets-les pour qu'on ne te prenne pas pour un pauvre.

- Je ne veux pas de *savass*, je préfère aller nu-pieds.

- Enfile-les et tais-toi! Il y a trois *farsakh*[6] d'ici à la route. Tu vas t'abîmer les pieds. Assieds-toi et enfile-les!

- Je ne sais pas comment mettre des *savass*. Je vais tomber et me tordre les chevilles.

- Ta mère a mis une semaine à te tresser ces *savass*. Alors tu va les mettre!»

Ma mère s'agenouilla devant moi et mit mon pied sur son genou. Sachant que ces chaussures étaient lourdes et qu'elles abîmaient complètement les pieds, j'ai vite retiré mon pied. Ma mère me regarda d'un drôle d'air, d'un regard qui me fit pitié et je me vis obligé de la laisser me chausser en nouant les lacets aussi forts qu'elle pouvait autour de mes chevilles.

Quand mon père me vit chaussé, il poussa un grand soupir de soulagement et dit: «Donne-lui aussi à boire, il fait chaud. Sinon, il va mourir d'ici Irânshahr.»

Ma mère se leva et se précipita vers moi avec l'outre d'eau, et moi, qui avais soif depuis le soir d'avant, j'en bus autant que je pouvais et ma mère, qui donnait l'impression de ne m'avoir jamais vu boire, me regardait fixement comme une morte.

Quand nous quittâmes le *kapar*, le soleil commençait à pointer et mes cadets étaient encore debout et me fixaient. Même Djân Bibi était sortie tôt le matin de son *kapar*, et debout à côté de ma mère, elle me regardait, adossée au mur du *kapar*. Et moi, j'aimais par-dessus tout ma petite sœur Mahpishâni qui était dans les bras de ma mère et me faisait de grands au revoir.

Devant le *kapar* d'Abdossatâr, les deux voyous du village, Banibakhsh et Mehrâb, étalés dans le sable, nous regardaient. Banibakhsh demanda: «Où allez-vous, si Dieu le veut?»

Mon père qui n'avait pas envie de converser lança un court «Ville…» et avala le reste de la phrase et je me retournais pour voir encore une fois notre *kapar*. Je reconnus ma mère, assise sur le sable, grâce à son *sarik*[7] noir, et Mahphishâni qui me faisait encore au revoir de la main et mes autres frères et sœurs qui avaient toujours l'air pétrifiés et quand j'ai levé le bras pour leur faire signe, je les vis me faire vite de grands signes de bras. Ils croyaient encore que je jouais un jeu, et que je leur jouais un tour comme nous en avions l'habitude.

Mon père ne dit plus rien jusqu'au moment où nous atteignîmes le milieu du désert. Le soleil commençait lentement à chauffer et un vent faible soufflait depuis Tchabahâr et rafraîchissait un peu l'air. Mon père dit: «C'est

le *nambi*[8] qui souffle. Que Dieu veuille qu'il y ait de la pluie…»

Et il regarda le ciel où l'on ne voyait pas la moindre trace de nuage ou même la moindre humidité de pluie. Et le désert était calme et le *nambi* apportait avec lui du fond de nos *kapar* la voix d'une femme qui chantait un *zahirouk*[9]:

*O frère, cette année est une année de sécheresse. Mon pays et le vôtre sont pauvres...*

*Mon cher, la chute d'un jeune dattier est si douloureuse…*

Et moi, je regardais les enfants du village qui, de l'autre côté loin dans le désert, étaient en train de ramasser des arbustes de *tâgh*[10] et Morâd, qui portait toujours une chemise et un *pâdjâmeh* marron, était reconnaissable entre eux, à se baisser et se relever tout le temps. J'ai crié: «Hé… Morâd!»

Morâd se redressa et me fit un signe. Mon père dit: «Mais qu'est-ce que tu lui veux, *zehak*[11]!»

Et il commença à me faire la leçon et durant tout notre trajet dans le désert il n'arrêta pas de me seriner à l'oreille: «*Zehak*! Fais attention à ce que ton *pâdjâmeh* ne se prenne pas aux ronces et aux *tâgh*. Marche doucement pour ne pas suer. Viens marcher dans mon ombre pour que le soleil ne fasse pas s'évaporer ton parfum indien…»

Et moi, je faisais attention aux quelques *konârs*[12] et aux arbustes de *gaz* qui avaient inopinément poussé dans le désert et je me disais que si les enfants du village avaient un peu de cervelle, ils auraient pu venir ici et cueillir beaucoup de résine de jujubier depuis ces *konârs*. Et j'ai dit à mon père: «La prochaine fois qu'on voudra faire une cueillette de feuilles de *konâr*, on devrait venir par là. Regarde ces *konârs*…

Mon père regarda les *konârs* et accéléra le pas: «Dépêche-toi. Le soleil est déjà haut dans le ciel.»

**

Jusqu'à ce qu'on arrive à la grand-route de Kahouri, le soleil avait rempli tout l'univers et les *savass* avaient complètement abîmé mes pieds. Ils n'arrêtaient pas de ne gratter et mes chevilles me brûlaient et s'il n'y avait eu mon père, je les aurais déjà jetées cent fois dans le désert. Nous attendîmes longtemps au bord de la route brûlante qui traversait le désert, mais aucune voiture ne passa. Il y avait un vieil homme et deux jeunes qui attendaient avec nous. Le vieil homme s'était accroupi au bord de la route et cela faisait bien une heure qu'il fixait obstinément l'horizon de la chaussée. Je dis:

«On ferait mieux d'aller à pied. On pourrait attendre jusqu'au soir, il n'y aura pas de voitures.

- Où veux-tu qu'on aille? Tu crois qu'Irânshahr, c'est le *kapar* de Bibi Djân pour aller et revenir en deux sauts? Il y a au moins dix, douze *farsakh* à faire.

- On n'a qu'à rentr….» Et j'ai avalé le reste de ma phrase parce que mon père me regardait vraiment de travers.

Soudain, le vieillard s'est levé: «Il est là…On dirait qu'il est là…»

Du fond de la route, une voiture rouge qui brillait au soleil avançait comme une flèche vers nous. Arrivée devant nous, elle ralentit et s'arrêta. C'était une camionnette avec beaucoup de gens dedans. Des hommes, des femmes et des enfants, tous Baloutches. Mon père me prit par la main, me fit monter et sauta lui-même dans la camionnette. Et même dans la camionnette, il ne cessa pas de me seriner: «Quand on sera arrivé, ne fais pas ça, ne fais pas ci, ne ris pas trop, ne bouge pas trop. Ne fixe pas le monde, ne regarde par les *arbâbs*[13] dans les yeux comme les loups du désert. Montre-toi soumis. Comme un agneau. Mais attention, ne te montre pas trop mou, pour qu'on n'aille pas croire que tu ne sais rien. Regarde les acheteurs comme le bouc, et pas comme le chevreau. Compris?»

***

De toute ma vie, je n'avais vu le bazar d'Irânshahr. Mais mon père, si. Il était venu

une fois pour y vendre nos petites choses, les tapis de paille, les besaces, les fume-cigarettes et les embouts de pipe que lui et ma mère avaient fabriqués avec du bois de *kahour*[14], et une autre fois pour vendre notre chevreau de montagne, dont les cornes avaient trois tours en spirale, et qui avait en plus le bout de cornes qui retournait vers le devant.

Quand nous arrivâmes au bazar, il était presque midi et moi, j'étais en sueur, l'odeur de mon parfum indien avait diminué et le bas de mon pantalon commençait à se salir et j'allais rapporter ça à mon père quand il me dit: «Tiens-moi bien la main et ne va pas te perdre!»

Quand on est arrivé, je n'ai pas tout de suite compris qu'on était dans le bazar. J'ai seulement vu qu'on était soudain dans des petites ruelles labyrinthiques, dont certaines étaient étroites, d'autres larges et il y avait plein de monde dedans et chacun avait apporté quelque chose à vendre, et tout le monde criait et vantait ses produits. Les ruelles étaient remplies de monde, et si quelqu'un voulait s'arrêter, il ne le pouvait pas et la foule le portait d'elle-même. Et moi, j'étais si désorienté et tellement de voix se croisaient au-dessus de ma tête que j'avais peur de lâcher la main de mon père, peur qu'il ne me perde et que quelqu'un d'autre n'aille me vendre comme son propre fils et que mon père ne se fâche et qu'il finisse par rentrer à la maison les mains vides.

Ça se voyait bien que tout le monde était là depuis le matin, à sa place et nous, on ne savait pas où se mettre. J'ai demandé:

«Comment va-t-on trouver des clients dans tout ce désordre?

- Avance. On arrive bientôt.»

Nous avons dépassé une ruelle où l'on vendait des marchandises importées, puis nous sommes arrivés à une grand-rue moins fréquentée. Ses murs étaient en adobe et le sol en terre battue n'était pas si propre que ça et il flottait une odeur de crottin ci et là, on les voyait justement, ces crottins de cheval, de vache, de chèvre et de boucs, et les gens leur avaient tellement marché dessus qu'ils étaient tous aplatis et écrasés et qu'ils couvraient le sol comme de la gadoue.

Mon père salua là un baloutche, qui avait attaché deux boucs bien solides au réverbère. Le baloutche demanda: «Tu l'as finalement amené? Emmené?

Mon père acquiesça. Le baloutche me jaugea du regard et dit: «Mash'allâh, Tu es costaud, en plus!

- J'imagine que oui, il doit avoir dans les treize ans, dit mon père.

- Allez vous installer dans le caravansérail, s'il y a acheteur, je vous appelle.», nous dit le baloutche.

Quand nous nous fûmes un peu éloignés, mon père a dit: «Tu te rappelles bien de ce que je t'ai dit? Ne fixe pas l'acheteur. Ce n'est pas non plus la peine de trop parler. Je ne veux pas dire que tu fais le muet, hein, si je te fais signe, tu réponds. Regardes-bien ce que je fais.»

Et moi, je vis soudain un petit chevreau mal nourri et maigre tenu en laisse par un vieil homme recourbé, et ayant bien regardé ses yeux, je vis qu'ils n'étaient pas du tout comme mon père le disait…

«On lui a vendu notre chèvre et maintenant, il veut acheter pour une bouchée de pain le cheval de ce pauvre type.»

Mon père cracha sur le sol et je vis un homme qui avait rentré sa chemise dans son pantalon avec une grosse ceinture dessus, comme un persan, et qui examinait les dents d'un cheval brun au front étoilé de blanc. Je demandai: «Il veut lui acheter son cheval?

- J'ai oublié de te dire de te blanchir les dents avec du sel. Laisse-moi les voir…»

Et je pensai «Pourquoi mes dents?» et j'ouvris la bouche. Mon père regarda attentivement mes dents du haut et du bas et fit plusieurs fois «tss tss» avec sa bouche et dit: «Regarde comme elles sont jaunes! Quelques unes sont même pourries. Pourquoi Djamileh ne te les a pas fait laver avec du sel?»

Je demandai: «Pourquoi mes dents?»

**

Le premier client qui s'arrêta me prit le menton dans la main et me leva le visage pour bien me regarder. Il était joufflu et ses joues étaient gonflées et ses yeux faisaient peur et j'ai vite baissé le regard. Il me dit:

«Ouvre la bouche.» Et moi j'allais encore penser «Pourquoi ma bouche?» quand la force de ses doigts me l'a ouverte:

«Ah…ah… Mais elles sont toutes pourries!

Et il me relâcha le menton. Ma tête se tourna vers mon père.

«Où ça, *arbâb*? Il n'en a qu'une de noircie. Les autres sont saines. Il a trente et une dents bien saines.

- Non, camarade! Ça ne me plaît pas. Je veux l'emmener ouvrir des pistaches. Les dents que je voie n'ont pas assez de force. En deux jours, elles vont lui tomber de la bouche.»

Ce n'est que quand l'homme fut parti que je trouvai le courage de relever la tête et de le regarder par derrière.

«Dis que tu n'es pas acheteur, sinon il a des dents parfaites…»

L'homme n'entendit pas ce que mon père disait. Il était allé de l'autre côté du caravansérail et il avait trouvé un autre gamin dont il tenait le menton dans la main et il regardait ses dents. Je dis: «Les dents qu'il cherche, il ne pourra jamais les trouver.»

Et j'ai étiré le cou pour voir l'enfant dont il regardait les dents.

L'homme était gros et c'était difficile de voir depuis mon angle. J'avais juste commencé à me déplacer pour trouver le bon angle quand mon père dit: «Je t'ai dit de te tenir tranquille, reste où tu es!»

Je me suis arrêté et l'homme, qui était sûrement de nouveau tombé sur des dents pourries, reprit son chemin. Et je pouvais maintenant voir la fille dont l'homme avait étudié les dents. Elle se frottait le menton et avait la tête d'une personne qui a peur. Elle était avec un vieil homme, son père peut-être ou son grand-père, et ils s'étaient assis ensemble sur une pierre. Mon père dit: «Et tu continues de t'agiter. Tu vois celle-là, comme elle se tient tranquille! Comme ça, ils attirent plus de clients.» A ce moment, la petite fille se retourna et ses yeux se plantèrent exactement dans les miens. Mais elle eut tout de suite honte et baissa la tête. Ses yeux n'étaient pas du tout comme ceux du bouc que mon père décrivait. Ses yeux ne cessaient d'avoir honte et de s'enfuir.

Je dis à mon père: «Ses yeux ne sont pas comme ceux du bouc, ils sont comme les yeux d'une gazelle. C'est pour ça que les clients vont vers elle.»

Mon père me regarda de travers et dit: «Tais-toi, ce type qui vient est un client!»

J'ai regardé l'homme qui venait lentement vers nous et il avait une tête de qâdjâr[15], et je me suis rappelé les conseils de mon père et j'ai baissé la tête. Et puis, tête baissée, j'ai regardé par en dessous la fille qui regardait aussi le sol. Son *djâmak*[16] était violet, son *mohannâ*[17] était couvert de grosses fleurs vertes...

«Il ne vaut pas plus de dix huit mille.»

La voix de l'homme *qâdjâr* était rauque et forte et je ne voulais pas qu'un *arbâb* avec une voix aussi rauque m'emmène avec lui. Il portait des sandales arabes et son pantalon était jaune, et il avait attaché une ceinture blanche dessus. Il portait aussi une chemise à manches courtes et ses bras étaient forts et couverts de poil.

«Lève-toi pour que je te voie.»

Mon père me dit rapidement: «Lève-toi, Sohrâb!»

Le qâdjâr demanda: «Il s'appelle Sohrâb?

- Oui, mais il s'habituera vite à n'importe quel nom. Vous pouvez lui choisir le nom que vous voulez.

- C'est votre fils?

Mon père baissa les yeux et attendit.

«Ce que j'ai dit, dix huit mille.

- Comment ça, dix huit mille? Il y a juste deux mois, on a vendu son cousin pour vingt mille, et il n'avait que dix ans. Malingre et très chétif. Quel défaut vous lui trouvez, à celui-là?

L'homme prit mes mains entre les siennes, les regarda et dit: «Non, je tiens à mon prix...

Je vous paie?»

Mon père s'assit et tourna la tête. Il dit: «Je ne sais pas, *arbâb.* Vous n'êtes pas acheteur.»

Le qâdjâr se dirigea vers le vieil homme et sa fillette. La fille se ramassa sur elle-même et l'homme s'arrêta pour discuter avec le vieil homme. Visiblement, il marchandait sur le prix de la fille. Mais il reprit bientôt son chemin. Je dis: «Il voulait juste discuter pour rien.» La fille releva la tête et je vis de nouveau ses yeux. J'étais maintenant sûr et certain que ses yeux étaient comme je l'avais pensé.

Puis, elle baissa de nouveau la tête et quand elle releva encore les yeux, j'eus envie de tomber amoureux d'elle. Si je tombais amoureux d'elle, j'irais piquer en cachette la bague d'agathe de ma mère pour la lui donner. Et j'aurais voulu que son *kapar* soit à côté du nôtre, à la place du *kapar* de Djân Bibi, et les soirs où j'avais un bout de pain, je serais allé chez elle, et on aurait mangé le pain ensemble et on serait tombé amoureux l'un de l'autre encore et encore et on aurait de nouveau mangé du pain ensemble après.

«Tu t'es endormi dans une chaleur pareille? Lève-toi, on va s'installer à l'ombre!»

Je me suis levé. Mon père s'éloigna un peu et c'est comme si on m'avait donné le monde et je remerciai mille fois Dieu parce qu'on pouvait trouver le plus d'ombre juste en face de là où étaient le vieil homme et sa petite fille. Je dis: «Allons là bas, il y a de l'ombre.»

Et maintenant, nous étions juste en face de la fillette et son grand père avait étendu son *langouteh* et ils étaient en train de manger du pain et des dattes. Et moi je pensais de nouveau si leur *kapar* était voisin du nôtre...

Quand je vis soudain le vieil homme me montrer du geste et puis la fille me regarda et se leva soudain, courut vers nous et me tendit les deux dattes qu'elle tenait serrées dans sa main. Mais moi, j'étais statufié et mes mains (comme quand on vient juste de se réveiller) n'avaient plus de force.

«Prends-les, bon sang!»

Mon père prit les dattes et la fillette s'enfuit de nouveau et alla se rassoir près de son père ou son grand-père. Mon père me donna les deux dattes et moi, qui m'étais pourtant bourré le soir d'avant avec tout le pain que ma mère m'avait donné, j'avais tellement faim que j'avalai immédiatement les deux dattes. Je n'avais pas non plus le cœur d'en rejeter les noyaux. Et en attendant le prochain *arbâb*, je continuais de sucer les noyaux des dattes et fixais mes vis-à-vis. Le vieillard s'était accroupi et avait ramassé ses jambes vers son ventre, en enroulant son *langouteh* autour de sa taille et de ses jambes, et il sommeillait pour lui-même et la fille me regardait parfois, et parfois, elle détournait ses yeux et mon père ne faisait absolument pas attention à moi. Il était perdu dans ses pensées et attendait l'arrivée d'un *arbâb* riche.

Je voulus soudain qu'elle s'appelle Djamileh comme ma mère, mais qu'elle ne soit pas muette comme elle et qu'elle puisse me parler sans gestes et moi, si j'avais eu le courage et la stature de Morid Khân[18], je serais tombé amoureux d'elle, et à tout prix, même à celui de devenir trafiquant de drogue, je me serais procuré beaucoup d'argent et je l'aurais achetée moi-même à son père ou son grand-père pour qu'aucun autre *arbâb* ne puisse l'emmener avec lui.

«Lève-toi, Sohrâb, lève-toi!»

Les *arbâbs* étaient de nouveau là. Ils étaient trois, deux jeunes et un vieux. Avec des têtes chics et le vieux portait des lunettes et avait une canne au pommeau d'argent et sa chaîne de montre paraissait dorée et brillait fortement sur son gilet et il était gentil comme du sucre. J'ai eu soudain envie d'être acheté par eux. Ils avaient des têtes à posséder plusieurs maisons et voitures. La personne qu'ils achetaient avait au moins la chance de monter dans une voiture chic gratuitement.

Puis, soudain, j'ai vu Djamileh. Elle tremblait. Peut-être que Djamileh ne voulait pas qu'on m'emmène et qu'elle reste seule dans le caravansérail. Le vieux demanda: «Quel âge a-t-il?»

- Treize, sinon sûrement douze, au moins.

- Il sait lire et écrire?

- Non, *vâdjeh*[19].

- Ce n'est pas un enfant des rues, dit l'un des *arbâbs.*

- Non, c'est mon propre fils, mon propre fils, *arbâb*!*»,* dit mon père, très vite.

Le vieillard demanda: «Quel est ton prix final?

- Son cousin avait dix ans. Chétif. Ils ont payé vingt mille pour lui. C'était il y a deux mois.

- On s'en fiche de ses cousins. Dis combien tu veux pour lui?», dit l'un des *arbâbs.*

- C'est mon propre fils. Sa mère l'a élevé avec rien. Je sais ce que je lui ai donné à manger et ce que je ne lui ai pas donné. Son corps est sain. Et tout dépend de votre gentillesse, *vâdjeh...*

- Ecoute, nous ne voulons pas le faire convoyer de la drogue, ni l'envoyer de l'autre côté de la frontière chez les émirs arabes, et ni l'envoyer non plus trimer dans une mine ou dans le désert. On veut l'emmener bosser dans une maison. On veut qu'il travaille dans une maison. Il va être son propre roi là-bas, il mangera et dormira comme il faut et il aura aussi un bon avenir... Alors, dis-moi, combien tu veux? », dit l'un des *arbâbs.*

Mon père ne savait pas quoi lui répondre. Un des autres gars dit: «On t'en donne quinze mille. Ca te va? »

Mon père prit son menton dans la main et se mit à le gratter furieusement.

Le vieillard dit: «Rassure-toi. Au moins tu sais que ton fils est entre de bonnes mains.

- Vingt mille...»

C'est d'abord l'un des jeunes qui a commencé à s'éloigner, puis l'autre l'a suivi.

«Réfléchis bien, mon ami. Ne confie pas le destin de ton fils au premier venu. On ne voulait pas ton mal.», dit le vieillard.

Maintenant, tous les trois étaient debout devant Djamileh et parlaient avec son père ou son grand-père. Djamileh gardait parfois la tête baissée et me regardait parfois par en dessous.

«Franchement, je ne sais pas quoi faire. J'ai peur que personne ne soit prêt à payer plus cher pour toi.»

Et j'ai vu que le vieil homme (le grand-père de Djamileh) était aussi debout devant eux et l'un des *arbâbs* était en train de compter de l'argent à toute vitesse. J'ai dit: «On dirait qu'ils l'ont achetée.

- Franchement, je ne sais pas quoi faire, dit mon père.

- Tu devrais me vendre à eux, ce sont de bonnes personnes, papa.» dis-je.

Ils donnèrent l'argent au vieil homme. La fillette tremblait et me regardait. Je voulais être amoureux d'elle, comme l'histoire de Morid Khân qui était amoureux de Hâni. Et je voulais pouvoir, comme Morid Khân, enlever le cheval brun au front blanc qui attendait devant le bazar, et libérer Djamileh des mains des trois *arbâbs* et la jeter sur mon cheval et comme Morid Khân, m'enfuir dans le désert...

«C'est trop tard maintenant.», dit mon père.

Djamileh et les trois *arbâbs* traversèrent le caravansérail et disparurent derrière le tournant de la rue et le vieil homme, qui était le père ou le grand père de Djamileh, avait enroulé l'argent dans un coin de son *langouteh* et passait tout doucement devant nous.

Nous attendîmes jusqu'au coucher du soleil. Nous étions maintenant assis sur la même pierre que Djamileh et son père ou son grand-père.

Les derniers clients étaient deux *arbâbs* étrangers. Tous les deux portaient des «jeans» et ils étaient beaucoup plus grands que mon père, et tous les deux avaient des cheveux blonds et portaient des lunettes d'étrangers en mâchant du chewing-gum. Ils m'étudièrent les cheveux d'abord et puis fixèrent avec attention mes yeux. Puis ils mirent la main sur ma poitrine et dirent: «Respire, respire...»

Et moi, j'ai respiré très vite. Puis ils regardèrent derrière mon cou, et sans la moindre honte devant mon père, regardèrent tout mon corps en parlant vite ensemble dans leur langue

d'étranger en secouant la tête.

«Tu vois, mister? Tu vois que je ne mens pas. Il est parfaitement sain. Vous ne pouvez même pas trouver une tâche de maladie sur son corps.»

Mais les *misters* aussi, je ne sais pas pourquoi, ne m'apprécièrent pas. Quand ils s'en allèrent, mon père cracha trois fois sur le sol en disant: «Je crache sur votre corps d'étranger!»

***

Au coucher du soleil, il n'y avait plus trace de *nambi* dans le désert, C'était au tour du *houshâk*[20] de souffler. Il était brûlant et apportait avec lui tout le sable et la poussière du désert en s'enroulant aux racines des buissons de *tâgh* et de *gaz*.

J'étais maintenant bien fatigué et les lacets des *savass* m'avaient blessé les chevilles. Je suais et il ne restait plus de trace sur moi du parfum indien et ma chemise et mon *pâdjâmeh* blancs étaient tous sales.

«Le *houshâk* ne souffle pas tant le soir, que Dieu ait pitié de nous!, dit mon père.

- On arrivera au *kapar* d'ici ce soir, non?, ai-je demandé.

- Les anciens disent que le *houshâk* vient du Paradis mais qu'il passe par l'Enfer en chemin. C'est pour ça qu'il est si brûlant. Quand le *houshâk* arrive, il ne reste plus de dattes sur les dattiers. Il les brûle toutes. Que Dieu ait pitié de nous.», dit mon père.

Puis il enleva son *langouteh* qu'il avait enroulé en turban autour de la tête et m'en entoura le corps et la tête, en me couvrant bien le nez, puis accéléra le pas. Et il se murmurait: «Il faut que je baisse le prix, je ne sais pas quel défaut ils lui trouvent pour changer d'avis... Demain, je dois descendre...» ■

Farvardin 68

---

1. Demeure traditionnelle du Sistân.
2. Le cèdre, la feeuille de jujubier sauvage, est utilisée traditionnellement en Iran comme produit de bain.
3. Appelé également *lânki* ou *longue,* le *langouteh* est un tissu long d'un mètre et demi, faisant partie du vêtement traditionnel baloutche. On le jette sur les épaules, on le noue en turban, ou assis, on le noue autour de la taille et des jambes. Il sert aussi de serviette.
4. Pantalon baloutche, très large.
5. Sandales attachées avec des lacets et fabriquées avec des branches et des feuilles de dattiers.
6. Le *farsakh* est une unité de mesure ancienne. Chaque *farsakh* est l'équivalent de 5500 mètres.
7. Le voile traditionnel des femmes baloutches.
8. Vent du sud, chargé d'humidité. Quand le ciel est nuageux et que le *nambi* souffle, on dit qu'il va pleuvoir.
9. Chant triste que l'on chante en mémoire d'un cher défunt ou en temps d'exil. *Zahir* signifie souvenir, mélancolie et désir de voir un aimé. Ce chant est généralement chanté par les femmes.
10. Tante désertique de la famille des amygdalus.
11. *Zehak:* Enfant.
12. Jujubier sauvages.
13. Titre honorifique.
14. Plante désertique de la famille des prosopis.
15. En raison des injustices que les Qâdjârs ont commis dans le Baloutchistan, les Baloutches appellent "qâdjâr" les non-autochtones ou les hommes armés.
16. Appelé également *pirâm*. Longue chemise que les femmes baloutches portent.
17. Ou *sarik.* Voile traditionnel des femmes baloutches.
18. L'histoire de Sheikh Morid et de Hâni: Récit amoureux baloutche.
19. Titre honorifique, comme *khâdjeh* ou *arbâb.*
20. Vent du nord très sec qui angoisse les habitants. En été, il est si brûlant qu'il dessèche les dattiers et évapore l'eau des rizières et des cultures. Sa seule qualité est de rafraîchir les outres d'eau.

# Norouz dans quelques pays voisins de l'Iran

Mahnaz Rezaï

Norouz[1], fête de l'arrivée du printemps et du nouvel an, est célébré depuis 3000 ans en Iran. La date de cette fête varie entre le 20 et le 22 mars. Norouz est également célébré hors de l'Iran, en particulier dans les pays qui ont autrefois été des territoires de l'Empire perse tels que l'Afghanistan, l'Azerbaïdjan, le Kazakhstan, le Pakistan et le Tadjikistan. Les habitants de ces pays suivent les coutumes iraniennes associées à Norouz, en les agrémentant aussi de leurs propres coutumes locales.



*Célébrations de Norouz avec des costumes traditionnels en Azerbaïdjan*

**Norouz au Kazakhstan**

Norouz est une fête très appréciée par les habitants de ce pays. Selon les croyances populaires, à Norouz, tout redevient neuf et la terre se remplit de joie. Les Kazakhs célèbrent Norouz par des expressions telles que "Norouz est le jour que l'on attendait depuis une année" ; "Norouz est le jour où la pierre bleue de Samarkand fond". La veille de Norouz, ils allument deux bougies et nettoient leur maison car toujours selon les croyances populaires, cela permet d'éloigner les maladies et de chasser la malchance. Les femmes préparent une sorte de repas avec de la viande de cheval qu'elles offrent aux gens, et elles reçoivent d'eux des miroirs ou du parfum comme cadeau. Au premier jour de Norouz, à trois heures du matin, les jeunes gens sellent un cheval, suspendent une poupée ayant une clochette au cou de l'animal et le font galoper pour réveiller tout le monde. La poupée et la clochette symbolisent le Nouvel an et annoncent son arrivée. On croit également que s'il pleut ou neige au premier jour de l'an, c'est un bon signe et l'année sera bonne.

Durant Norouz, les Kazakhs portent des vêtements blancs et neufs qui symbolisent la joie et le bonheur. Ils vont se rendre mutuellement visite et lors de ces visites, ils se touchent à l'épaule. Les femmes préparent une sorte de potage fait de sept ingrédients appellé *gouj* qui signifie «adieu à l'hiver et aux repas hivernaux». Des compétitions sont également organisées, dont l'une des plus célèbres est le *ghoul touzâgh* opposant les femmes et les hommes. Si les femmes gagnent, c'est de bon présage...



*Norouz au Turkménistan*

Photo: Mehr

**Norouz au Turkménistan**

Les Turkmènes croient que Norouz est le jour où Djamshid, quatrième roi de la plus ancienne dynastie légendaire iranienne, accéda au trône. Lors de Norouz, les Turkmènes se rendent visite, préparent des repas particuliers et se les offrent mutuellement. Les courses de chevaux, la lutte, les échecs comptent parmi les compétitions organisées au Turkménistan à l'occasion de Norouz.

**Norouz en Azerbaïdjan**

Norouz est également l'une des plus grandes fêtes des Azerbaïdjanais. Il est considéré comme la fête de l'éloge de tous les êtres et des objets sacrés, et est aussi le synonyme de santé, de prospérité et d'abondance. Il existe aussi de nombreux mythes et fables azéris sur Norouz. Ainsi, selon un conte, Siâvash[2], fils du roi Kâvous, voyagea au pays d'Afrâsyâb où celui-ci l'accueillit avec gentillesse et lui donna sa fille en mariage. Siâvash fit construire le mur de Boukhârâ. Les ennemis, jaloux de leur amitié, semèrent la discorde entre eux de sorte qu'Afrâsyâb fit tuer Siâvash puis ordonna de mettre son cadavre sur les créneaux du mur de Boukhârâ. Les zoroastriens prirent son cadavre, l'enterrèrent et entonnèrent de douloureux chants de deuil. Dans ces chants, les zoroastriens ont appelé Norouz "le jour de l'enterrement de Siâvash". Les Azerbaïdjanais célèbrent Norouz avec des chants, un repas de Norouz et en se posant des énigmes. Les préparations de Norouz durent tout le dernier mois de l'hiver. Ils s'achètent alors des vêtements

Au premier jour de Norouz, à trois heures du matin, les jeunes gens sellent un cheval, suspendent une poupée ayant une clochette au cou de l'animal et le font galoper pour réveiller tout le monde. La poupée et la clochette symbolisent le Nouvel an et annoncent son arrivée.



*Tadjiks célébrant Norouz à Douchanbé, capitale du Tadjikistan*

neufs et nettoient leur maison. Durant la nuit du dernier mercredi de l'année, les jeunes filles font un vœu et se cachent derrière la porte entrouverte de la maison. Si elles entendent le premier passant parler de quelque chose de bon, c'est de bon augure et leur vœu se réalisera au cours de la nouvelle année. Durant ce jour, les Azerbaïdjanais s'efforcent donc de ne parler que de sujets agréables et évitent de médire. Parmi les traditions des Azerbaïdjanais pendant Norouz, nous pouvons également citer le rituel d'envoyer du *samanou*[3] aux amis, d'accrocher des chapeaux sur les portes, ou encore d'accrocher un sac au toit des maisons pour demander des '*eidi*[4].

Durant la nuit du dernier mercredi de l'année, les jeunes filles font un vœu et se cachent derrière la porte entrouverte de la maison. Si elles entendent le premier passant parler de quelque chose de bon, c'est de bon augure et leur vœu se réalisera au cours de la nouvelle année. Durant ce jour, les Azerbaïdjanais s'efforcent donc de ne parler que de sujets agréables et évitent de médire.



*Norouz au Tadjikistan, 2007*

### Norouz au Tadjikistan

Norouz est la fête nationale des Tadjiks. On l'appelle "la grande fête" et il est considéré comme le jour de l'amitié et celui où toutes les créatures reprennent vie. Au jour de Norouz, les femmes tadjiks nettoient leur maison et mettent un balai rouge à la porte avant le lever du soleil: la couleur rouge y symbolise le bien, la victoire et la prospérité. Après le coucher du soleil, on met les meubles hors de la maison et on accroche un tissu rouge au fronton des maisons. En ouvrant la porte et les fenêtres, on y fait entrer l'air frais du printemps. Durant les premiers jours de Norouz, on cuit de délicieux gâteaux et repas et on fait des compétitions, notamment de la lutte.

### Norouz au Pakistan

Les Pakistanais appellent Norouz *âlam afrouz*, c'est-à-dire un "jour nouveau qui éclaire le monde en arrivant". Afin d'accueillir la nouvelle année, ils nettoient la maison, portent de nouveaux

vêtements, préparent toutes sortes de repas et gâteaux, se rendent visite et échangent des *'eidi*. Il est aussi de coutume pour les Pakistanais de chanter des chants concernant Norouz en ourdou, dari et arabe sous forme de *ghassideh* et *ghazal*. La fête de Norouz a aussi pour but de se rappeler l'espérance, la paix et l'amitié.

### Norouz en Afghanistan

Aux premiers jours de l'année, les plaines et les toits en boue de Balkh se remplissent de roses. On dirait un "panier plein de roses". C'est pourquoi la fête de Norouz est appelée aussi "la fête des roses". Du matin du premier jour de Norouz au quarantième jour du nouvel an, les Afghans hissent un étendard attribué à l'Imâm Ali, et les malades et les nécessiteux se rendent au pied de cet étendard. Les Afghans célébrant cette fête croient que si au moment de hisser cet étendard, celui-ci se lève doucement et sans frissonnement, on aura une bonne et heureuse année. ■



*Norouz au Pakistan*

Photo: Mehr



*Norouz en Afghanistan, mars 2010, Mazâr-e Charif*

Photo: Majid Saeedi

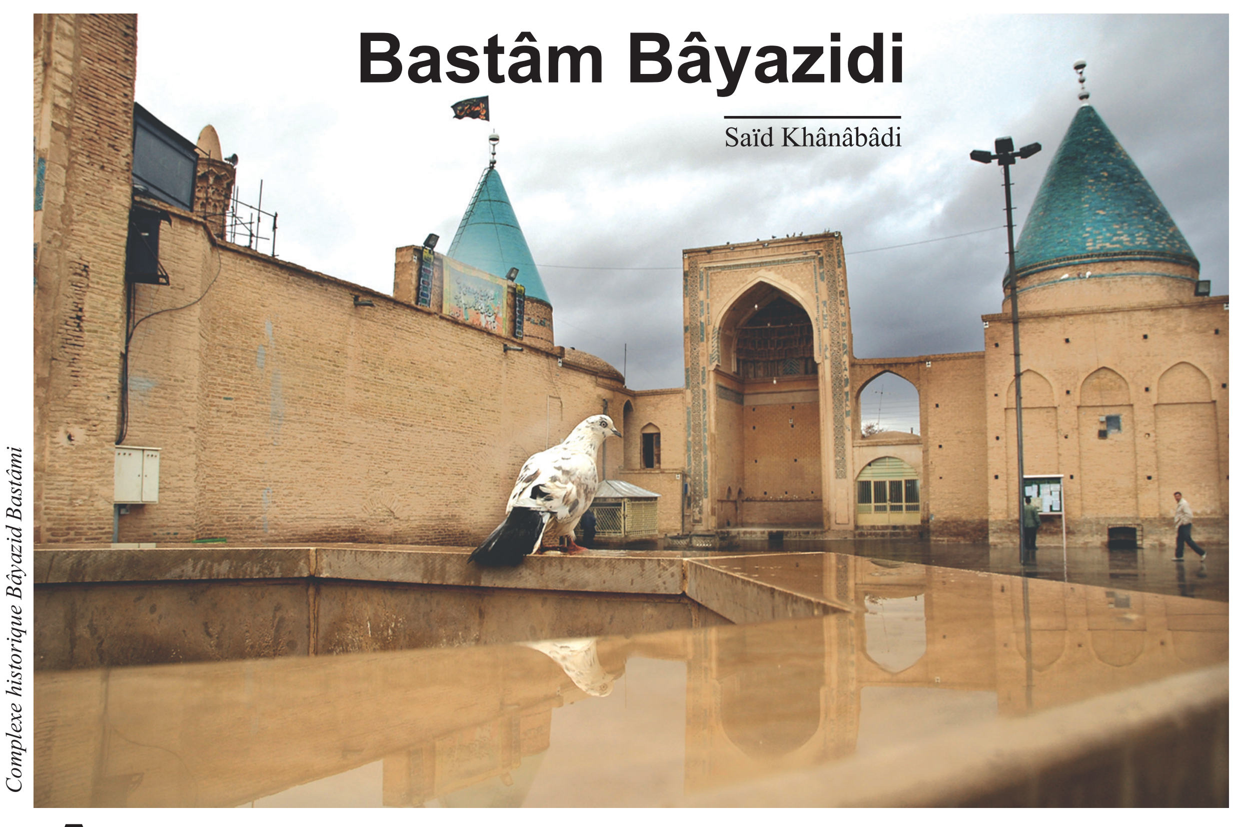
1. Le mot *norouz* vient de l'avestique signifiant "nouveau jour".
2. Siâvosh est un héros mythologique iranien, dont l'histoire est relatée dans le *Shâh-Nâmeh.* Prince héritier, il est poursuivi par sa belle-mère pour son charme et doit passer l'épreuve de feu, qui prouvera son innocence. Il sera tristement et injustement tué. Siâvosh symbolise en Iran le sang de l'innocent injustement tué.
3. Sorte de mets fait de germe de blé (symbolisant l'abondance)
4. Cadeau offert à l'occasion du nouvel an.

**Sources**:

-Azarân, Hossein, *Djashn-e Norouz (La fête de Norouz)* éd. Hirmand, 2002.
-Rezâ'ï, Abd-ol-Azim, *Târikh-e Norouz va gâhshomari-e Irân* (Histoire du Norouz et le calendrier persan), éd, Eghbâl, 2002.
-Soltân Zâdeh, Mohammad Asef, *Norouz faghat dar Kâbol bâsafâst* (Norouz est beau et agréable seulement à Kaboul), éd. Markaz, 2004.

# Bastâm Bâyazidi

Saïd Khânâbâdi



*Complexe historique Bâyazid Bastâmi*

A 7 km de Shâhroud, dans la province de Semnân, au sud du massif de l'Alborz, se trouve la petite ville de Bastâm, qui compte moins de 8000 habitants et borde l'ancienne Route de la soie. Elle se flatte et regrette à la fois sa splendeur d'hier. Même aujourd'hui, l'autoroute qui mène de Téhéran à cette région traverse les collines sèches, basses et rudes qui autrefois étaient parcourues par les caravanes à l'horizon blanc du Lac du sel. En nous retrouvant au milieu de ces collines rondes et ridées par le soleil et le vent désertique, nous éprouvons de la compassion pour les caravaniers terrorisés de temps à autre par des bandits et rebelles qui se cachaient derrière ces sphinx du Dasht-e Kavir.

### La géographie et le climat de Bastâm

Malgré sa situation géographique quasi-désertique, Bastâm possède un microclimat relativement agréable, surtout en été, bien que ses hivers soient durs et froids. Elle doit son aspect d'oasis aux divers Qanâts et aux nombreuses sources naturelles qui arrosent ses terres fertiles. De là, Bastâm est entourée par près de 2000 hectares de vergers, en particulier par des abricotiers mais aussi des vignobles. Dans les bazars de fruits, le raisin de Bastâm, que l'on appelle le raisin shâhroudi, est réputé comme étant de haute qualité. La fabrication du vin, courante avant la Révolution, est aujourd'hui complètement abandonnée. L'économie agricole de Bastâm est actuellement et malheureusement mise en danger par la fouille abusive des puits profonds qui menacent les eaux souterraines de cette région.

### L'histoire de Bastâm

Dans son *Shâhnâmeh* (Livre des rois), Ferdowsi considère Bastâm, sous le règne de Manoutchehr, le roi mythologique Pishdâdi, contemporain du prophète Moïse, comme la frontière entre deux régions: Tabarestân et Ghoumess (Dâmghân). Bastâm est également citée en tant que capitale de la région de Ghoumess. A partir de l'époque qâdjâre, l'importance de Bastâm s'estompe au profit de Shâhroud. À

l'époque pahlavi, à la suite des divisions administratives, la ville de Semnân est reconnue par le gouvernement en tant que centre de la province Ghoumess, appelée désormais "province de Semnân". Il semble que le mot *bastâm* vienne étymologiquement du mot avestique *vistakhma* signifiant «très ancien et éternel». Selon une autre explication, Vastâm, l'un des oncles du roi sassanide Khosrô Parviz, s'installa dans cette région pendant quelques temps et donna son nom à cette ville. Les seules recherches scientifiques et archéologiques effectuées sur l'histoire antique de cette ville ont été réalisées par le professeur Masuda de l'Université de Tokyo, dans les collines de Sang-e Tchakhmâkh (silex). D'après ces études, l'histoire de Bastâm remonte jusqu'au Ve millénaire av. J.-C. Malheureusement, les fouilles des Japonais n'ont pas été poursuivies par les archéologues iraniens.

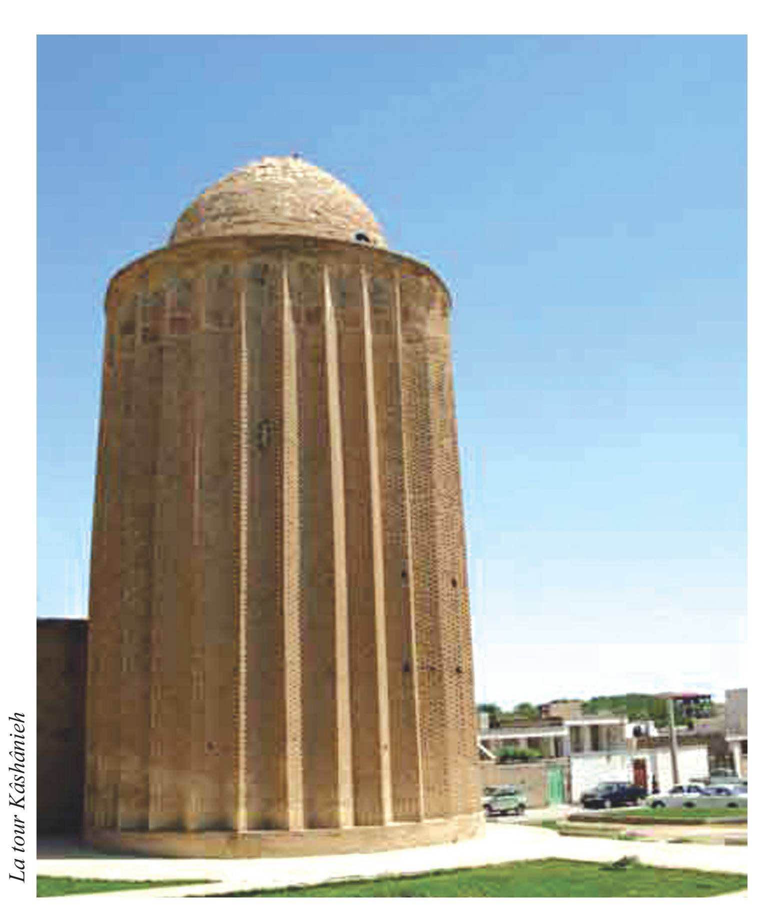
Hécatompyles, l'une des capitales arsacides dont les ruines existent encore, fut fondée près de l'actuel Dâmghân, à proximité de Bastâm. Bizarrement, aucune trace attestant la présence des Parthes n'a été retrouvée sur le sol de l'actuelle Bastâm. Nous n'avons pas plus d'informations sur la Bastâm sassanide. Durant l'invasion arabe, Bastâm fit partie des villes iraniennes qui furent conquises après la bataille de Nahâvand en 642.

Dans tous les cas, l'âge d'or de Bastâm, comme les autres villes de cette région, coïncide avec celui de la Route de la soie. Mais comme plusieurs autres villes, Bastâm perdit sa prospérité ancienne à la suite de catastrophes naturelles comme le grand tremblement de terre en 855; ou d'événements historiques comme l'invasion mongole en 1227. Ainsi, Bastâm aurait dû être complètement oubliée si elle n'avait pas abrité le mausolée de l'un des plus grands mystiques iraniens qui attire chaque année des milliers de pèlerins et de visiteurs.

Il semble que le mot *bastâm* vienne étymologiquement du mot avestique *vistakhma* signifiant «très ancien et éternel». Selon une autre explication, Vastâm, l'un des oncles du roi sassanide Khosrô Parviz, s'installa dans cette région pendant quelques temps et donna son nom à cette ville.



*Couloir Uljayto, Bastâm*


La tour Kâshânieh

Bastâm aurait dû être complètement oubliée si elle n'avait pas abrité le mausolée de l'un des plus grands mystiques iraniens qui attire chaque année des milliers des pèlerins et des visiteurs.

**Les monuments historiques de Bastâm**

Aujourd'hui, les monuments historiques de Bastâm témoignent de la présence de diverses dynasties de l'époque islamique, notamment les Seldjoukides, les Khorezmiens, les Ilkhanides, les Timourides, les Ghourides et les Qâdjârs. Ces monuments sont concentrés autour du complexe historique de Bâyazid Bastâmi. Ce complexe compte plusieurs sites, dont le tombeau de Bâyazid Bastâmi près du mausolée de l'Imâmzâdeh Mohammad. Dans son testament, Bâyazid a exprimé le vœu de ne pas être enterré dans un monument funéraire ayant un toit. Sa tombe, qui se compose juste d'une pierre de marbre, se situe dans l'esprit de la simplicité soufie. À côté du tombeau de Bâyazid se trouve la minuscule cellule dans laquelle il logeait. La mosquée de Bâyazid, bâtie au temps des Seldjoukides et ornée par des moulures sous le règne des Qâdjârs, possède un beau mihrab. Elle constitue un autre trésor de ce complexe. Au sous-sol de cette mosquée se trouvent des petits espaces, probablement réservés aux disciples de Bâyazid. Le minaret en brique de la mosquée disparue fut aussi construit à l'époque seldjoukide. Ghâzân Khân ilkhanide a fait ajouter à ce complexe un dôme conique. Son travail fut poursuivi par son frère Uljayto (Sultan Mohammad Khodâbandeh), avec la construction d'une galerie d'entrée, un portique (*iwan*) de 14 mètres de haut et un dôme (encore conique) sur le tombeau de l'Imâmzâdeh Mohammad (dans le but de créer une symétrie avec le dôme de Ghâzân Khan). À l'est du complexe est bâtie l'école religieuse Shâhrokhyeh, construite par le roi timouride Shâhrokh sur deux étages, avec 28 petites chambres ou *hodjreh*. Près du complexe de Bâyazid se dresse au sud-est de la grande mosquée de Bastâm la tour Kâshânieh, bâtie sous le règne de Ghâzân Khân, comportant 60 angles. On considère que ces 60 angles ont une relation avec la numération des Grecs. Bastâm fut le berceau de grandes figures de la sphère littéraire et scientifique comme les poètes Foroughi Bastâmi et Zoghi Bastâmi ou le Cadi Zâhir-od-Din Bastâmi. Mais chez les Iraniens d'aujourd'hui, cette ville est connue grâce à Bâyazid Bastâmi, l'une des figures éminentes du mysticisme iranien.

## Bâyazid Bastâmi

Abou Yazid Tayfour ibn Issâ ibn Sorushân (804-874), le Sultan des mystiques, est né dans le quartier zoroastrien de Bastâm. Son grand-père, Soroushân, était un mage converti à l'islam. Pour cette raison, on le considère comme l'héritier du mysticisme préislamique de la Perse et celui qui l'a concilié avec le mysticisme Islamique. Une influence hindoue est également perceptible chez lui. Nous ignorons cependant qui fut son maître. La doctrine à laquelle il se rattachait était celle de l'annihilation en Dieu (*fanâ' fi Allah*) et de la subsistance par Dieu (*baqâ' bi Allah*). Bâyazid est considéré comme étant un disciple direct selon certains, et indirect selon d'autres, des Imâms chiites. Dans sa jeunesse, Bâyazid fit un long voyage dans les diverses villes d'Iraq, de la grande Syrie et d'Arabie. Il est donc fort possible qu'il se soit entretenu directement avec les Imâms chiites. Son successeur fut l'un de ses disciples érudits, Abu al-Hassan Kherghâni, dont le mausolée se trouve sur une colline dans un petit village près de Bastâm. Le mausolée de Bâyazid est la Kaaba de ses disciples ou *morid* et de ses pèlerins de différentes cultures: Turkmènes, Kurdes, Persans, Afghans, Pakistanais et Indiens. N'était-ce pas lui qui dit un jour: «*J'ai vu la Kaaba tournant autour de moi…*» ■

**Bibliographie:**

-Shâhnamâ Hassan, *Jâzebeh-hâye gardeshgari-e Shâhroud* (Les attractions touristiques de Shâhroud), Édition de l'Université industrielle de Shâhroud, 2001

-Shafi'i Mohammad Ali, *Târikh-e jâme'-e Shâhroud* (L'Histoire exhaustive de Shâhroud), Édition de Shâhroud, 2000

-Rahimi Modjtabâ, traduit en anglais par Râstgou Ali, *Shâhroud, ghâreh-i koutchak* (Shâhroud, un petit continent), Édition Mir Dashti, 2005

-Ringgenberg Patrick, *Guide culturel de l'Iran*, Édition Rowzaneh, Téhéran, 2006

-Semnân, Heritor of Ancient Glory, Brochures publiées par l'Organisation du patrimoine culturel de la province Semnân, 2010



*Tour datant de l'époque seldjoukide, Bastâm*

# *Hegmatâneh* Une ville antique construite selon une modélisation géométrique

Djamileh Zia

***Tappeh-ye Hegmatâneh* ou *Tall Hegmâtaneh*[1], situé en plein cœur de la ville de Hamadân, est le site archéologique le plus vaste d'Iran. Les fouilles effectuées de 1983 à 2000 par l'équipe de Mohammad Rahim-Sarrâf, archéologue iranien, y ont mis à jour des maisons toutes similaires, construites dos à dos, situées entre des rues perpendiculaires les unes aux autres, et ont permis de conclure que ce site correspond à une ville antique conçue selon un plan géométrique préétabli. Mais on ne peut toujours pas affirmer que cette ville antique soit Ecbatane, la capitale des Mèdes.**

Mohammad Rahim-Sarrâf, archéologue iranien, a exposé brièvement lors d'une conférence en janvier 2010[2] le résultat des fouilles archéologiques effectuées par lui et son équipe à *Tappeh-ye Hegmatâneh* de 1983 à 2000. M. Rahim-Sarrâf a commencé sa conférence en rappelant brièvement l'histoire de la fondation de la ville d'Ecbatane telle qu'elle a été écrite par Hérodote, et les fouilles effectuées avant lui sur le site *Tappeh-ye Hegmatâneh*.

## Ecbatane (ou *Hamgmatâna*), capitale des Mèdes

Hérodote (Histoires, livre I) écrit que les chefs des tribus Mèdes se réunirent un jour et décidèrent de choisir un roi, afin de palier à l'insécurité qui menaçait leurs peuples. Ils cherchèrent quelqu'un qui conviendrait à cette fonction. Il y avait un homme, nommé Dayaukku (ou Diyako), à qui les gens s'adressaient pour qu'il juge et trouve une solution à leurs conflits. Les chefs des tribus lui proposèrent de devenir le roi des Mèdes. Diyako accepta à quelques conditions, dont l'une était qu'on lui construise un fort gardé par des soldats, et il demanda que les habitants des villages avoisinants viennent vivre autour de ce fort. Selon Hérodote, ce fut le point de départ de la construction d'une ville dont le nom figure dans l'inscription de *Bisotoun*[3] sous la forme de *Hamgmatâna*; ce mot signifie «lieu de rassemblement» en vieux persan. Dans cette même inscription, le nom de cette ville est écrit *Agmadana* en élamite. Les Grecs prononcèrent *Ecbatane* le nom de cette ville, qui fut la capitale des Mèdes tout au long de l'existence de cet empire et devint ensuite la capitale d'été des rois achéménides. La ville de *Hamgmatâna* continua à exister après l'invasion de la Perse par l'armée d'Alexandre, mais fut pillée maintes fois et perdit de son importance.

## Les hypothèses concernant l'emplacement de la capitale des Mèdes

La question du lieu de la capitale légendaire des Mèdes suscita l'intérêt des archéologues étrangers qui commencèrent à effectuer des fouilles en Iran à partir du XIXe siècle. Plusieurs hypothèses furent émises à ce sujet. Henri Rawlinson pensait que la ville antique de *Hamgmatâna* (Ecbatane) était enfouie sous le site de *Takht-e Soleymân*, dans l'actuelle province d'Azerbaïdjan de l'ouest. Jacques de Morgan, chef de l'équipe française qui faisait des fouilles à Suse, fit un voyage à *Takht-e Soleymân* et déclara après avoir inspecté le site qu'il ne pouvait pas avoir été une capitale Mède. Ses conclusions furent confirmées plus tard par l'équipe allemande qui y

effectua des fouilles: les objets découverts à *Takht-e Soleymân* datent de l'époque sassanide et ilkhanide. D'autres archéologues émirent l'hypothèse que la ville antique de *Hamgmatâna* était située à *Ziwiyeh*, dans l'actuelle province du Kurdistan d'Iran, mais les fouilles effectuées à *Ziwiyeh* infirmèrent cette hypothèse également.

Certains archéologues, dont Yaghmâ, archéologue iranien, et R. H. Dyson, pensaient que la capitale de l'Empire mède était située sous l'actuelle ville de Hamadân. Charles Fossey, archéologue de l'équipe française chargée des fouilles à Suse, reçut l'autorisation de faire des fouilles à Hamadân. Malheureusement il n'existe aucun rapport sur ses fouilles; nous ignorons donc la méthode utilisée par Fossey, et ne savons rien sur les éventuels objets qu'il y aurait trouvés. Les seules informations que nous avons des fouilles effectuées par Fossey sont les quelques lignes que Roman Ghirshman a écrites dans l'un de ses livres sur l'Histoire des Mèdes et des Achéménides. Selon lui, seule une théière en bronze appartenant à l'époque mède fut découverte par Fossey à Hamadân.

Les Grecs prononcèrent *Ecbatane* le nom de cette ville, qui fut la capitale des Mèdes tout au long de l'existence de cet empire et devint ensuite la capitale d'été des rois achéménides. La ville de *Hamgmatâna* continua à exister après l'invasion de la Perse par l'armée d'Alexandre, mais fut pillée maintes fois et perdit de son importance.

En 1969-1970, une équipe internationale eut l'intention de faire des fouilles sur *Tappeh-ye Hegmatâneh*. Le Bureau d'Archéologie d'Iran décida alors d'acheter une partie des bâtiments et des magasins construits sur la colline pour préparer le terrain, afin que l'équipe internationale qui devait être dirigée par



◄ *Les fouilles effectuées à la limite orientale de* Tappeh-ye Hegmatâneh *permirent de mettre à jour un mur de neuf mètres d'épaisseur correspondant à l'enceinte de la ville antique enfouie dans ce site archéologique.*



*Les fouilles de l'équipe de M. Rahim-Sarrâf ont mis à jour des maisons toutes identiques comportant une entrée, une cour centrale et six pièces. Les habitants de Hamadân et les touristes peuvent visiter ces constructions antiques.*

David Stronach puisse commencer les fouilles. Stronach fit d'abord une fouille sur le site *Noush-e Jan*, situé à Malâyer, pour obtenir des informations préliminaires sur la civilisation Mède. Il trouva à *Noush-e Jan* un fort et un temple de feu, et conclut que ces constructions dataient de 750 av. J.-C., ce qui correspond effectivement à la période mède. Après la Révolution de 1979, l'activité des archéologues étrangers fut suspendue Iran.

### Les fouilles de l'équipe de M. Rahim-Sarrâf à *Tappeh-ye Hegmatâneh*

M. Rahim-Sarrâf évoqua d'abord les conditions dans lesquelles les fouilles débutèrent. *Tappeh-ye Hegmatâneh*, laissée à l'abandon pendant plusieurs années, était devenue le lieu de rassemblement des toxicomanes, et les habitants des quartiers avoisinants se plaignaient de l'insécurité qui y régnait. Vingt cinq hectares environ de la surface de la colline avaient été achetés par l'Etat au cours des années 1969-1970, et les constructions avaient été détruites pour préparer le terrain avant les fouilles. De nombreuses fouilles sauvages y avaient été effectuées sous couvert des magasins et des maisons situées sur la colline, ce qui avait abîmé la structure du site, et M. Rahim-Sarrâf craignait de ne pas pouvoir aboutir à des résultats significatifs. Les fouilles sauvages étaient motivées probablement par le fait qu'un certain nombre d'objets en or et en argent, découverts par des trafiquants, avaient été vendus dans les marchés internationaux et le bruit courait qu'ils avaient été découverts à *Tappeh-ye Hegmatâneh*.[4] Le site était donc dans un très mauvais état. L'équipe de M. Rahim-Sarrâf commença par construire une barrière autour du site, pour le préserver. La deuxième étape fut la création d'un parc sur cette colline, pour inciter les habitats de la ville de Hamadân et les touristes à y venir et ne pas la laisser à

l'abandon. Un plan avec des coordonnées horizontales et verticales fut créé pour pouvoir localiser avec exactitude chaque point du site. L'équipe de M. Rahim-Sarrâf décida ensuite d'effectuer quelques fouilles en guise de sondage, car la colline était trop vaste pour pouvoir l'explorer entièrement. De plus, en 1983, quand l'équipe de M. Rahim-Sarrâf commença ses études, l'Iran était en guerre et on ne pouvait pas programmer des fouilles pour une longue durée. Les fouilles ont été cependant possibles à onze reprises jusqu'à l'an 2000.

**Les découvertes de l'équipe de M. Rahim-Sarrâf**

M. Rahim-Sarrâf a brièvement présenté les résultats des fouilles effectuées à quelques endroits de *Tappeh-ye Hegmatâneh*. Lors de la première fouille, qui fut effectuée au centre de la colline, l'équipe de M. Rahim-Sarrâf découvrit des constructions à une profondeur de cinq mètres. Il s'agissait d'une rue, large de trois mètres, pavée avec des briques crues et cuites, bordée par des murs de 1,5 mètre d'épaisseur sur ses deux bords. Ces murs comportaient des parties ouvertes, qui permettaient d'entrer dans des maisons. Celles-ci étaient construites des deux côtés de la rue. Après cette découverte, M. Rahim-Sarrâf décida d'ouvrir d'autres tranchées à côté de la première, et l'on s'aperçut que les constructions (la rue, les murs et les entrées des maisons) existaient en continu. L'ouverture de plusieurs autres tranchées adjacentes permit de conclure que les maisons étaient toutes identiques, construites dos à dos. Chaque maison, dont la surface était de 17,5 x 17,5 mètres, comportait une entrée, une cour centrale, avec trois pièces à droite et trois pièces à gauche de la cour. Deux rues identiques furent découvertes à 35 mètres de distance l'une de l'autre, avec deux rangées de maisons identiques aux précédentes, construites dos à dos entre ces deux rues.

> Les fouilles sauvages étaient motivées probablement par le fait qu'un certain nombre d'objets en or et en argent, découverts par des trafiquants, avaient été vendus dans les marchés internationaux et le bruit courait qu'ils avaient été découverts à *Tappeh-ye Hegmatâneh.*

Les fouilles dans la partie centrale de *Tappeh-ye Hegmatâneh* permirent à l'équipe de M. Rahim-Sarrâf de conclure que ce qui était enfoui dans ce site archéologique était une ville très ancienne. De plus, la mise à jour de la logique utilisée pour les constructions permit à l'équipe de ne pas être obligée de fouiller l'ensemble de la colline. Il suffisait d'avoir à l'esprit le plan théorique des constructions, et effectuer des sondages à quelques endroits particuliers du site. Les fouilles suivantes furent entreprises à la limite orientale de *Tappeh-ye Hegmatâneh*. Elles permirent de mettre

*Les fouilles dans la partie centrale de* Tappeh-ye Hegmatâneh *permirent à l'équipe de M. Rahim-Sarrâf de conclure que ce qui était enfoui dans ce site archéologique était une ville très ancienne.*▼




*Un canal d'eau découvert à* Tappeh-ye Hegmatâneh.

à jour là encore des constructions: une rue et des maisons construites sur les deux bords de celle-ci, ainsi qu'un mur de neuf mètres d'épaisseur aboutissant à une tour, ce qui permit à M. Rahim-Sarrâf de conclure qu'il s'agissait de l'enceinte de la ville antique enfouie à *Tappeh-ye Hegmatâneh*. Toutes les maisons découvertes lors de ces fouilles étaient en terre crue et aucune d'elles n'avait de toit ni de porte, ce qui laisse penser que leur construction n'était peut-être pas terminée. L'absence d'objets de la vie courante dans les pièces était un autre élément montrant que ces maisons n'avaient jamais été habitées. Les archéologues ne savent pas encore pourquoi cette ville antique est restée inachevée. Une hypothèse est qu'elle a été laissée à l'abandon parce qu'elle a été exposée à un danger.

Les fouilles effectuées à d'autres endroits du site permirent d'affiner les découvertes. Ainsi, l'équipe de M. Rahim-Sarrâf s'aperçut que les architectes de cette ville antique avaient également conçu des rues construites selon l'axe nord-sud, perpendiculaires aux rues construites selon l'axe est-ouest, pour que des allées et venues soient possibles dans l'ensemble de la ville. Un canal d'eau construit entièrement en terre cuite fut également découvert. Des pierres étaient placées sur son bord, pour empêcher l'eau de s'écouler.

Les fouilles effectuées par M. Rahim-Sarrâf et son équipe ont donc abouti à la découverte d'une ville construite selon un plan géométrique conçu avant sa réalisation, avec des rotations de 180 degrés dans l'orientation des maisons. Il s'agit d'une découverte d'une très grande importance, car ce genre d'architecture datant de l'Antiquité est exceptionnel. Toutefois, la question de savoir si cette ville antique date de l'époque des Mèdes est restée sans réponse. Il reste à espérer que d'autres fouilles permettront de connaître enfin avec certitude l'emplacement d'Ecbatane, la capitale de l'Empire mède. ■

---

1. Le mot *Tappeh*, qui est écrit *tepeh* (ou *tépé*) dans la plupart des textes d'archéologie signifie «colline» en persan. Le mot *tall*, qui est souvent écrit *tell* dans les textes d'archéologie signifie «amas», et un «amas de terre» en l'occurrence.
2. Cette conférence était organisée par le comité d'Icomos d'Iran. Icomos est le Conseil international des monuments et des sites, et se consacre à la conservation et à la protection des monuments et des sites du patrimoine culturel.
3. Le bas relief de *Bisotoun*, ou figurent trois inscriptions de contenu identique en trois langues différentes (vieux persan, babylonien et élamite) a été construit par ordre de Darius Ier, roi achéménide.
4. Selon M. Rahim-Sarrâf, en fait, on ignore si les objets vendus dans ces marchés internationaux provenaient effectivement du site de *Hegmatâneh* ou avaient été découverts dans un autre site archéologique en Iran. Par contre, de nombreux objets datant de l'époque achéménide ont été trouvés à Hamadân et sont conservés au musée *Iran Bâstân*. L'équipe de M. Rahim-Sarrâf a trouvé elle aussi quelques objets dont la plupart datent de la période achéménide. Le plus ancien des objets qu'ils ont découvert est un sceau qui date probablement du VIIIe ou peut-être du IXe siècle av. J.-C.

Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.

En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.

Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.

Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.

*La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.

Toute citation reste autorisée avec notation des références.

ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.

در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.

مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.

چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.

« رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.

نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

---

# S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

# فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

- یک ساله ۱۸۰/۰۰۰ ریال
- شش ماهه ۹۰/۰۰۰ ریال
- **1 an 18 000 tomans**
- **6 mois 9 000 tomans**

| | |
|---|---|
| Nom de la société (*Facultatif*) — مؤسسه | |
| Nom — نام خانوادگی | Prénom — نام |
| Adresse — آدرس | |
| Boîte postale — صندوق پستی | Code postal — کدپستی |
| E-mail — پست الکترونیکی | Téléphone — تلفن |

- یک ساله ۵۰۰/۰۰۰ ریال
- شش ماهه ۲۵۰/۰۰۰ ریال

Effectuez votre virement sur le compte :

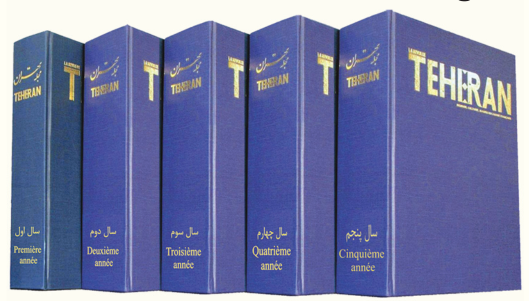
**Banque Tejarat**
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت،**
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

**L'édition reliée des soixante premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en cinq volumes pour la somme de 10 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.**



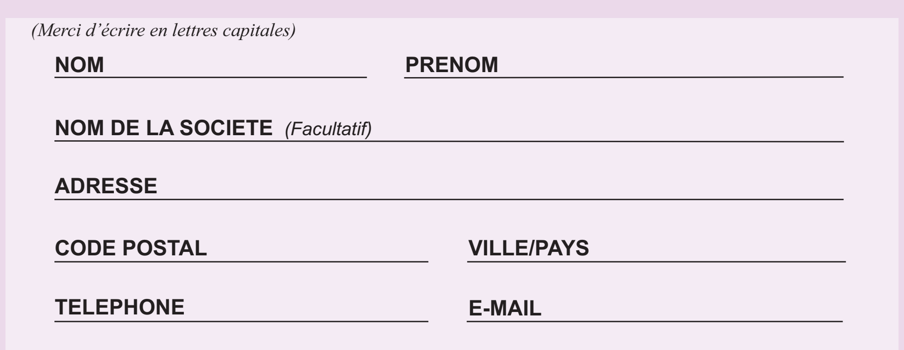

دوره‌های سال اول، دوم، سوم، چهارم و پنجم مجلهٔ تهران شامل
شصت شماره در پنج مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.




## S'abonner hors de l'Iran




*Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.*



*(Merci d'écrire en lettres capitales)*

NOM ____________ PRENOM ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ VILLE/PAYS ____________

TELEPHONE ____________ E-MAIL ____________

☐ 1 an 50 Euros

☐ 6 mois 30 Euros

Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
**IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543**
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

**Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مرکز فروش در پاریس:

**Point de vente à Paris:**

**Librairie du Pont de Sèvres**
**204 allée du Forum**
**92100 Boulogne**
**Tel: 01 46 08 21 58**

## مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

**مدیر مسئول**
محمد جواد محمدی

**سردبیر**
املی نُوواِگلیز

**دبیری تحریریه**
عارفه حجازی

**تحریریه**
جمیله ضیاء
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
فرزانه پورمظاهری
افسانه پورمظاهری
ژان-پیِر بریگودیو
بابک ارشادی
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
آلیس بُمباردیه
مهناز رضائی
مجید یوسفی بهزادی

**طراحی و صفحه آرایی**
منیره برهانی

**گزارشگر در فرانسه**
میری فِررا
اِلودی برنارد

**تصحیح**
بئاتریس ترهارد

**پایگاه اینترنتی**
محمدامین یوسفی

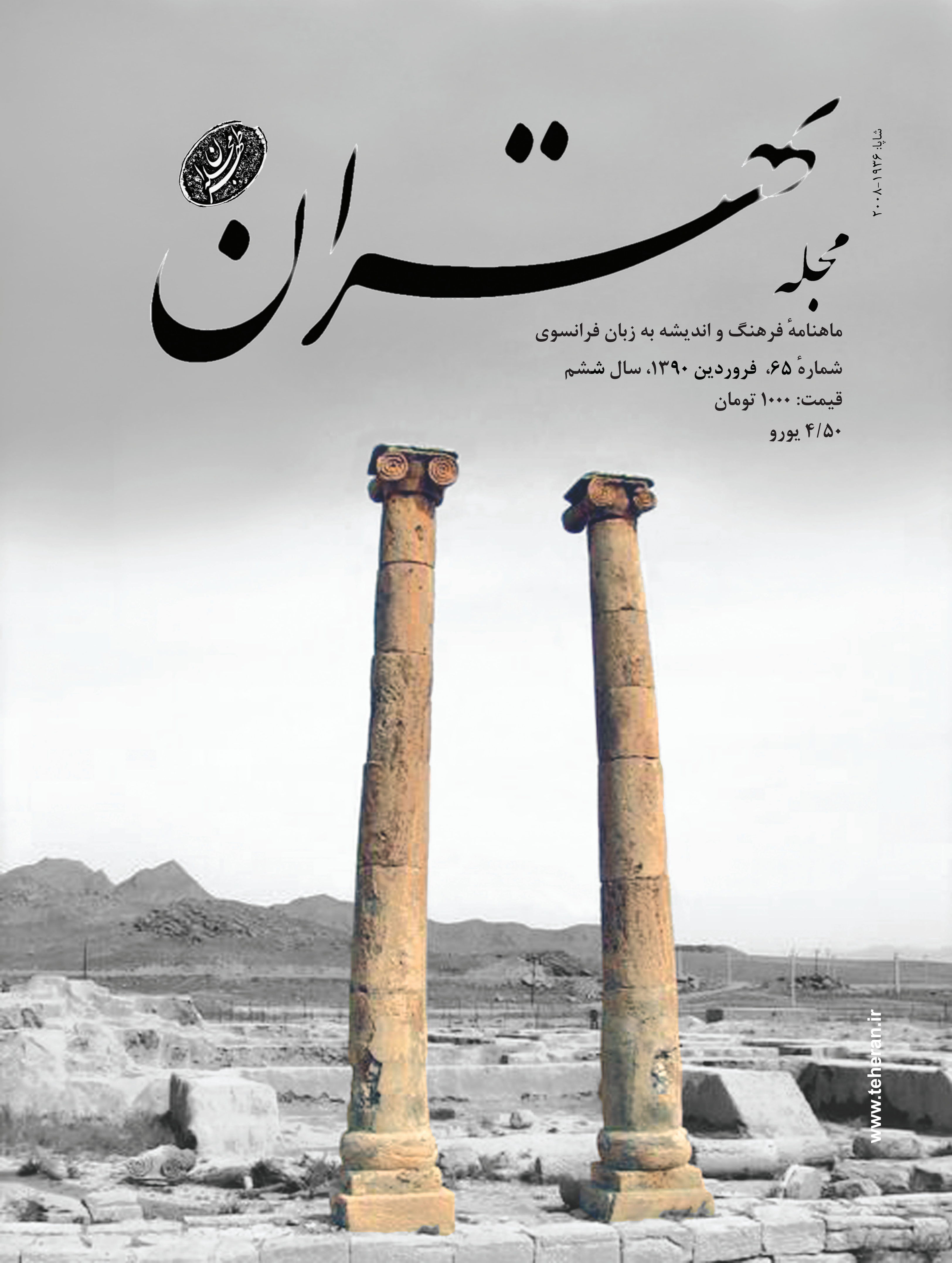


نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**



تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ


Verso de la couverture:
***Les colonnes de pierre de Khorheh datant de la période ashkanide, Mahallât, province Markazi***


مجله تهران
شاپا: ۲۰۰۸-۱۹۳۶
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۶۵، فروردین ۱۳۹۰، سال ششم
قیمت: ۱۰۰۰ تومان
۴/۵۰ یورو
www.teheran.ir